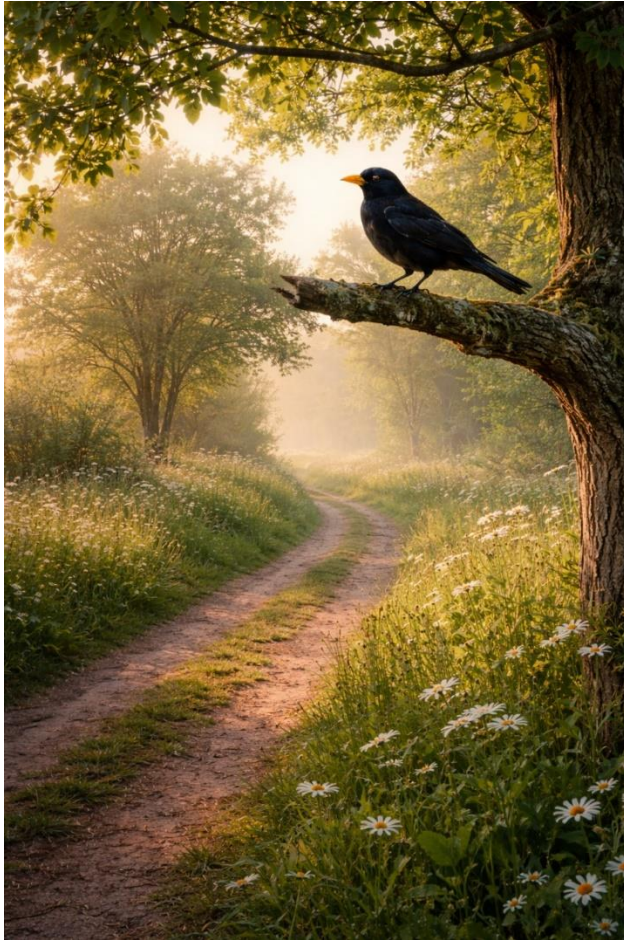


Denis CLARINVAL

LE CHAMP DU MERLE



CODE ISBN : 9798172981470

© Denis CLARINVAL

INCIPIT

Il y a des seuils qui ne s'annoncent pas. Ils ne portent pas de pancarte, ils ne se distinguent pas par un changement brutal de décor. On les reconnaît à un allègement imperceptible de l'air, à une nuance dans la lumière, à une infime modification de la respiration. L'aube et le crépuscule sont de ces seuils. Non parce qu'ils marquent un passage d'horloge, mais parce qu'ils suspendent l'évidence. Ils ôtent au monde sa dureté habituelle, sans le dissoudre. Le jour n'est pas encore maître, la nuit n'est pas encore reine. Et dans cette hésitation, quelque chose devient possible : une présence plus large que la possession, une attention plus vraie que le regard. La clarté n'écrase plus, l'ombre n'engloutit pas. L'une et l'autre consentent à la fissure, et c'est la fissure qui rend le monde habitable.

On cherche souvent l'Ouvert comme on chercherait un ailleurs. On s'imagine une région pure, sans entrave, où la vie serait enfin délivrée de la peur, du calcul, des retours sur soi. Mais l'Ouvert n'est pas un pays. Il n'est pas un horizon lointain que l'on gagnerait à force de volonté. Il est une manière d'être dans le monde, un régime de présence, et c'est pourquoi il ne se conquiert pas. Il se rencontre, ou plutôt il nous rencontre lorsque nous cessons de nous retourner. Car c'est bien cela, le mal secret de l'homme :

cette compulsion de se retourner, d'ajouter au pas une seconde marche intérieure, d'arracher au présent son immédiateté pour le doubler d'une image. L'homme marche en se regardant marcher. Il vit en se regardant vivre. Il tombe en se regardant tomber. Il se dédouble, et ce dédoublement, si familier qu'il en devient invisible, est déjà une mort. Non la mort qui arrête, mais la mort qui use, la mort qui répète, la mort qui retire au monde sa densité en l'adossant sans cesse à une arrière-scène.

Ce n'est pas que l'homme soit condamné à la clôture par nature ; c'est qu'il prolonge lui-même le clos, il l'étire comme une peau tendue sur le réel. Il fait du monde une surface. Il appelle "connaître" ce qui n'est souvent qu'un regard qui glisse. Et dans ce glissement, le langage s'allège, se dessèche, devient descriptif, égalisateur. Les choses perdent leur résistance, donc leur profondeur. Or l'Ouvert ne se donne qu'à travers la résistance, la distance, l'opacité. Il faut que le monde ne se livre pas tout entier pour qu'il soit vraiment là. Il faut une faille pour que la présence ait du poids. L'aube et le crépuscule, précisément, rétablissent cette résistance : ils ne montrent pas tout, ils n'éteignent pas tout. Ils laissent une partie du monde en retrait. Et ce retrait n'est pas un manque, il est une invitation silencieuse à l'écoute.

L'animal, dit-on, est dans l'Ouvert. Non par vertu, non par supériorité, mais par innocence de la séparation. Il ne se retourne pas. Il n'érige pas derrière lui un musée d'images, un tribunal du

passé, un théâtre de soi. Il avance. Il ne porte pas sa vie comme un récit. Il ne retient pas le monde pour le comparer à une idée de monde. Il est, tout entier, dans l'avant. Et c'est pourquoi, paradoxalement, il est plus proche que nous de ce que nous appelons "infini" : il n'a pas besoin de l'ajouter aux choses, il le reçoit avec elles, dans la simple largeur d'un instant qui n'est pas doublé. L'animal ne s'arrache pas à la présence ; il y demeure. Là où l'homme se retourne, l'animal continue. Là où l'homme s'éprouve, l'animal respire. Là où l'homme s'interpose entre le monde et lui-même, l'animal laisse le monde être monde.

Il faut comprendre ce "ne pas se retourner" dans toute son ampleur. Se retourner, ce n'est pas seulement regarder derrière soi ; c'est reconduire le vivant à l'image, le pas à la trace, l'instant à son commentaire. C'est ajouter au geste une surveillance, au désir une justification, à la douleur une mise en scène. C'est surtout faire du monde un objet. Et dès que le monde devient objet, il se ferme. Il n'est plus ce champ où l'on peut entrer, mais une étendue que l'on domine, que l'on traverse, que l'on exploite. La clôture n'est pas d'abord une barrière extérieure ; elle est une posture intérieure : l'homme debout dans son regard, et non vivant dans la présence. L'Ouvert, à l'inverse, n'est pas une ouverture de portes ; il est la chute d'une posture. Il est la déprise par laquelle le regard cesse d'être le centre.

C'est pour cela qu'il y a, parfois, dans le passage du jour à la nuit, ou de la nuit au jour, un moment où quelque chose se déplace sans bruit, et où le monde redevient lourd, plein, respirant. On ne sait pas dire ce qui a changé. Les mêmes maisons, les mêmes arbres, les mêmes routes. Pourtant l'espace n'est plus le même. Il a retrouvé une profondeur qui n'est pas celle de la perspective, mais celle de l'être. Les objets cessent d'être "choses" pour redevenir présences. Ils ne se donnent plus comme matériaux, mais comme compagnons silencieux. Le moindre banc, le moindre chemin, une simple branche, tout peut alors devenir seuil. Et ce seuil ne nous conduit pas ailleurs : il nous reconduit à ce qui est là, mais autrement. L'Ouvert ne retire pas le monde ; il le rend.

Dans cette économie des seuils, il existe une présence qui, sans se confondre avec l'aube ou le crépuscule, leur ressemble par fonction. Une présence qui, par sa seule tenue, rend sensible la frontière entre le clos et l'ouvert, entre la lumière pleine qui écrase et l'ombre pleine qui efface. Cette présence n'occupe pas le centre, elle n'exige pas d'être vue, et pourtant elle infléchit tout le champ. Elle se pose comme se pose une note avant le chant, une note tenue dans le silence, et le silence autour devient plus vaste. On pourrait passer devant elle sans la remarquer. C'est même ainsi qu'elle agit : elle ne contraint pas, elle n'ordonne pas.

Elle ouvre en se tenant là, simplement là, comme si la présence pouvait être un acte sans geste.

Il y a dans certains animaux une manière d'être au monde qui rétablit l'Ouvert autour d'eux. Non parce qu'ils "symbolisent" quoi que ce soit, mais parce qu'ils ne sont pas séparés de leur souffle. Leur corps n'est pas un instrument, il est une présence. Leur regard n'est pas une prise, il est une veille. Et l'on comprend alors que l'Ouvert n'est pas un espace sans limites, mais un espace sans appropriation. On peut y entrer, mais on ne peut pas le posséder. On peut y demeurer, mais à condition de ne pas vouloir le fixer. Et cela exige de l'homme un renversement : cesser de se tenir face au monde, comme un juge ou un maître, et consentir à être avec le monde, comme une écoute.

L'homme retarde son entrée dans l'Ouvert parce qu'il s'agrippe à ce qu'il croit être lui-même. Il se retourne pour se vérifier. Il se retourne pour se souvenir. Il se retourne pour se défendre. Il se retourne même pour aimer, croyant sauver ainsi ce qu'il aime, alors qu'il le fige. Dans ce mouvement de retour, il meurt à lui-même, non parce qu'il s'abolit, mais parce qu'il se répète. Il remplace la vie par sa reprise, la présence par sa représentation. Le monde devient un album, une archive, un discours. Et le discours finit par saturer l'air. La parole s'enfle, devient bruine continue, couvre tout. L'Ouvert se ferme sous le trop-plein du dire, comme une prairie se ferme sous la poussière. On ne voit

plus, on ne respire plus ; on décrit. On ne marche plus ; on commente le chemin. On ne reçoit plus ; on interprète.

Mais l'Ouvert n'est pas hostile. Il ne punit pas. Il attend. Il se tient dans la fissure de nos jours, dans l'entre-deux des heures, dans l'aube qui ne promet rien, dans le crépuscule qui n'effraie pas encore. Il se tient aussi dans la proximité de certaines présences animales, non comme une leçon, mais comme une contagion. Un animal ne nous dit pas : "entre". Il ne s'adresse pas. Il ne veut rien pour nous. Et c'est précisément pour cela qu'il peut nous rendre à l'écoute. Il nous rappelle, sans mots, qu'il est possible d'être là sans se retourner. Possible de porter son pas vers l'avant sans se dédoubler. Possible d'habiter le monde non comme un problème à résoudre, mais comme un champ à recevoir.

Quand l'homme rencontre une telle présence, il sent d'abord une résistance étrange. Ce n'est pas une résistance physique. C'est une résistance à sa manière habituelle de se tenir. Il voudrait nommer, cadrer, expliquer. Il voudrait dire : "Voilà ce que cela signifie." Et la présence se dérobe à cette capture. Non en fuyant, mais en demeurant. Elle demeure, et son demeurer suffit à défaire nos réflexes. Alors l'homme, s'il consent, peut faire une chose très simple et très rare : ne pas ajouter. Ne pas ajouter de commentaire, ne pas ajouter de sens, ne pas ajouter d'intention. Rester avec. Et dans ce rester avec, quelque chose de l'Ouvert se déploie, non comme révélation spectaculaire, mais comme

élargissement intérieur : l'air devient plus ample, les choses plus proches, le silence plus habitable.

Ce que l'Ouvert demande à l'homme, ce n'est pas une ascèse, ce n'est pas une doctrine, ce n'est pas une victoire. C'est une déprise. Une déprise du regard qui veut être souverain. Une déprise de la parole qui veut être maîtresse. Une déprise du retour sur soi qui veut garantir l'existence. Entrer dans l'Ouvert, ce n'est pas s'élever, c'est descendre d'un cran, quitter le promontoire. C'est accepter de ne pas se surveiller. C'est laisser le monde être plus grand que nos récits. Et c'est pourquoi l'aube et le crépuscule nous aident : ils sont des heures où la souveraineté du regard est mise en échec. On ne voit pas tout. On ne sait pas tout. On est obligé de recevoir. L'Ouvert est déjà là, dans ce simple fait : le monde ne se laisse pas entièrement prendre.

Il existe ainsi une pédagogie silencieuse de l'Ouvert. Elle ne passe pas par des phrases, elle passe par des seuils. Par la lumière qui hésite, par l'ombre qui ne sature pas, par un champ qui se rend à l'écoute. L'homme s'y tient d'abord comme un intrus, puis comme un apprenti. Il apprend à ne pas se retourner. Ou plus exactement : il apprend à remarquer le moment où il se retourne, et à laisser ce geste retomber. Car se retourner, chez lui, est un réflexe plus vieux que sa pensée. C'est sa manière de se croire vivant. Mais la vie, l'Ouvert, n'ont pas besoin de ce réflexe. Ils demandent une fidélité plus fine : la fidélité au présent, non comme instantanéité,

mais comme profondeur. La fidélité à ce qui est là, non comme possession, mais comme écoute.

L'animal, lui, ne nous donne pas une méthode. Il ne nous dit pas comment faire. Il ne fait pas "exprès". Il est. Et son être est déjà un passage. Sa présence, au bord du jour ou au bord de la nuit, rappelle que le monde est plus vaste que le clos que nous fabriquons. Elle rappelle que l'Ouvert n'est pas un rêve, mais une réalité constamment disponible, que nous manquons par excès de retour. Il suffit parfois d'un pas sans commentaire, d'un regard qui cesse de se prendre pour centre, d'une seconde d'écoute pure, pour que le seuil se dévoile. Alors l'aube n'est plus seulement une heure, le crépuscule n'est plus seulement un ton ; ils deviennent des formes d'existence : l'art de demeurer au bord, sans clôturer, afin que le monde, enfin, puisse nous rendre à lui.

Il y a des présences qui ne demandent rien et qui, pour cette raison même, déplacent tout. Elles ne viennent pas comme des événements, elles ne s'imposent pas comme des signes, elles ne portent pas d'explication. Elles sont là, et le monde autour d'elles cesse d'être simplement disponible ; il redevient sensible, opaque, profond. L'aube et le crépuscule sont des heures où l'on comprend cela sans théorie : la lumière n'a pas encore pris son droit, l'ombre n'a pas encore pris sa charge, et dans cet entre-deux, le réel se libère de l'usage. Les chemins, les bancs, les haies, les vitres, les herbes hautes, tout retrouve une densité qui n'est

pas celle de la matière, mais celle de la présence. C'est à ces heures-là que le merle apparaît le plus juste, non comme un symbole surajouté, mais comme une clef silencieuse. Il suffit qu'il se pose, noir sur une branche, noir sur le bois d'un banc, noir sur le vert d'un sureau, et déjà quelque chose s'ouvre. Non pas un décor, mais un champ. Non pas une scène, mais une disposition intérieure.

Le merle n'a pas besoin de bouger pour ouvrir. Il ne fait pas, il tient. Son immobilité n'est pas l'arrêt d'un corps, c'est la suspension d'un monde. On croyait être dehors, dans le paysage, et l'on découvre que l'essentiel est une bascule d'attention : le monde cesse d'être vu pour être reçu. La présence du merle délie le regard de sa manie de posséder. Elle l'empêche de glisser, elle le force, doucement, à reprendre appui. Et reprendre appui, c'est déjà entrer dans l'Ouvert. Car l'Ouvert n'est pas la profusion de l'espace, c'est l'absence de capture. Tant que le monde est pris dans l'œil comme un objet, il est clos, même si le ciel est immense. Dès que l'œil cesse d'être maître, l'espace devient plus grand, même dans une ruelle, même au bord d'un mur, même dans une cour pauvre. Le merle, par sa seule présence, rend cette déprise possible : il ne s'offre pas comme chose, il se donne comme vie tenue, irréductible, et cette irréductibilité ouvre.

Il ouvre d'autant plus qu'il ne s'adresse pas. Il ne vient pas "pour nous". Il n'exhibe aucun intérêt, aucune intention. Il n'est pas un

messenger. Il n'est même pas un interlocuteur. Et c'est pourquoi il est, au sens le plus fort, dans l'Ouvert : il n'y entre pas, il y demeure. Non par privilège, mais par absence de retournement. Il ne se retourne pas. Il ne se surveille pas. Il ne se regarde pas être merle. Il ne double pas son geste d'une image. Il avance dans le monde ou se tient dans le monde sans ce pli intérieur qui, chez l'homme, devient vite une prison. Et l'homme, justement, quand il rencontre le merle, sent tout de suite ce pli en lui. Il sent son vieux réflexe de se retourner, d'ajouter un commentaire, de faire de la présence une scène. Le merle est alors comme un miroir inversé : il ne reflète pas l'homme, il le désarme. Il lui montre, sans le vouloir, ce que pourrait être une vie qui ne se retourne pas.

Ce qui nous ferme, ce n'est pas la petitesse des lieux, c'est la manière de les habiter. L'homme se retourne et, en se retournant, il meurt à lui-même. Il se retire de sa propre présence pour se tenir devant elle, comme un spectateur inquiet. Il s'épuise à recomposer le monde derrière lui, à porter sa trace, à garder son image. Il se constitue une chambre intérieure remplie de reflets, d'archives, de justifications. Et cette chambre, même lorsqu'elle est brillante, est une clôture. Elle fait écran. Elle retarde sans cesse l'entrée dans l'Ouvert, non parce que l'Ouvert serait loin, mais parce qu'il demande la chute du retournement. Le merle, lui, n'ajoute pas cette chambre à la vie. Il n'a pas besoin de prolonger le monde en soi pour être. Il est d'une seule pièce. Sa présence

est compacte. Et cette compacité, quand elle se pose près de nous, ouvre un espace qui n'est pas psychologique : un espace respirable.

Mais le merle ne fait pas qu'ouvrir. C'est là sa singularité, et c'est là que ton incipit doit s'établir avec netteté : il ne s'agit pas seulement de dire que le merle, comme l'animal chez Rilke, demeure dans l'Ouvert. Il s'agit de dire que le merle, par son chant, donne à l'Ouvert une habitation. Il ne se contente pas de tenir le seuil ; il le fait résonner. Il apporte à l'ouverture une chambre sonore, une profondeur qui n'est pas celle du regard, mais celle de l'écoute. L'Ouvert, sans résonance, pourrait rester une abstraction ou un simple allègement. Avec le chant, il devient un lieu habitable, non par possession, mais par vibration.

Le chant du merle est inimitable non parce qu'il serait virtuose, mais parce qu'il ne ressemble à rien d'autre qu'à sa propre nécessité. Il n'imité pas. Il n'explique pas. Il ne commente pas le monde : il le laisse passer à travers lui. Le chant ne s'adresse pas, et pourtant il appelle. Il n'appelle pas quelqu'un, il appelle à l'écoute. C'est une différence décisive. La plupart de nos paroles visent, cherchent un destinataire, réclament une réponse, veulent tenir quelque chose. Elles installent un centre. Le chant du merle n'installe aucun centre. Il ne fait pas de l'homme un interlocuteur privilégié. Il ne vient pas combler notre solitude par un message. Il déploie un champ où l'on peut entrer en déposant

l'idée même d'être visé. C'est pour cela que le chant ressemble à une parole de l'invisible : il ne provient pas d'un ailleurs, mais il rend audible la profondeur de ce qui est là, dès lors qu'on cesse de le réduire au visible.

À l'aube, quand le jour est déjà clair mais pas encore saturé, le merle peut chanter comme si le monde recommençait. Le matin n'est pas encore un programme, il n'est pas encore une utilité. Il est une naissance de l'air. Le chant, à ce moment-là, n'ajoute pas une musique au paysage ; il confirme l'ouverture du jour, il lui donne une résonance intérieure. La lumière, sans le chant, pourrait rester extérieure, un simple éclairage des choses. Avec le chant, elle devient une écoute : le jour n'est plus seulement ce que l'on voit, il est ce que l'on reçoit. Le merle habite l'aube en la rendant audible, et l'aube, ainsi, devient plus qu'une heure : elle devient une manière d'être, une disponibilité.

Au crépuscule, quand la lumière se retire sans s'absenter, le chant a une autre densité. Il ne triomphe pas, il n'illumine pas ; il maintient. Il garde l'espace ouvert au moment même où tout pourrait se refermer dans l'ombre ou se figer dans la nostalgie. Le merle, en chantant, ne dément pas la nuit qui vient ; il l'accompagne. Il fait que l'ombre ne soit pas une fermeture, mais un passage. Là encore, ce n'est pas une adresse. C'est une tenue sonore de l'entre-deux, une manière de rendre respirable la transition. Le chant devient alors le fil qui empêche le monde de

se clôt dans l'obscur, comme une voix qui soutient le seuil pour qu'il demeure seuil et ne devienne pas mur.

C'est ici que la résonance avec l'Ouvert chez Rilke se précise : l'animal est dans l'Ouvert parce qu'il ne se retourne pas, et le merle en est l'une des figures les plus saisissantes parce qu'il n'ouvre pas seulement par son être, mais par son chant. Il montre l'Ouvert en acte : un monde qui ne se laisse pas posséder, un monde qui ne s'organise pas autour de l'homme, un monde qui n'a pas besoin d'être justifié pour être habitable. Le chant du merle ne nous "explique" pas l'Ouvert ; il nous y tient. Il nous y maintient tant que nous acceptons de ne pas nous retourner, tant que nous cessons de nous regarder écouter, tant que nous consentons à être une écoute avant d'être un regard.

C'est pourquoi, face au merle, le livre se ferme de lui-même. Non par mépris de la parole, mais par respect du seuil. La parole humaine arrive trop vite avec ses visées, ses démonstrations, ses prises. Elle s'épaissit en discours, elle construit des chambres, elle reconstitue le clos. Le chant, lui, ne reconstruit rien. Il ouvre et habite en même temps. Il ouvre par la présence du merle, il habite par sa résonance. Il transforme le champ en demeure sans le remplir. Il rend le monde habitable sans le rendre confortable, car il ne promet pas, il ne sauve pas ; il fait seulement vibrer la profondeur du réel.

Ainsi le merle est bien un seuil, mais un seuil double : seuil de l'aube et seuil du crépuscule, seuil du regard et seuil de l'écoute. Par sa simple présence, il déploie l'Ouvert autour de lui comme une clairière sans clôture. Par son chant, il donne à cette clairière une chambre de résonance, une habitation sonore où l'invisible n'est pas un autre monde, mais l'épaisseur de celui-ci. Et l'homme, s'il veut entrer, n'a pas à courir vers un ailleurs : il a à cesser de se retourner. Il a à déposer ce pli intérieur qui le maintient dans le clos. Alors seulement le chant du merle cesse d'être un son parmi d'autres : il devient l'acte même par lequel l'Ouvert se rend habitable, ici, au bord du jour, au bord de la nuit.

LE MERLE NOIR

Il suffit qu'il se pose, noir dans la lumière encore tendre,
sur une branche ou sur le bois nu d'un banc silencieux.
Rien ne se produit, et pourtant le monde cesse de glisser,
il reprend poids, il se densifie, il retrouve sa profondeur.
Le merle n'apporte aucun message et ne réclame aucun regard,
il est là comme un seuil tenu, sans geste, sans intention.
Son immobilité dénoue la hâte et desserre la prise du voir,
et l'air s'élargit en nous, comme si l'espace respirait.
À l'aube ou au crépuscule, la lumière consent à la faille,
et la présence du merle ouvre ce champ sans le remplir.

Il ouvre parce qu'il ne s'adresse pas, et ne vient pas pour nous,
parce qu'il demeure dans l'Ouvert sans l'avoir conquis.
Il ne se retourne pas, ne se surveille pas, ne se dédouble pas,
il ne porte pas sa vie comme un récit et n'en garde pas l'image.
L'homme, lui, se retourne à chaque pas, et meurt à lui-même,
il prolonge le clos en soi, il retarde l'entrée dans l'Ouvert.
Il marche en se regardant marcher, il vit en se commentant,
et le monde devient surface, objet, archive, théâtre de soi.
Mais le merle, par sa tenue compacte, désarme cette prison,
et rend au présent sa profondeur, sans doctrine et sans preuve.

Le noir de son plumage n'est pas une ombre, c'est une densité,
une nuit claire déposée au cœur du jour qui s'allège.

Son bec jaune tranche doucement, comme une pointe d'or,
non pour bénir, mais pour dire que l'ombre est habitée.
Il se tient sur le bord du matin déjà clair, ou du soir qui se retire,
là où le monde n'est ni plein de lumière ni plein de nuit.
Dans cet entre-deux, la clarté n'écrase pas et l'ombre n'efface
pas,
tout redevient possible, tout redevient respirable.
Le merle est la clef de cette hésitation, non comme symbole,
mais comme présence qui rend le seuil réel, ici, maintenant.
Et puis le chant survient, non comme un spectacle, mais comme
une chambre,
une résonance qui ne ressemble à rien d'autre qu'à sa nécessité.
Il n'imité pas, il ne raconte pas, il ne commente pas le monde,
il laisse le monde passer à travers lui, en vibrations simples.
Ce chant ne dit pas toi, ne dit pas viens, ne dit pas reste,
il ne vise personne, il ne construit aucun centre.
Pourtant il appelle, non quelqu'un, mais l'écoute elle-même,
il ouvre un champ où l'on entre en déposant l'idée d'être visé.
Ainsi l'Ouvert cesse d'être un allègement abstrait de l'air,
il devient une demeure sonore, habitable sans possession.
À l'aube, le chant confirme la naissance de l'air et du jour,
il fait du matin autre chose qu'un programme et qu'une utilité.
La lumière, sans lui, resterait dehors, simple éclairage des
choses,

avec lui elle devient écoute, profondeur du présent reçu.

Le merle habite l'aube en la rendant audible, en la laissant vibrer,
et le monde recommence sans bruit, sans victoire et sans
explication.

Il y a là une joie tenue, sans promesse, sans salut,
une joie de respiration, une clarté qui ne domine pas.
Le chant n'ajoute pas un sens, il agrandit la possibilité d'être,
il rend au jour sa faille, et donc sa vérité.

Au crépuscule, le chant a la densité d'un maintien discret,
il garde l'espace ouvert quand tout pourrait se refermer.
Il n'éclaire pas la nuit, il n'efface pas l'ombre qui vient,
il accompagne, il soutient, il rend la transition respirable.
La lumière se retire sans s'absenter, et l'ombre n'est pas un mur,
elle devient passage, profondeur, lenteur, veille intérieure.
Le merle tient ce seuil sonore, et l'on comprend qu'entrer dans
la nuit
n'est pas tomber dans le clos, mais consentir à l'opacité juste.
Le chant, ici, n'est pas consolation, il est habitation du tragique,
une résonance qui n'abolit rien, mais rend tout vivable.

L'homme voudrait toujours ajouter, ouvrir un livre, dire ce qu'il
voit,
déployer des phrases qui visent, qui concluent, qui s'installent.
Mais face au merle, la parole humaine se retire d'elle-même,
non par honte, mais par tact envers le seuil qui s'ouvre.

Le livre se ferme comme une main qui renonce à saisir,
car le chant donne au champ une résonance plus vaste que nos
mots.

Nos discours remplissent l'air et reconstruisent la clôture,
ils transforment l'Ouvert en idée, la présence en objet.

Le merle, lui, ouvre sans prendre, et habite sans posséder,
et nous apprend, sans le vouloir, une retenue plus juste.

Car l'Ouvert n'est pas un ailleurs, ni un horizon à conquérir,
il est ce qui arrive quand le regard cesse d'être souverain.
Il est la chute d'une posture, la déprise d'une maîtrise ancienne,
le retrait du commentaire, l'abandon du retournement.

Le merle nous montre cela par sa simple présence tenue,
par son chant qui appelle sans adresser, qui donne sans viser.
Alors le monde redevient plus grand que nos récits et nos peurs,
et le présent reprend sa densité, sans promesse de guérison.
Ce n'est pas la fin de la douleur, ni l'effacement de la perte,
c'est le tragique rendu habitable, dans une écoute sans prise.

Le merle noir est ainsi le seuil double du jour et de la nuit,
la petite nuit claire au cœur du matin, le matin discret du soir.
Il ouvre le champ par sa présence, il le fait vibrer par son chant,
et cette vibration suffit à faire d'un lieu une demeure.

Nous n'avons pas à courir, ni à comprendre, ni à posséder,
nous avons à cesser de nous retourner et à laisser être.
Alors le chant devient une parole de l'invisible, non d'un autre

monde,

mais de l'épaisseur du monde quand il cesse d'être réduit au visible.

Et l'Ouvert se déploie en nous, comme une respiration qui s'accorde,

dans le noir du merle, dans l'or du bec, dans la résonance du chant.

Quand le chant se tait, il ne ferme rien, il laisse une chambre d'air,

une place où le monde peut continuer de respirer en silence.

Le merle demeure, ou s'en va, peu importe: l'Ouvert est resté, non comme idée, mais comme disposition, comme veille intérieure.

Et l'homme, s'il a écouté sans se regarder écouter,

porte en lui cette résonance, non comme souvenir, mais comme seuil.

Il marchera peut-être encore en se retournant, par habitude, mais il saura désormais qu'un autre pas est possible.

Un pas sans commentaire, un pas qui entre, un pas qui reçoit, un pas où le monde n'est plus clos, parce qu'un merle noir l'a ouvert.

TRAKL ET LE MERLE



CHANT D'UN MERLE CAPTIF

Souffle obscur dans les branchages verts.
Des fleurettes bleues flottent autour du visage
Du solitaire, du pas doré
Mourant sous l'olivier.
S'envole, à coups d'aile ivre, la nuit.
Si doucement saigne l'humilité,
Rosée qui goutte lentement de l'épine fleurie.
La miséricorde de bras radieux
Enveloppe un cœur qui se brise

LA JEUNE SERVANTE

1

Près du puits souvent, quand le soir tombe,
On la voit se tenir, ensorcelée,
Puiser de l'eau, quand le soir tombe.
Le seau descendre et remonter.

Dans les hêtres les choucas volent
Et elle est pareille à une ombre.
Sa chevelure jaune vole
Et dans la cour crient les rats.
Et caressée par le dépérissement
Elle baisse ses paupières enflammées.
L'herbe sèche de dépérissement
Se couche à ses pieds.

2

Elle vaque en silence dans la chambre
Et la cour depuis longtemps est vide.
Dans le sureau devant la chambre
Plaintivement chante un merle.
Son reflet d'argent dans le miroir
La regarde, étranger, dans le clair-obscur
Et s'efface pâle dans le miroir
Et elle s'effraie de sa pureté.
Rêveusement chante un valet dans l'ombre

Et elle fige son regard, secouée de douleur.

Une rougeur goutte à travers l'ombre.

Le vent du sud secoue brutalement la porte

3

La nuit, sur la terre nue du pré,

Elle folâtre dans des rêves de fièvre.

Le vent pleure et bougonne dans le pré

Et la lune écoute dans les arbres.

Bientôt les étoiles alentour blêmissent

Et épuisées par les misères

Ses joues de cire blêmissent.

La terre sent la pourriture.

Tristement bruit le roseau dans la mare

Et elle tremble de froid, accroupie.

Au loin chante un coq. Sur la mare

Le matin frissonne dur et gris.

4

Dans la forge gronde le marteau

Et elle passe en hâte devant la porte.

Rouge, le valet brandit le marteau

Et elle regarde comme morte.

Comme en rêve la blesse un rire ;

Et elle chancelle dans la forge,

Effarouchée par le rire

Dur et brutal comme le marteau.

Clares jaillissent dans la forge les étincelles

Et avec un geste malhabile

Elle cherche à saisir les sauvages étincelles

Et elle tombe étourdie à terre.

5

Étendue, languissante, dans son lit

Elle se réveille pleine de douce angoisse

Et elle voit la saleté de son lit

Voilé de lumière dorée,

Les résédas plus loin à la fenêtre

Et le ciel clair et bleuté.

Parfois le vent apporte à la fenêtre
Le tintement timide d'une cloche.
Des ombres glissent sur l'oreiller,
Lentement sonne l'heure de midi
Et elle respire péniblement dans l'oreiller
Et sa bouche est comme une blessure.

6

Au soir flottent de sanglants linons,
Des nuages au-dessus des forêts muettes
Qu'enveloppent de noirs linons.
Vacarme des moineaux dans les champs.
Et elle est couchée toute blanche dans l'ombre.
Un roucoulement s'exhale sous le toit.
Comme sur une charogne dans le buisson et l'ombre
Des mouches bourdonnent autour de sa bouche.
Rêveusement résonne dans le hameau brun
Un écho de danse et de violons,
Erre son visage à travers le hameau,

Flotte sa chevelure dans les branches nues.

LIEU PRÈS DE LA FORÊT

Châtaigniers bruns. En silence s'enfoncent les vieilles gens

Dans le soir apaisé ; de belles feuilles se fanent, molles.

Au cimetière, le merle plaisante avec le cousin mort,

L'instituteur blond reconduit Angèle.

Les images pures de la mort, de leurs vitraux, regardent ;

Mais leur fond sanglant parle de deuil et de ténèbres.

Le portail aujourd'hui reste fermé. Les clefs sont chez le
sacristain.

Dans le jardin la sœur converse avec des ombres.

Dans les vieux celliers mûrit le vin en or, en pureté.

Odeur douce des pommes. De la joie brille pas trop loin.

Pendant la longue veillée, des enfants écoutent avec plaisir des
contes ;

À la douce folie souvent se montrent aussi l'or, le vrai.

Le bleu s'écoule plein de résédas ; clarté des chandelles dans les
chambres.

Les modestes, un lieu bien en ordre les attend.

Longeant l'orée de la forêt descend un destin solitaire ;

La nuit paraît, ange du repos, sur le seuil.

RUINE

Au soir, quand les cloches sonnent la paix,

Je suis les vols splendides des oiseaux

Qui en longues troupes, pareilles aux pieux cortèges des
pèlerins,

S'évanouissent dans les lointains aux clartés d'automne.

Cheminant dans le jardin empli de crépuscule

Je rêve à leurs destins plus clairs

Et sens à peine encore l'aiguille des heures avancer.

Ainsi je suis, au-delà des nuages, leurs voyages.

Alors me fait trembler un souffle de ruine.

Le merle lamente dans les branches effeuillées.

Chancelle la vigne rouge aux grillages rouillés,

Tandis que comme des rondes macabres d'enfants blêmes

Autour de sombres margelles qui s'effritent,
Frissonnant dans le vent des asters bleus se penchent.

ENFANCE

Lourd de fruits, le sureau ; calme habitait l'enfance
Dans la caverne bleue. Sur le sentier évanoui,
Où siffle à présent, brunâtre, l'herbe folle,
Méditent les branches silencieuses ; le murmure du feuillage
Pareillement, quand l'eau bleue résonne dans le rocher.
Douce est la plainte du merle. Un pâtre
Suit sans voix le soleil qui dévale la colline d'automne.
Un instant bleu n'est plus qu'âme.
À l'orée de la forêt se montre un gibier craintif, et paisibles
Reposez-vous dans le vallon les cloches vieilles, les hameaux
asombris.
Rendu pieux, tu connais le sens des années sombres,
Froideur et automne dans des chambres solitaires ;
Et dans le bleu sacré dure le son de pas lumineux.

Doucement teinté ouvert une fenêtre ; aux larmes
Émeut l'aspect du cimetière en ruine sur la colline,
Ressouvenir de légendes contées ; mais l'âme parfois s'éclaire
Quand elle pense les êtres gais, les jours d'or sombre du
printemps.

À L'ENFANT ÉLIS

Élis, quand le merle appelle dans la forêt noire,
C'est là ton déclin.
Tes lèvres boivent la fraîcheur de la source bleue des rochers.
Laisse, quand de ton front saigne en silence
Des légendes immémoriales
Et le présage obscur du vol des oiseaux.
Tu vas, toi, d'un pas lisse vers la nuit
Toute chargée de raisins pourpres,
Et tu bouges les bras plus beaux dans le bleu.
Un buisson d'épines sonne,
Où sont tes yeux de lune.

Ô il y a si longtemps, Élis, que tu es mort.

Ton corps est une hyacinthe

Dans laquelle un moine plonge ses doigts de cire.

Une caverne noire est notre mutisme,

D'où sort parfois une bête douce

Et abaisser lentement ses paupières lourdes.

Sur tes tempes goutte de la rosée noire,

Le dernier ou d'étoiles déchues.

À UN JEUNE MORT

Ô, l'ange noir qui sort en silence du dedans de l'arbre,

Quand nous étions doux compagnons de jeux le soir,

Au bord de la fontaine bleuâtre.

Calme était notre pas, les yeux arrondis dans la fraîcheur brune
de

l'automne,

Ô, la douceur pourpre des astres.

Mais lui descendit les degrés de pierre du Mont-des-Moines,

Un sourire bleu sur le visage et pris étrangement dans la
chrysalide

De son enfance plus silencieuse, et mourut ;

Et dans le jardin demeura le visage d'argent de l'ami,

Épiant dans le feuillage ou la pierre vieille.

L'âme chanta la mort, la décomposition verte de la chaise

Et il y avait le bruissement de la forêt,

La plainte ardente du gibier.

Toujours sonnait aux tours crépusculaires les cloches bleues du
soir.

L'heure vint, quand il vit les ombres dans le soleil pourpre,

Les ombres de la pourriture dans les branches nues ;

Soir, quand près du mur ténébreux le merle chanta,

Et que l'esprit du jeune mort parut dans la chambre en silence.

Ô, le sang qui s'écoule de la gorge de l'être sonore,

Fleur bleue ; ô l'ardente larme

Pleurée dans la nuit.

Âge et nuage d'or. Dans la chambre solitaire

Tu accueilles souvent le mort, ton hôte,

Et descend sous les ormes, dans un dialogue intime, le long de la
rivière
verte.

CRÉPUSCULE SPIRITUELLE

Rencontré en silence à l'orée de la forêt
Un gibier sombre ;
Contre la colline finie sans bruit le vent du soir,
Cesse la plainte du merle,
Et les douces flûtes de l'automne
Se taisent dans les roseaux.
Sur un nuage noir
Tu traverses, ivre de pavot,
L'étang nocturne,
Le ciel étoilé.
Toujours résonne la voix de lune de la sœur
À travers la nuit spirituelle.

SEPTUEUR DE LA MORT

Bleuâtre s'assombrit le printemps ; sous des arbres qui boivent,

De l'obscur chemine dans le soir et le déclin,

Épiant la douce plainte du merle.

Muette, la nuit paraît, gibier qui saigne

Et lentement sur la colline s'affaisse.

Dans l'air humide oscillent les rameaux en fleur du pommier,

Se dénoue dans l'argent l'entrelacé

Qui s'échappe mourant d'yeux de nuit ; chute d'étoiles ;

Doux chant de l'enfance.

Plus visible, le dormeur descendit la forêt noire,

Et se mit à bruire une source bleue dans le vallon,

Au point qu'il leva doucement ses paupières blêmes

Sur ce visage de neige ;

Et la lune chassa une bête rousse

De sa caverne ;

Et mourut en soupirant la sombre plainte des femmes.

Plus radieux leva les mains vers son étoile

L'étranger blanc ;

Muet, une mort quitte la maison en ruine.

Ô la forme décomposée de l'homme : faite de métaux froids,

De nuit et de la peur des forêts englouties

Et de la lande calcinée de l'animal ;

Accalmie de l'Âme.

Dans une barque noireâtre il descendit des fleuves étincelants,

Pleins d'étoiles pourpres, et paisibles

Tombèrent sur lui les branches reverdies,

Pavot a passé du nuage d'argent.

DÉCLIN DE L'ÉTÉ

Le vert été est devenu

D'un tel silence, ton visage de cristal.

Près de l'étang du soir moururent les fleurs,

Un appel effrayé de merle.

Vain espoir de vie. Déjà s'apprête

Au voyage l'hirondelle dans la maison

Et le soleil sombre au flanc de la colline ;
Déjà la nuit invite au voyage des astres.
Silence des villages ; sonores alentour
Les forêts délaissées. Coeur,
Penche-toi alors plus aimant
Sur la dormeuse paisible.
Le vert été est devenu
D'un tel silence, et sonne le pas
De l'étranger à travers la nuit d'argent.
Puisse un gibier bleu se souvenir de sa sente,
De l'harmonie de ses années mystiques !

PRINTEMPS DE L'ÂME

Cri dans le sommeil ; dans des ruelles noires le vent s'engouffre,
Le bleu du printemps fait signe au travers des branches qui se
défont,
Rosée pourpre de la nuit et les étoiles autour s'éteignent.
La rivière se teint de vert, d'argent les vieilles allées

Et les clochers de la ville. Ô douce ivresse

Dans la barque qui glisse et les sombres appels du merle

Dans des jardins candidats. Déjà s'allège la floraison rose.

En fête, le bruit des eaux. Ô les ombres humides du pré,

Le pas de l'animal ; feuilles virides, rameaux en fleurs

Touchez le devant de cristal ; balancement de la barque
scintillante.

Doucement le soleil sonne dans les nuages de roses contre la
colline.

Grand, le silence des sapins, les ombres tombes au bord de la
rivière.

Pureté ! Pureté ! Où sont les sentiers effrayants de la mort,

Du gris mutisme de pierre, les roches de la nuit

Et les ombres sans paix ? Abîme étincelant du soleil.

Sœur, quand je t'ai trouvé à la clairière solitaire

De la forêt, et il était midi, et grand le mutisme de la bête ;

Blanche sous le chêne sauvage, et d'argent les fleurs de l'épine.

Puissant mourir et la flamme chantante dans le cœur.

Plus sombres les eaux baignent les beaux jeux des poissons.

Heure du deuil, aspect taciturne du soleil ;
L'âme est de l'étranger sur terre. Mystique s'obscurcit
Du bleu au-dessus de la forêt massacrée, et sonne
Longuement une cloche sombre dans le village ; cortège de paix,
En silence le myrte fleurit au-dessus des paupières bancs du
mort.
Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-midi
Et la friche verdit plus sombre sur la rive, joie dans le vent rose ;
Le doux chant du frère sur la colline du soir.

LE JARDIN DE LA SŒUR

Au jardin de la sœur silencieuse et figé
Un bleu un rouge de fleurs tardives
Son pas est devenu blanc.
L'appel d'un merle égaré et tardif
Au jardin de la sœur silencieuse et figé ;
Un ange est devenu.

HEURE DU TOURMENT

Noirâtre dans le jardin d'automne le pas suit

La lune brillante,

Descendez contre le mur frileux la nuit puissante.

Ô, l'heure épineuse du tourment.

D'argent vacille dans la chambre crépusculaire la bougie du
solitaire,

Mourant, quand il pense une chose sombre

Et sur le périssable penche sa tête de pierre,

Ivre de vin et d'harmonie nocturne.

Costume Toujours l'oreille

La douce plainte du merle dans le buisson de noisetiers.

Heure sombre du Rosaire. Qui es-tu

Flûte solitaire,

Front, frileusement penché sur des temps sombres.

AU LONG DES MURS

(version définitive : Dans l'ombre, strophes 1 et 2)

Plus jamais le visage d'or du printemps ;

Rire sombre dans la coudraie. Promenade du soir dans la forêt

Et le cri fervent du merle.

Des jours entiers bruit dans l'âme de l'étranger le vert ardent.

Minute de métal : midi, désespoir de l'été ;

Les ombres des hêtres et le blé jaunâtre.

Baptême dans des eaux chastes. Ô l'homme pourpre.

Mais lui ressemble forêt, étang et gibier blanc

SONATE DE L'ÉTÉ

Une odeur entêtante de fruits pourris.

Arbres et buissons sonnent de soleil,

Des essais de mouches noires chantent

Dans la clairière brune.

Dans le bleu profond de la mare

Flambe un reflet de feux d'herbes.

Entend dans les murs de fleurs jaunes
Frémir de brusques cris d'amour.
Longuement se pourchassent des papillons ;
Ivre danse dans les herbes lourdes,
Sur le thym, mon ombre.
Clair chantent des merles en extase.
Des nuages montrent leurs seins raidis,
Et couronné de feuillages et de baies
Tu vois sous de sombres pins
Un squelette grimaçant pour jouer du violon.

UN SOIR DE PRINTEMPS

Viens, soir, ami qui enténèbres mon front,
Glissant sur les sentiers au milieu des blés vert tendre.
Et des saules font signe, solennels et figés ;
Une voix aimée dans les branches chuchote.
D'où il vient, le vent enjoué apporte une douceur,
Une odeur de narcisses qui, argentée, te touche.

Dans le noisetier, le merle donne un concert —
Un chant de berger répond dans les sapins.
Il y a si longtemps que la petite maison a disparu,
Là où dévale aujourd'hui un bois de bouleaux ;
L'étang porte une constellation solitaire —
Et des ombres qui s'arrondissent dans l'or !
Et le moment est à ce point miraculeux
Qu'on cherche les anges dans le regard des hommes
Qui se délectent à des jeux d'innocence.
Certes ! le moment est à ce point miraculeux.

LECTURE

Ce relevé d'occurrences permet de dégager, au-delà de la diversité des scènes, une logique très stable : le merle n'y apparaît pas comme symbole central, mais comme modulation périphérique, latérale, insérée dans l'angle d'un paysage ou d'une situation. Il n'occupe pas le centre de gravité du poème, il n'est ni emblème ni figure souveraine. Sa présence est presque toujours celle d'un détail décisif, discret, qui infléchit l'atmosphère sans la reconfigurer en doctrine. Cette position marginale est déjà signifiante : elle indique une fonction de climat plutôt qu'un rôle d'allégorie.

La deuxième constante tient à la qualité de sa voix. Le lexique converge massivement vers la plainte, la lamentation, l'appel sombre, parfois l'égarement, et cela sans violence. Il s'agit d'une plainte douce, d'une plainte qui ne déchire pas le poème mais en soutient la vibration. L'oiseau n'exulte pas, ne triomphe pas, ne s'impose pas comme chant solaire. Lorsque la mention d'une « extase » apparaît, elle est immédiatement prise dans une scène où la matière du monde se décompose et où l'image du squelette vient contaminer l'élan. Le chant du merle n'est donc pas l'éclat de la vie, mais une manière pour la vie blessée de se maintenir audible.

À cette tonalité répond une troisième régularité : la place du merle dans le temps du poème. Il est lié aux seuils, aux basculements, aux heures de passage. Crépuscule, soir, automne, déclin de l'été, heure du tourment, printemps déjà ombré : ces repères dessinent une chronologie de l'entre-deux. Le merle accompagne les moments où la plénitude se retire, où la lumière cesse d'être souveraine, où la saison bascule vers sa perte. Il n'éclaire pas le monde, il marque la fissure du temps. L'effet est net : la voix du merle ne se déploie pas dans la stabilité, mais dans la transition.

Une quatrième ligne de force est son rapport à la mort. Mais il s'agit d'une mort non spectaculaire, non dramatique au sens théâtral. Le merle se tient au cimetière, près du mur ténébreux, dans des lieux où le mort est proche, parfois même dans une scène où « l'esprit du jeune mort » paraît dans la chambre. Or l'oiseau ne joue pas ici le rôle d'annonceur ou de messager : il ne prophétise pas, il ne dévoile pas, il ne commente pas. Il coexiste. Sa voix ne traduit pas les morts, elle accompagne leur proximité. Dans cette logique, la mort n'est pas un ailleurs qui ferait irruption, mais une présence latente au sein du paysage, et le merle devient l'une des manières de rendre cette proximité respirable, presque quotidienne, sans la dissoudre.

À cet ensemble s'ajoute un motif particulièrement significatif : l'association récurrente du merle à l'enfance, non pas comme

innocence radieuse, mais comme point de bascule vers l'ombre. Le merle se tient dans les poèmes où l'enfance est dite, remémorée, ou déjà prise dans la mélancolie de sa disparition. Dans cette perspective, sa plainte devient l'indice sonore du passage, la marque de ce moment où l'innocence cesse d'être immédiate et devient mémoire, où la douceur se teinte d'un pressentiment.

De ces convergences se dégage une fonction : le merle est une voix de seuil. Il ne constitue pas l'Ouvert comme éclat, mais comme fissure audible. Il ne console pas, n'enseigne pas, ne promet pas ; il rend simplement sensible un état du monde où la parole s'amenuise sans disparaître, où le silence approche sans encore refermer tout. Le merle apparaît alors comme une manière minimale pour le monde de ne pas sombrer dans le mutisme absolu. Sa plainte, douce et sombre, maintient une respiration dans l'entre-deux : entre enfance et déclin, entre vie et mort, entre saison et ruine, entre parole et silence. Ainsi compris, le merle n'est pas un signe à déchiffrer, mais une intensité discrète, une inflexion crépusculaire, une présence sonore qui fait tenir le paysage dans sa fragilité même.

FIGURES DU MERLE



Les neuf textes qui suivent ne prétendent pas prolonger Trakl ; ils répondent, chacun à sa manière, aux figures du merle que sa poésie vient de faire apparaître.

LE MERLE CRÉPUSCULAIRE

Le soir descend sans bruit sur les clôtures de ronces.
Une poussière d'or flotte au-dessus des sillons froids.
Le vent tient sa promesse et referme les chemins.
Dans l'herbe lourde, un pas hésite, puis s'efface.
Les vitres boivent l'ombre et la rendent plus douce.
Une cloche au loin tremble, comme un nerf dans l'air.
Le merle, noir et bref, se pose au bord du monde.
Son œil reçoit la pente où s'abolit la lumière.
Il ne dit rien, pourtant le paysage se penche.
Et l'instant se retient, comme une eau sur la pierre.

Au-dessus du potager les derniers bleus se cassent.
Les feuilles du sureau font un bruit de monnaie.
On dirait que le temps racle un seuil de bois usé.
La fumée des maisons marche au ras des toits bas.
Une odeur de terre humide attache les épaules.
Les chiens se sont tus, les enfants rentrent plus lents.
Le merle dans le noisetier ajuste son silence.
Il porte dans la gorge une braise sans flamme.
Ce n'est pas un chant plein, c'est une fuite tenue.
Comme si l'air s'ouvrait par une fente de cuivre.

La rivière au crépuscule a des reflets d'étain.
Un roseau se balance et compte les secondes.

Les saules font signe, immobiles, à personne.

Sur la berge, une barque écoute la fatigue.

Le soleil s'est retiré derrière un mur d'argile.

Reste une poudre pâle au front des collines nues.

Le merle suit du regard la pente des étoiles.

Il ne s'élève pas, il demeure à mi-hauteur.

Là où la nuit commence sans être encore la nuit.

Là où le monde hésite, et se souvient de lui.

Dans les jardins, les fleurs tardives ferment leur bouche.

Les allées se défont, comme un ruban trop vieux.

Une chaise abandonnée a froid contre la haie.

Les pommes dans l'herbe ont la douceur des choses finies.

On entend un portail respirer dans ses gonds.

La lune, encore mince, s'accroche au fil d'un arbre.

Le merle se déplace d'un rameau à l'autre.

Il mesure le bleu qui s'amenuise en cendre.

Et sa poitrine noire reçoit le dernier feu.

Sans l'emporter, sans fuir, comme un témoin discret.

Dans le champ, des corbeaux s'éloignent en silence.

Leur vol laisse un sillon dans l'air déjà plus lourd.

Les granges se tassent, les charrettes sont des ombres.

Un chemin de campagne s'enfonce dans l'odeur froide.

Les mains cherchent des poches, par habitude, par manque.

Les voix deviennent rares, les portes se referment.

Le merle, seul, tient ferme au bord d'un mur de pierre.
Il regarde les mousses et la poudre des briques.
Et le soir se rassemble autour de sa présence.
Comme un linge sombre et fin qu'on étend sur le monde.

Le ciel est un plafond bas de nuages laiteux.
Une lueur d'aubépine persiste au fond des haies.
Les insectes du soir dessinent des chemins courts.
Dans la poussière, un chat traverse et disparaît.
La terre a ce parfum de cave et de racines.
Les étoiles tardent, comme si elles hésitaient.
Le merle, au bord du pré, écoute le retard.
Son chant n'est pas réponse, il est attente nue.
Il retient dans l'instant un frisson de passage.
Et tout devient plus vrai parce que tout s'assombrit.

Au loin, la forêt noire ferme ses grandes portes.
Les troncs y font un peuple immobile et serré.
Les clairières sont des bols où la nuit vient boire.
Un souffle de résine monte, amer, apaisant.
Les sentiers perdent leurs noms, même dans la mémoire.
Une chouette parfois blesse le silence à blanc.
Le merle reste près, dans un buisson plus clair.
Il n'entre pas au cœur, il garde la lisière.
Comme un signe modeste au bord de l'invisible.
Comme un fil de voix sombre au seuil d'un autre monde.

Les murs des maisons prennent une couleur de cendre.
Les rideaux se ferment comme des paupières lourdes.
La soupe sur le feu tient une odeur de veille.
Un verre sur la table réfléchit l'obscur bleu.
Le plancher craque bas, comme une vieille pensée.
Des pas montent l'escalier et s'éteignent tout de suite.
Le merle dehors attend, immobile, dans le froid.
Il n'a pas peur du soir, il en connaît la pente.
Son chant touche la vitre, et la vitre frissonne.
Comme si l'âme du lieu se souvenait d'un nom.

Dans le verger, les branches nues écrivent des signes.
On dirait des paroles que personne ne lit plus.
Le vent passe au travers et les efface à peine.
Un panier renversé garde un reste de paille.
Des gouttes au crépuscule tombent sans faire de bruit.
Le sol boit lentement ce qui vient de plus haut.
Le merle, noir sur noir, devient presque invisible.
Seul son œil fait un point, une braise, une veille.
Il sonde la lumière qui se retire en soi.
Et le monde, un instant, accepte de se taire.

Les cloches du village, très loin, se répondent mal.
Elles ont cette voix d'étain qui tremble et se dissout.
Le soir est un visage qui se penche et s'efface.
Le soir est une main qui referme un vieux livre.

Le soir est une eau grise au fond d'un puits sans corde.
Les champs deviennent vastes parce qu'ils perdent leurs bords.
Le merle au cimetière des buissons et des herbes.
Ne parle pas aux morts, ne leur demande rien.
Il écoute seulement la respiration du lieu.
Et sa note très basse rend la pierre plus douce.

Sur la mare, la surface prend un reflet de plomb.
Un têtard se fige, puis repart dans l'ombre verte.
Les joncs font un murmure qui ressemble à du linge.
Une étoile apparaît, comme un clou dans le ciel.
Le vent vient de plus loin, chargé d'une fatigue.
Les arbres se consultent dans leur langue de feuilles.
Le merle se rappelle un matin sans savoir.
Il chante au bord du soir comme on touche une cicatrice.
Sans l'ouvrir, sans la fermer, en la laissant vivante.
Et la nuit, doucement, apprend à respirer.

Il y a dans le crépuscule une patience de sel.
Tout s'y conserve mieux, les choses et leurs absences.
Une lampe s'allume, et l'ombre la reçoit.
Le monde n'est plus clair, mais il n'est pas perdu.
Les couleurs se retirent dans une chambre intérieure.
La fatigue a des ailes et pourtant elle demeure.
Le merle, sur le banc d'un jardin sans visiteurs.
Regarde la place vide où le jour se tenait.

Il ne remplace rien, il n'ajoute pas d'or.
Il maintient seulement le seuil entre deux souffles.
L'air devient plus épais, comme un tissu qu'on plie.
Les chemins se réduisent à des rubans d'odeur.
Un vélo passe au loin, sans visage, sans parole.
Des fenêtres s'éteignent, une à une, lentement.
Le ciel prend cette teinte où l'on perd la mesure.
Là, tout pourrait finir, et pourtant tout commence.
Le merle ajuste encore une phrase de pénombre.
Elle tombe, elle se pose, elle ne fait pas de bruit.
Mais le cœur du paysage y reconnaît sa faille.
Et l'ombre, en se refermant, laisse une ouverture.
Quand la nuit enfin vient, elle n'écrase pas tout.
Elle garde, au bord des champs, une clarté fragile.
Comme si le jour, parti, restait dans la poussière.
Les étoiles sont des graines semées dans le silence.
La terre est un grand corps qui s'endort sans se rendre.
Un dernier souffle tiède s'accroche aux pierres plates.
Le merle, noir, s'éloigne et devient une absence.
Mais dans l'air demeure encore la trace de sa note.
Non comme un message, non comme une promesse offerte.
Comme une fente de vie dans le pli du crépuscule.

LE MERLE PLAINTIF

Dans le buisson de noisetiers la lumière se blesse.
L'air a le goût du fer, des feuilles et des pierres.
Le chemin s'est tassé sous une fatigue ancienne.
Un ruisseau près des orties chuchote sans secours.
Les maisons au loin fument comme des fronts fiévreux.
On croit entendre un pas, mais ce n'est qu'une branche.
Le merle, dans l'ombre verte, rassemble sa poitrine.
Il ne lance pas de cri, il laisse couler une voix.
Une plainte si douce qu'elle devient presque écoute.
Et le monde, un instant, avoue sa déchirure.

Ce n'est pas la douleur qui cherche un nom trop clair.
Ce n'est pas la morale, ni la faute, ni le drame.
C'est une sève obscure au creux des choses simples.
Une tristesse sans cause, et pourtant sans mensonge.
Elle vient des clôtures, des seaux vides, des portes.
Du lait renversé, du pain dur, des mains trop tôt usées.
Le merle la recueille et la tient dans son chant.
On dirait qu'il penche sa gorge sur la terre.
Comme si la poussière avait besoin d'une bouche.
Pour ne pas être muette en se dissolvant.

Dans la cour, les pierres froides gardent l'odeur des pluies.
Le vent remue un linge, et le linge s'abandonne.

Une chaise au seuil grince, comme un vieux souvenir.
Les rats, au fond des murs, font un bruit de papier.
On ne voit presque rien, mais tout pèse davantage.
Le merle dans le sureau reste près de la fenêtre.
Il n'entre pas, il veille à l'extérieur du verre.
Sa plainte longe le bois, glisse sur les ferrures.
Et l'âme, sans comprendre, se reconnaît fragile.
Comme un reflet d'argent qui tremble dans le noir.

La plainte n'a pas d'objet, et c'est cela qu'elle sait.
Elle ne dit pas: voici, elle dit: il y a.
Elle n'accuse personne, elle n'absout personne.
Elle fait sentir la vie comme une chose en sursis.
Dans un jardin candide où les fleurs se fanent vite.
Dans une forge où le rire blesse plus que le marteau.
Dans une chambre où midi sonne comme une fatigue.
Le merle porte tout cela sans le nommer jamais.
Il ne raconte pas, il laisse suinter l'être.
Goutte à goutte, doucement, comme une rosée sombre.

On croit parfois que pleurer, c'est appeler un secours.
Mais ici, la plainte ne demande pas de main.
Elle ne veut pas de réponse, elle veut de la présence.
Elle veut un souffle juste au milieu des ruines.
Une note basse, et tenue, qui refuse l'emphase.
Le merle ne s'enivre pas de sa propre douleur.

Il ne se regarde pas chanter dans la lumière.
Il laisse seulement, dans sa gorge, se défaire.
Le nœud d'une existence sans consolation.
Et ce défaire est vrai, parce qu'il est sans théâtre.

Autour du cimetière, les herbes sèchent en silence.
La pierre a cette tiédeur qui vient du jour passé.
Les noms sur les stèles se mangent comme du sable.
Le merle, sur une branche, prend la mesure du lieu.
Il ne parle pas aux morts, il ne parle pas d'eux.
Il parle à la distance qui sépare et rapproche.
Il parle à l'air, au mur, à la mousse et au vent.
Sa plainte met un fil entre l'os et la feuille.
Entre la terre lourde et l'étoile qui tarde.
Et ce fil suffit, parfois, pour que rien ne se ferme.

La plainte est une lampe sans flamme, une clarté froide.
Elle ne réchauffe pas, elle révèle un contour.
Un bord de chose, un bord d'âme, une fente dans l'heure.
On la suit comme on suit, dans l'obscur, une odeur.
Le merle, dans le soir, tient ce fil dans sa gorge.
Son chant n'est pas un chant, c'est une lente coulée.
Un sang très noir qui passe entre les branches nues.
Et quand il se suspend, l'air écoute encore.
Comme si la douleur avait laissé une place.
Dans laquelle le monde peut respirer.

Dans les jardins d'automne, les fruits tombent sans bruit.
Ils se fendent, ils noircissent, ils attirent les mouches.
Le soleil a des dents, mais il n'a plus de force.
Les papillons se heurtent aux murs de fleurs jaunes.
Le merle chante clair, dit-on, mais c'est un clair qui saigne.
Un clair traversé d'ombre, comme un verre trop mince.
Il y a, sous ce chant, l'odeur des choses qui tournent.
Et le sourire du monde, s'il apparaîût, vacille.
La plainte est là, dessous, fidèle comme la rouille.
Et le cœur le sait bien, même lorsqu'il se distrait.

Un enfant marche au bord d'un pré, la joue encore pâle.
Il croit que tout est simple, parce que tout est neuf.
Mais déjà, dans les haies, la plainte creuse une place.
Déjà, dans la forêt, le merle appelle plus sombre.
Et cet appel n'est pas menace, il est passage.
La plainte inaugure le temps où l'enfance se retire.
Non en éclats, mais en lenteur, comme un bleu qui s'éteint.
Elle signe, sans frapper, la fin d'une évidence.
Et l'âme, sans le voir, devient plus attentive.
Parce qu'une voix très douce lui a montré la faille.

La plainte du merle n'est pas un langage, mais une forme.
Une forme de durée, de retenue, de patience.
Elle apprend à ne pas combler, à ne pas expliquer.
Elle garde l'ouverture là où l'on voudrait clore.

Elle laisse la blessure intacte, et respirante.
Dans le noisetier, dans le sureau, dans les branches effeuillées.
Elle s'accorde aux cloches, aux ruelles noires, aux étangs.
Elle est l'ombre d'un psaume, sans Dieu et sans salut.
Mais avec une fidélité plus ancienne que la prière.
Fidélité au monde, tel qu'il est: vulnérable.

Quand la nuit se fait plus dense, la plainte ne s'élève pas.
Elle s'abaisse, elle se retire, elle se tient plus bas.
Comme un animal blessé qui ne veut pas être vu.
Le merle se cache presque dans le grain des feuilles.
Et pourtant la plainte demeure, même quand il se tait.
Elle reste dans l'air, accrochée aux buissons.
Comme une poussière noire sur les doigts du silence.
Alors l'âme comprend que ce n'était pas un chant.
Mais une manière de ne pas être muet face à l'abîme.
Une manière de tenir, sans promesse, dans le monde.

La plainte ne dit pas: demain. Elle dit: maintenant.
Elle ne dit pas: plus haut. Elle dit: plus profond.
Elle ne dit pas: quitte. Elle dit: demeure au bord.
Et le merle obéit, sans savoir qu'il obéit.
Il se contente d'être, noir sur le noir du buisson.
Et d'offrir cette voix qui n'est pas une parole.
Une voix qui ne sauve rien, mais qui rend habitable.
Le peu de jour restant, le peu d'ombre commencée.

Entre deux battements, entre deux saisons, entre deux pertes.

La plainte douce, alors, devient l'âme du seuil.

Dans la chambre, une bougie vacille et fait un cercle.

La table est une île, le verre un petit astre.

Dehors, le merle reprend, très bas, sa plainte ancienne.

Elle passe sous la porte, comme un souffle de froid.

Elle touche les objets, et les rend plus présents.

Elle rappelle que tout tient à peu de chose: un fil.

Un bruit de source, une cloche, une branche qui cède.

Et ce fil, si léger, est pourtant invincible.

Parce qu'il ne prétend pas vaincre: il persiste.

Et la plainte, en persistant, donne au monde sa vérité.

Il arrive qu'au matin la plainte semble loin.

Que la lumière revienne et recouvre les murs.

Mais le monde n'a pas oublié ce qu'il a murmuré.

Sous la poussière d'or, sous les paroles du jour.

La plainte demeure prête, comme une eau sous la terre.

Le merle le sait bien, et revient dans les haies.

Il ne change pas de voix, il ne change pas d'office.

Il garde la même note, la même retenue.

Et tant qu'elle existe, l'ombre n'est pas complète.

Car une voix très douce a laissé une ouverture.

Dans le soir qui retombe, tout recommence sans théâtre.
Le jardin se replie, le vent passe, les portes.
La vie se fait plus lente, et plus nue, et plus vraie.
Le merle, encore, rassemble sa poitrine d'ombre.
Sa plainte est une goutte au bord d'une épine fleurie.
Une rosée qui saigne, mais si lentement qu'on croit.
Que c'est la nuit elle-même qui perle dans les branches.
Et l'on comprend, sans mot, ce que cela signifie.
Non une leçon, mais un accord: la blessure est la forme.
Et la plainte du merle en est le souffle fidèle.

LE MERLE LIMINAIRE

Entre la haie et le chemin la lumière tient sa lèvre.
Un souffle d'eau s'attarde au bord des pierres moussues.
Les clôtures font un bruit de métal dans le vent froid.
La forêt commence ici, mais n'entre pas encore en nuit.
Un pas s'arrête au seuil comme une pensée retenue.
Le monde n'est ni dedans ni dehors, il demeure entre.
Le merle, noir sur le vert, se pose à la frontière.
Il n'avance pas plus, il garde l'instant du bord.
Son chant n'ouvre pas l'espace, il en marque l'ouverture.
Et tout devient passage sans devenir chemin.

Sous le portique des branches un bleu s'épuise en cendre.
Les feuilles, comme des mains, hésitent avant de choir.
On entend le silence, non comme vide, mais comme seuil.
Une fenêtre entrouverte respire une tiédeur pauvre.
La maison n'est plus refuge, elle est lisière d'ombre.
Le merle sur le rebord mesure l'écart du monde.
Il regarde la pièce et regarde aussi le pré.
Il ne choisit aucun côté, il tient les deux ensemble.
Sa voix touche le bois, puis retombe au-dehors.
Comme un fil tendu entre deux absences.

Là où finit la route et où commence l'herbe haute.
Un panneau rouillé dort dans la pluie de février.

La lumière se fait mince, on dirait une épaisseur.
Les mots, dans la bouche, perdent leur forme trop nette.
Le merle au bord du fossé écoute la parole.
Il écoute aussi le mutisme de l'eau qui passe.
Son chant n'est pas réponse, il est simple interstice.
Il fait un trou de souffle dans la toile du jour.
Et le cœur reconnaît ce lieu sans le connaître.
Parce qu'il y a des seuils qui n'ont pas de nom.

Au cimetière des buissons, une pierre luit à peine.
La mousse a recouvert l'inscription comme une fatigue.
Les herbes se penchent, comme si elles lisaient encore.
Le merle vient, s'arrête, et ne demande rien.
Il ne parle ni des morts, ni de la vie qui reste.
Il se tient sur le bord où la présence vacille.
Entre la terre qui garde et l'air qui ne retient pas.
Sa note très basse fait trembler la moindre feuille.
Et le lieu, sans se clore, accepte sa béance.
Comme une porte fermée qui respire pourtant.

Dans la ruelle, le jour s'en va sans bruit de pas.
Une lampe s'allume et fait un cercle fragile.
Le mur prend une teinte où l'on perd la mesure.
La vitre est une peau qui sépare deux nuits.
Le merle sur le toit écoute l'intérieur des choses.
Il entend les assiettes, le bois, la parole rare.

Il entend aussi la rue, la pluie, le vent sans visage.
Son chant passe entre deux mondes comme une clé sans porte.
Il ne tourne rien, il rappelle seulement le possible.
Demeurer sur la limite, et ne pas se mentir.

La rivière, au coude, devient un miroir imparfait.
Un saule y plonge un bras et retire de l'ombre.
Le courant n'emporte pas, il retient ce qu'il efface.
Le merle sur la berge marche entre deux reflets.
Il suit la ligne mince où l'eau rejoint le ciel.
Sa voix est un rebord, une arête de souffle.
Elle ne monte pas haut, elle ne tombe pas bas.
Elle s'installe au milieu, là où l'on ne sait plus.
Si l'on parle encore, ou si l'on commence à se taire.
Et ce doute devient une forme de justesse.

Dans le noisetier, les chatons tremblent comme des cils.
L'air sent la terre noire et le linge qui sèche.
Une chaise au jardin garde un peu de soleil mort.
Le merle s'y pose un instant, puis revient au buisson.
Il va et vient au bord, comme un gardien sans ordre.
Non pour défendre un lieu, mais pour tenir l'ouverture.
Sa note, quand elle vient, n'est ni claire ni sombre.
Elle est la ligne même où le clair devient sombre.
Et l'âme, en l'écoutant, apprend à ne pas trancher.
Ce qui n'est pas tranchable, mais habitable.

À l'orée de la forêt, la mousse boit la lumière.
Les troncs font un peuple serré, immobile et secret.
On dirait que la nuit attend derrière les feuilles.
Le merle reste au bord, dans un arbre plus clair.
Il ne franchit pas le noir, il en touche la peau.
Sa plainte n'est pas peur, elle est reconnaissance.
Du seuil qui fait trembler, mais qui donne une distance.
Sans distance, tout écrase, et la parole s'effondre.
Le merle maintient l'écart, comme on maintient une braise.
Entre la main trop ferme et la cendre qui fuit.

Au long des murs, le soir glisse comme un animal.
Les pierres gardent en elles une chaleur déjà morte.
Un lierre écrit des signes qu'aucune bouche ne lit.
Le merle suit le mur comme on suit une pensée.
Il s'arrête aux fissures, aux joints, aux trous de chaux.
Là où le monde montre sa couture et sa faiblesse.
Son chant passe dans ces fentes, puis ressort plus léger.
Comme si l'ombre avait besoin d'une bouche étroite.
Pour ne pas devenir masse, pour ne pas se faire pleine.
Et le seuil, à nouveau, s'ouvre dans la matière.

Dans la chambre, une bougie vacille au bord du verre.
La table est un rivage, le plafond un ciel bas.
On entend le dehors comme un souffle retenu.
Le merle, quelque part, pose une note sur la nuit.

Elle entre par la fenêtre, sans frapper, sans insister.
Elle se tient entre le bruit du monde et le silence.
Elle ne dit pas « viens », elle ne dit pas « pars ».
Elle laisse seulement l'instant à sa frontière.
Et la fatigue devient plus claire, parce qu'elle a un bord.
Tout ce qui souffre respire mieux quand il a un seuil.

Sur la mare, la surface hésite entre plomb et étoile.
Un roseau se balance et compte des secondes muettes.
Le vent s'arrête parfois, comme s'il écoutait aussi.
Le merle au bord de l'eau regarde un ciel plus bas.
Il voit dans le reflet un autre monde sans poids.
Et pourtant il demeure sur la terre, dans l'herbe humide.
Sa voix est un pont court, qui ne mène nulle part.
Sinon à cette clarté mince de l'entre-deux.
Où l'on ne possède rien, où l'on ne conclut rien.
Mais où l'on demeure enfin à hauteur du réel.

Les champs deviennent vastes quand ils perdent leurs bords.
Le jour se décolore et laisse un goût de cendre.
Les villages se taisent, non par paix, mais par retrait.
Le merle tient sa place au bord d'une haie nue.
Il n'est pas centre, il n'est pas marge, il est lisière.
Une présence qui n'ajoute rien, qui n'enlève rien.
Mais qui rend sensible l'instant où tout se déplace.
Sans bouger, sans partir, seulement en changeant d'air.

Le seuil est ce changement, invisible, mais certain.

Et le merle en est la note, obstinée et légère.

Il arrive que la nuit se fasse trop pleine, trop lourde.

Alors même la plainte se retire dans les branches.

Le merle se tait un peu, comme on baisse les yeux.

Non par renoncement, mais par fidélité au seuil.

Car il y a des limites que la voix ne franchit pas.

Elle s'arrête au bord pour que l'ombre reste ouverte.

Si l'ombre devenait pleine, elle écraserait le monde.

Le merle connaît cela, dans son instinct de veille.

Il garde l'interstice en se taisant à temps.

Et le silence, ainsi, devient respirable.

Le matin, quand il vient, n'efface pas le bord.

Il révèle seulement ce que la nuit tenait.

Les traces sur le chemin, les herbes couchées, la boue.

Le merle revient, noir, dans un arbre plus clair.

Sa voix n'est pas victoire, elle est seuil recommencé.

Entre la veille et le jour, entre le jour et l'ombre.

Il rappelle que le monde n'est jamais tout d'un côté.

Qu'il est toujours partagé, fissuré, traversable.

Et que la parole juste naît au bord de son absence.

Comme une eau qui s'accroche à la pierre avant de fuir.

Ainsi le merle demeure dans l'économie des frontières.
Il n'éclaire pas, il ne guide pas, il ne conclut pas.
Il tient l'intervalle vivant, et cela suffit au monde.
Il est la petite loi du passage sans promesse.
La justesse d'une voix qui refuse l'excès.
Ni cri qui déchire, ni chant qui recouvre tout.
Une note liminaire, posée sur le bord des choses.
Pour que le visible garde un peu d'invisible.
Pour que le silence garde un peu de parole.
Et que la nuit, en venant, laisse une ouverture.

LE MERLE THANATIQUE

Au bord du cimetière, les herbes ont l'air d'écouter.
La pierre boit la pluie et la rend plus lourde.
Les noms s'effritent, comme une bouche sans voix.
Un lierre écrit des lettres que personne ne lit.
Le portail reste fermé, mais le lieu respire encore.
Le merle se pose là, sur un rameau de ronce.
Il ne vient pas annoncer, il vient coexister.
Sa note tombe très bas, dans la mousse et la terre.
Et la mort, sans paraître, se tient à portée d'âme.
Comme une présence proche, non comme un autre monde.

Les tombes ne sont pas des portes, elles sont des seuils.
Elles gardent une béance sous la dalle de chaux.
On croit que tout est fixe, mais tout demeure mobile.
Le vent déplace l'odeur des couronnes fanées.
Une chandelle au loin tremble dans une chapelle.
Le merle, noir sur noir, suit la ligne des croix.
Il n'a pas de message, il n'a pas de mission.
Il habite seulement l'intervalle du lieu.
Entre la chair perdue et l'air qui passe dessus.
Et cette habitation rend le silence plus vrai.

Il arrive qu'un mort soit plus proche qu'un vivant.
Non par souvenir clair, mais par densité du monde.

La chambre, au soir, se creuse, et l'ombre a des épaules.
Une chaise se décompose dans son bois de fatigue.
Les rideaux ont un poids de linge funéraire.
Au pied du mur ténébreux, une note s'élève.
Le merle, dehors, chante au bord d'un souffle froid.
Et l'esprit d'un jeune mort semble entrer sans frapper.
Non comme un spectacle, mais comme une lente évidence.
Une présence qui vient quand la lumière se retire.

La mort, ici, n'est pas l'éclair d'une catastrophe.
Elle est la patience des choses, leur manière de céder.
Elle est la rouille au grillage, la fissure au plâtre.
Le vin qui mûrit dans les celliers, en pureté.
Le fruit qui tombe et noircit, sans se plaindre.
Le merle connaît cela dans sa gorge d'ombre.
Il ne pleure pas la mort, il la laisse respirer.
Sa plainte accompagne l'air où le monde se défait.
Et ce défait n'est pas néant, c'est transformation lente.
La mort est un passage qui demeure sur place.

Au cimetière, il plaisante avec le cousin mort.
On sourit, et l'on comprend que la mort n'est pas toujours grave.
Elle peut être familière, comme une vieille chaise.
Comme une porte que l'on ferme sans colère.
Le merle ne sacralise pas, il banalise sans profaner.
Il rend la mort proche, sans l'expliquer, sans la sauver.

Il met du jeu dans la pierre, dans l'herbe, dans l'air.
Et ce jeu, étrange, fait trembler la frontière.
Parce qu'il dit, sans le dire, que la séparation n'est pas totale.
Que le monde garde les morts, même quand il les oublie.

Dans les branches effeuillées, la plainte du merle lamente.
On croit entendre une corde tirée dans le froid.
Le ciel a cette teinte où les étoiles tardent.
Un souffle de ruine passe comme une main.
La vigne rouge chancelle aux grillages rouillés.
Tout a l'air d'attendre, comme si le temps se retenait.
Le merle, là, n'est pas un signe, il est un rythme.
Il marque la mesure où la vie rencontre son effritement.
Et l'effritement devient audible, non par fracas, mais par note.
Une note qui tient le monde sur le bord de sa perte.

Dans le jardin de la sœur, un appel tardif se lève.
Comme si la voix avait raté sa saison.
Comme si elle arrivait après la disparition.
Le bleu est figé, les fleurs tardives se taisent.
Le pas est devenu blanc, et l'air garde une fatigue.
Le merle, égaré, appelle sans être entendu.
Et pourtant cet appel est juste, parce qu'il ne réclame rien.
Il ne demande pas que la sœur revienne, il ne demande pas que
la mort parte.
Il atteste seulement que quelque chose manque, et que ce

manque est réel.

Et le manque, en étant réel, devient une présence.

La mort, dans ces paysages, n'est pas sortie du monde.

Elle n'est pas un ailleurs qui viendrait de la nuit.

Elle est un degré de l'immanence, une épaisseur du jour.

Elle se tient dans les celliers, dans les margelles qui s'effritent.

Dans la mare où le roseau bruit tristement.

Dans la chambre où midi sonne sur l'oreiller.

Le merle traverse ces lieux comme une petite fidélité.

Il ne sauve pas, il accompagne.

Il ne délivre pas, il rend habitable la proximité.

Et sa voix est le signe sonore de cette habitation.

On voudrait croire que la mort est un point final.

Mais tout ici parle d'une continuité sans apaisement.

Les morts ne sont pas absents, ils sont autrement présents.

Non comme figures nettes, mais comme climat du lieu.

Le merle, au cimetière, au mur, à la fenêtre, le sait.

Sa note n'est pas prière, elle n'est pas injonction.

Elle est un simple maintien de la frontière ouverte.

Comme une fente dans la pierre par où passe l'air.

Sans cette fente, tout se fermerait, et le monde deviendrait muet.

Avec elle, le silence demeure, mais respirant.

À l'heure du tourment, la bougie vacille, la tête se penche.
Le verre reflète un tremblement de nuit.
Dans le buisson de noisetiers, la plainte revient.
Le merle écoute aussi, comme s'il prêtait l'oreille au périssable.
Il n'a pas peur de la mort, parce qu'il n'en fait pas un autre monde.
Il la reconnaît comme l'ombre même des choses.
La mort, c'est le monde lorsqu'il se retire.
La mort, c'est le monde lorsqu'il s'allège de ses couleurs.
Et la plainte du merle est la manière la plus humble de dire cela.
Sans concept, sans doctrine, avec une simple note.

Il arrive que l'on entende dans cette note une hospitalité.
Non celle qui console, mais celle qui accueille.
Accueillir la mort comme on accueille un hôte silencieux.
Dans une chambre solitaire, dans un dialogue intime.
Non pour se rendre, mais pour cesser de nier.
Le merle, dans le soir, fait place à cette hospitalité.
Il pose sa voix comme on pose un verre sur une table.
Et la table devient île, la chambre devient rivage.
La mort n'est plus un ennemi, elle est une proximité.
Une proximité qui oblige à la vérité.

Alors le cimetière n'est plus seulement lieu des morts.
Il devient lieu du seuil, lieu du passage immobile.
Le portail fermé n'abolit pas l'ouverture intérieure.

Les clefs chez le sacristain ne ferment pas la béance du monde.
Le merle circule au bord de cette béance, et sa voix la rend
sensible.

La mort, ainsi, n'est pas clôture, mais bord.

Bord de l'herbe, bord du mur, bord de la chambre, bord de la
nuit.

Et le merle thanatique n'est pas l'oiseau du malheur.

Il est l'oiseau de la proximité, de l'immanence mortelle.

Une note basse qui tient ensemble la terre et ce qui s'y retire.

Dans la nuit spirituelle, parfois, la plainte cesse.

Alors le seuil s'approfondit, et le monde se tait plus bas.

Le merle se retire, comme si la voix devait respecter une limite.

Car il est des nuits où même la note serait excès.

Mais la cessation elle-même appartient à la même fonction.

Elle indique l'instant où l'immanence devient trop dense.

Où le silence prend le relais, non comme vide, mais comme
accomplissement sombre.

Et l'on comprend, sans mot, que la voix du merle n'était pas un
discours.

C'était une manière d'habiter la mort sans la transfigurer en
salut.

Une manière de tenir, au bord, dans un monde qui garde ses
morts.

LE MERLE DE L'ENFANCE PERDUE

Le sureau lourd de fruits penche au-dessus du sentier.

L'herbe folle siffle brun sur la trace effacée.

Un bleu ancien demeure dans la caverne du ciel.

On croit revoir, au loin, des jours simples et sans poids.

Mais déjà l'air a pris la saveur des saisons sombres.

Le merle chante doux, et cette douceur inquiète.

Car elle n'est plus l'aube, elle est mémoire du matin.

Une plainte légère au bord d'un monde trop vaste.

Et l'enfance, en silence, recule dans les feuilles.

Comme une eau bleue qui fuit sous la pierre.

Le jeu n'est plus dans l'herbe, il est dans le souvenir.

Les rires sont devenus des ombres dans la bouche.

Un pas de pâtre suit le soleil qui dévale.

Sans voix, comme si déjà parler coûtait trop cher.

Les hameaux s'assombrissent au fond des vallons calmes.

Les cloches vieilles reposent, et leur bronze fatigue.

Le merle, là, ne chante pas pour faire danser le jour.

Il chante pour garder un fil, un reste de chaleur.

Entre l'enfant qui fut et l'âme qui se forme.

Entre le bleu d'hier et la nuit qui s'annonce.

Il y avait des légendes, contées à la veillée.

Des histoires où la forêt était refuge et mystère.

Où la mort n'avait pas encore de visage proche.
Où le cimetière en ruine faisait pleurer doucement.
Non par terreur, mais par une étrange beauté.
Le merle, dans l'arbre, ajoutait sa note au récit.
Et cette note semblait innocente, comme un fruit clair.
Mais aujourd'hui, la même note porte une autre densité.
Elle sait ce que l'enfant ignorait: la perte est certaine.
Et la douceur, désormais, a un bord de cendre.

L'enfance n'est pas détruite, elle est retirée.
Elle se tient derrière les choses comme une lumière passée.
On la touche parfois dans une odeur de réséda.
Dans le bruit d'une source bleue au fond d'un vallon.
Dans le balancement d'un rameau en fleur de pommier.
Mais dès qu'on veut la saisir, elle se replie.
Le merle le sait, et son chant ne saisit rien.
Il effleure seulement, comme une main sur un front.
Il dit l'instant où l'enfance devient un présage.
Et le présage devient la forme du temps.

Élis, quand le merle appelle dans la forêt noire.
C'est là que commence le déclin, non comme chute, mais
comme passage.
Le corps, encore léger, marche vers la nuit chargée de raisins.
Les yeux de lune se ferment, un buisson d'épines sonne.
Et l'enfance se transforme en chrysalide silencieuse.

Le merle n'arrête rien, il accompagne.
Son appel n'est pas menace, il est signature.
Signature du moment où l'innocence cesse d'être immédiate.
Où la pureté n'est plus donnée, mais fragile.
Et où la beauté devient une douleur douce.

La chambre où l'on a grandi a changé de visage.
Elle est plus petite, plus sombre, plus étrangère.
Les objets gardent la forme des mains disparues.
Un miroir regarde avec un éclat d'argent.
Et l'on s'effraie parfois de sa propre pureté.
Comme si l'âme, en vieillissant, était devenue trop nue.
Le merle, au dehors, chante dans le sureau.
Son chant traverse la vitre comme un souvenir exact.
Il ne raconte pas l'enfance, il la fait sentir.
Comme une présence qui s'éloigne en restant proche.

Les chemins d'autrefois sont mangés par les herbes.
La petite maison a disparu, dit-on, sous un bois de bouleaux.
On cherche en vain la place où la table était mise.
Le jardin n'a plus de bord, les saisons ont changé d'ordre.
Et pourtant, un soir, l'odeur des narcisses revient.
Le vent enjoué apporte une douceur qui touche au cœur.
Alors le merle donne un concert dans le noisetier.
Un chant de berger répond dans les sapins.
Et le moment, miraculeux, fait croire encore aux anges.

Mais cette croyance elle-même tremble, car elle sait qu'elle est tardive.

L'enfance perdue n'est pas un paradis aboli.

Elle est un pays intérieur dont la frontière bouge.

On y entre par éclairs, par odeurs, par silences.

Et l'on en sort aussitôt, comme d'un rêve trop clair.

Le merle est l'un des gardiens de cette frontière.

Non gardien sévère, mais gardien sonore.

Il rappelle que la douceur a changé de nature.

Qu'elle n'est plus innocence, mais fidélité blessée.

Que le rire, s'il revient, porte une ombre dessous.

Et que cette ombre n'est pas ennemie, elle est vérité.

Le merle de l'enfance perdue ne chante pas la perte comme plainte pure.

Il chante la perte comme profondeur du monde.

Il fait entendre que la joie peut exister, mais autrement.

Qu'elle n'est plus pleine, qu'elle est traversée.

Comme le vin mûri dans les celliers, en or et en pureté.

Comme la lumière filtrée par une vitre poussiéreuse.

Il y a dans son chant une innocence survivante.

Non celle qui ignore, mais celle qui accepte.

Accepte que l'enfance soit devenue un souvenir vivant.

Et que la vie se poursuive sur cette base fragile.

Au bord de la forêt, parfois, un gibier craintif se montre.
Puis se retire, et laisse l'air plus vaste.
Les cloches dans le vallon reposent, les hameaux sombres.
Les années se déposent comme une poussière froide.
On connaît le sens des jours, et ce sens pèse.
Le merle, pourtant, garde une note de douceur.
Une douceur qui n'excuse rien, qui ne promet rien.
Mais qui rend habitable l'instant où l'on se souvient.
Car se souvenir, ici, n'est pas revenir en arrière.
C'est porter le passé comme une lumière intérieure.

L'enfance perdue se donne parfois dans le corps même.
Dans un geste maladroit, dans une marche trop lente.
Dans une honte soudaine d'être devenu sérieux.
Dans la sensation étrange d'avoir quitté son propre visage.
Le merle, au dehors, ne juge pas, il persiste.
Son chant tient comme une petite porte entrouverte.
Par où l'air d'autrefois entre sans se faire passé.
Il ne répare pas la séparation, il l'éclaire.
Il fait comprendre que l'enfance n'est pas morte, mais déplacée.
Qu'elle est devenue l'âme de ce qui manque.

Quand le soir tombe, l'herbe se couche aux pieds du silence.
Les étoiles alentour blêmissent, épuisées.
La terre sent la pourriture, et le matin sera dur et gris.
Même cela appartient à l'enfance, mais l'enfance ne le savait

pas.

Elle croyait que le monde était stable, qu'il resterait semblable.

Le merle, en appelant, corrige cette croyance sans cruauté.

Il apprend la fragilité, non par leçon, mais par note.

La perte devient une musique, et la musique devient une épreuve.

Non pour faire souffrir, mais pour rendre plus attentif.

Et l'enfance perdue, ainsi, devient une source.

Il reste, dans l'air, une trace du merle après son chant.

Comme une poussière bleue au bord de l'ombre.

On ne sait plus si l'on a entendu, ou si l'on a rêvé.

Mais le cœur garde cette vibration comme une preuve.

Preuve que le passé n'est pas seulement passé.

Qu'il demeure en retrait, comme un paysage derrière le paysage.

Le merle ne ramène pas l'enfant.

Il rappelle seulement que l'enfant fut, et qu'il demeure autrement.

Et cette demeure, même douloureuse, donne au monde une profondeur.

Car sans enfance, le monde serait plat, et la parole serait sèche.

Ainsi le merle de l'enfance perdue est une voix de passage.

Il marque le moment où la douceur change de statut.

Où la joie devient mémoire, où la mémoire devient douleur

tendre.

Où l'innocence ne s'éteint pas, mais se retire en soi.

Le chant du merle est alors un fil de fidélité.

Non fidélité à un âge, mais fidélité à une origine.

Origine de la sensibilité, origine du regard.

Et tant que ce fil existe, même fragile, le monde garde une lueur.

Une lueur non diurne, non triomphante.

Une lueur intérieure, tremblante, au bord de la nuit.

LE MERLE PASTORAL OBSCURCI

Les prés s'étendent, doux, mais déjà leur douceur pèse.

Le vert n'est plus promesse, il devient silence épais.

Une barque sur l'eau glisse comme une pensée lasse.

Les saules font signe, immobiles, à l'air qui s'éteint.

Dans les jardins candidats, le printemps a des ombres.

La rivière se teint de vert, puis d'argent, puis de nuit.

Le merle appelle au fond des branches, sombre et bas.

Et le pastoral se trouble, comme un lait dans la cendre.

Car rien n'est pur ici, même la lumière tremble.

Et la paix, si elle vient, porte un goût de ruine.

Il y a des hameaux bruns, des clochers, des allées vieilles.

Le bruit des eaux fait fête, mais une fête contenue.

Les rameaux en fleur touchent le devant de cristal.

Et pourtant, sous la floraison rose, une fatigue travaille.

Une peur des forêts englouties, des métaux froids.

Un mutisme de pierre, une rocherie de nuit.

Le merle, dans ce décor, n'ajoute pas d'idylle.

Il insère une note sombre dans la langue du pré.

Comme si la nature, en se donnant, retenait sa propre joie.

Et gardait sous le vert une réserve de ténèbres.

Le pastoral, ici, n'est jamais plein.

Il est toujours entamé par quelque chose d'autre.

Par une odeur de fruits pourris, par des mouches noires.

Par une vigne rouge aux grillages rouillés.

Par une margelle qui s'effrite, par des asters bleus qui
frissonnent.

Le merle chante dans la clairière brune.

Et la clairière, au lieu d'ouvrir le monde, le referme doucement.

Comme une main qui se replie sur une blessure.

Les papillons se poursuivent, mais leur danse a la lourdeur d'un
rêve.

Et l'herbe, en ondulant, paraît porter déjà son deuil.

Il y a des instants d'or, oui, des « jours d'or sombre du printemps
».

Une odeur de narcisses vient, argentée, toucher le front.

Les blés vert tendre font un chemin pour le soir ami.

Les saules sont solennels, figés, comme des gardiens.

Le merle dans le noisetier donne un concert.

Un chant de berger répond dans les sapins.

Et le monde semble miraculeux, au point qu'on cherche les
anges.

Mais même dans ce miracle, quelque chose tremble.

La douceur est si haute qu'elle devient inquiétude.

Parce qu'elle sait déjà qu'elle va se retirer.

La terre pastorale n'est pas un refuge.

Elle est un théâtre muet où la vie se dépose et se défait.

Les chemins disparaissent sous l'herbe folle.
Les maisons s'effacent, remplacées par des bois de bouleaux.
Les étangs portent une constellation solitaire.
Et l'eau, dans le rocher, résonne bleue comme un souvenir.
Le merle, dans cet espace, fait entendre la fragilité.
Non contre la nature, mais au cœur de sa beauté.
Il rappelle que le paysage est traversé par la perte.
Et que l'innocence du pré est un masque très mince.

Le pâtre suit le soleil qui dévale la colline d'automne.
Sans voix.
Ce sans voix est la clé.
La scène est pastorale, mais la parole s'est retirée.
Le merle, alors, devient la parole restante.
Mais une parole qui ne raconte pas, qui ne dirige pas.
Une note, simplement, qui passe dans les branches silencieuses.
Le monde n'est plus chanté par l'homme, il est murmuré par
l'oiseau.
Et ce murmure porte l'ombre de ce qui manque.
Comme si la campagne, si vaste, gardait en elle une solitude.

Le pastoral obscurci se reconnaît à cette inversion.
Ce n'est plus l'homme qui nomme la nature.
C'est la nature qui, par le merle, nomme l'homme absent.
Les villages sont silencieux, les forêts délaissées.
Le cœur, dit le poème, doit se pencher plus aimant.

Mais cet amour n'est plus simple : il est chargé d'un vain espoir
de vie.

Le merle, effrayé, appelle près de l'étang du soir.

Et l'été vert devient cristal de silence.

Le paysage, splendide, se durcit, devient fragile.

On touche une beauté qui ressemble à une fin.

Dans les ruelles noires, le vent s'engouffre.

Le bleu du printemps fait signe au travers des branches qui se
défont.

La ville elle-même entre dans le pastoral, mais un pastoral brisé.

Les clochers, les vieilles allées, la rivière verte.

Le merle appelle dans des jardins candidats.

Et ce mot, candidat, dit tout : rien n'est acquis.

La nature est en attente, comme une âme au bord d'une
métamorphose.

Le merle accompagne cette attente.

Il n'offre pas un repos, il annonce une instabilité.

Le pastoral devient un seuil, non une demeure.

Même la lumière, dans ces scènes, n'est pas franche.

Elle est filtrée, argentée, laiteuse, tardive.

Elle vacille comme une bougie dans une chambre crépusculaire.

Le soleil sonne doucement dans des nuages de roses.

Et le silence des sapins devient trop grand.

Le merle, alors, sert de mesure.

Il empêche le paysage de se faire pure image.
Il y réintroduit le vivant, mais un vivant blessé.
Sa note est comme une fêlure dans le tableau.
Par où l'on entend que le beau n'est jamais intact.

Là est la nature de ce pastoral : il est tragique sans théâtre.
Il n'a pas besoin d'événement.
Il est tragique parce que la beauté ne peut pas être pleine.
Parce qu'elle se retire au moment même où elle touche.
Le merle ne s'oppose pas au paysage, il le révèle.
Il révèle son fond sombre, sa réserve de nuit.
Il révèle que les prés, les étangs, les saules, les blés.
Sont déjà traversés par l'ombre des années sombres.
Et que le chant du merle est la voix de cette traversée.
Non la plainte contre la nature, mais la plainte de la nature.

Parfois, une joie brille pas trop loin.
Une odeur douce des pommes.
Le vin mûrit dans les vieux celliers, en or, en pureté.
Des enfants écoutent des contes pendant la longue veillée.
Il y a de l'or, du vrai, dans la douce folie.
Et pourtant, au même lieu, les images pures de la mort
regardent.
Le merle est là, au cimetière, et la nuit paraît sur le seuil.
Le pastoral et le funèbre cohabitent sans se résoudre.

Le merle tient ensemble ces deux registres.
Et sa voix devient la couture qui empêche la déchirure totale.
Ainsi le merle pastoral obscurci n'est pas une contradiction.
Il est la vérité du pastoral chez Trakl.
Le pré n'est pas paradis, il est monde.
Le monde n'est pas pur, il est entamé, fissuré, traversé.
Le merle, en chantant, ne répare pas cette fissure.
Il l'habite, il la rend audible.
Il fait que la beauté ne soit pas mensonge.
Car une beauté sans ombre serait une image fermée.
La beauté ici s'ouvre parce qu'elle porte la nuit en elle.
Et le merle, noir sur le vert, est la note de cette ouverture.
Quand le soir vient, le pastoral ne s'éteint pas, il se révèle.
Il montre ce qu'il contenait déjà.
La fatigue, la ruine, la pourriture, la douceur qui se retire.
Le merle appelle, et l'appel est à la fois tendre et effrayé.
Tendre, parce qu'il demeure dans la douceur du pré.
Effrayé, parce qu'il sait l'imminence de l'ombre.
Il ne choisit pas, il ne sépare pas.
Il tient ensemble, dans un même souffle, l'herbe et la tombe.
Et c'est cela qui fait du paysage un lieu habitable.
Non un décor, mais une présence traversée.

LE MERLE SPECTRAL

Dans la cour désertée la brume a pris ses quartiers.
Les pierres gardent un froid qui ressemble à de la cendre.
Un seau renversé luit comme un œil sans paupière.
Le sureau noir se tait, chargé d'un fruit trop lourd.
Nul pas, nulle voix, rien que le vent dans les gonds.
Alors paraît le merle, tache vive sur le vide.
Il ne traverse pas, il glisse, comme un défaut d'air.
Son chant n'est pas un cri, c'est une ombre sonore.
On dirait qu'il vient d'ailleurs sans venir d'un ailleurs.
Et le monde s'incline, comme s'il reconnaissait.

Au carreau, un reflet d'argent regarde sans visage.
La chambre tient sa nuit derrière une porte close.
Une bougie au fond tremble, et le tremblement écoute.
Le merle, dehors, se pose au bord du noisetier.
Sa note passe très bas, sous le seuil des paroles.
Elle touche le verre, et le verre semble frissonner.
Comme si l'intérieur n'était plus séparé du dehors.
Comme si la lumière avait perdu son droit d'être pleine.
Le merle n'explique rien, il rend l'air plus mince.
Et l'on entend soudain le silence comme présence.

Au cimetière, le portail reste fermé, lourd, exact.
Les clefs sont loin, mais la nuit entre sans serrure.

Les vitraux des images pures regardent sans paupière.
Le fond sanglant du lieu parle de deuil et de ténèbres.
Une mousse boit les noms, les rend plus doux, plus vagues.
Le merle sur une croix paraît un point mobile.
Il ne salue personne, il ne demande personne.
Il laisse tomber sa note comme une poussière noire.
Et la pierre, un instant, cesse d'être une clôture.
Elle devient un bord où la présence vacille.

Dans le jardin de la sœur, le bleu se fige en cendre.
Des fleurs tardives tiennent un reste de couleur.
Le pas est devenu blanc, comme lavé de fatigue.
Un mur retient l'odeur des jours qui se défont.
Le merle appelle tard, comme égaré dans l'heure.
Son appel n'est pas plainte, ni joie, ni prophétie.
Il est la simple preuve qu'un manque a pris corps.
Comme une silhouette au bord d'un rideau fermé.
On croit voir un ange, mais l'ange est déjà retrait.
Et l'air demeure ouvert par cette voix sans lieu.

Dans les ruelles noires le vent s'engouffre et tourne.
Les façades ont ce gris des villes sans mémoire.
Une lampe s'allume, et le cercle qu'elle trace.
Ressemble à une île pauvre au milieu d'un sommeil.
Un pas passe au loin, puis se retire aussitôt.
Le merle sur un toit se confond avec la suie.

On ne le voit presque pas, on n'entend que sa trace.

Sa note est une marche qui ne mène nulle part.

Une marche de l'air entre deux murs trop proches.

Et la rue, en l'écoutant, devient un seuil de brume.

À l'orée de la forêt, le noir n'est pas encore nuit.

Les troncs font un peuple fixe, silencieux, serré.

Une clairière blanchit comme un linge trop vieux.

Le gibier se montre, puis se retire sans bruit.

Le merle reste au bord, dans un arbre plus clair.

Il ne franchit pas le cœur, il touche la peau du sombre.

Son chant tient dans l'entre-deux, fragile comme une fêlure.

On dirait une voix qui vient d'un rêve mal fermé.

Elle ne réveille pas, elle trouble le réveil.

Et l'on ne sait plus bien de quel côté se tient l'heure.

Dans la chambre, midi sonne avec une lenteur d'étain.

Une tasse sur la table a l'air d'un petit tombeau.

Le miroir renvoie un visage étranger, sans colère.

Un rideau bouge à peine, comme une paupière lasse.

Le merle, dehors, reprend sa note sous la fenêtre.

On croit d'abord que c'est le sang du silence qui passe.

Puis l'on comprend que la voix ne vient pas de l'intérieur.

Qu'elle vient du bord du monde, du buisson, de la boue.

Mais elle entre si doucement qu'elle semble déjà intime.

Et l'âme, sans raison, s'effraie de sa pureté.

Sur la mare, l'eau porte un reflet de plomb léger.
Un roseau bruit tristement, comme un papier froissé.
Les étoiles tardent, puis se donnent une à une.
Un souffle d'automne tourne au-dessus des rives.
Le merle sur le banc n'est qu'une ombre assise.
Sa poitrine noire boit ce qui reste de bleu.
Il chante, mais le chant paraît venir d'en dessous.
Comme si l'eau elle-même avait trouvé une gorge.
Et la surface, un instant, cesse d'être surface.
Elle devient profondeur, et la profondeur écoute.

Un souffle de ruine passe dans les grillages rouillés.
La vigne rouge chancelle, et les asters se penchent.
Les margelles s'effritent, et la pierre a froid.
Des mouches noires essaient des chants sur des fruits pourris.
Dans la clairière brune, tout sonne de soleil.
Et pourtant ce soleil semble déjà lointain, déjà usé.
Le merle lamente dans les branches effeuillées.
Mais la plainte est si mince qu'elle ressemble à une absence.
Comme si la voix venait après le départ de la voix.
Et l'on sent que le beau est un masque trop fragile.

Dans les vieux celliers mûrit le vin en or, en pureté.
Une odeur douce des pommes flotte comme une mémoire.
La maison des pères garde des chambres solitaires.
Le bois craque bas, comme un secret qui se rouvre.

Le merle, quelque part, laisse tomber une note.
On ne sait plus si c'est dehors, ou bien sous la terre.
Car tout ici se mélange, l'air, la pierre, le souvenir.
La voix devient un écho sans source, une fidélité sombre.
Elle se déplace dans le lieu comme une ombre de pas.
Et l'on comprend que la demeure est aussi un seuil.

L'hiver blanchit les champs et rend les routes muettes.
La neige est une page où les traces se perdent vite.
Les arbres sont des os dressés dans l'air froid.
Un clocher au loin tremble dans un brouillard de lait.
Le merle, noir sur blanc, paraît irréel, trop net.
Il ne devrait pas être là, et pourtant il demeure.
Sa note coupe le froid comme une aiguille d'ombre.
Puis retombe aussitôt, sans chaleur, sans reprise.
Et le silence autour s'élargit, plus attentif.
Comme si la neige avait entendu la mort respirer.

Au printemps bleuâtre, les branches se défont, hésitantes.
La floraison rose s'allège, mais l'ombre reste proche.
Les clochers de la ville brillent d'un éclat trop pâle.
Les ruelles noires gardent un vent qui ne guérit pas.
Le merle appelle dans des jardins candidats.
Il y a de l'ivresse, oui, dans l'eau qui glisse.
Mais l'ivresse est fragile, comme un visage de cire.
Le chant du merle passe, et le printemps se trouble.

Comme si la saison neuve portait déjà son retrait.
Et l'on sent sous le vert la réserve de nuit.

La servante vaque en silence, et la cour est vide.
Dans le sureau, plaintivement, chante un merle.
Un reflet d'argent dans le miroir regarde, étranger.
Puis s'efface, pâle, et la pureté fait peur.
Un valet rêveusement chante, mais la douleur secoue.
Une rougeur goutte à travers l'ombre, sans parole.
Le vent du sud brutal secoue la porte.
Le merle continue, comme s'il ne voyait rien.
Ou comme s'il voyait trop, et devait se taire en chantant.
Et la chambre devient nuit avant que la nuit ne vienne.

Il arrive que la voix cesse, et que tout reste ouvert.
Le merle s'est retiré dans un pli de branches.
On ne sait plus où il est, on ne sait plus s'il fut.
Mais l'air conserve une trace, un sillon presque noir.
Comme la marque d'une aile sur le front du silence.
Le monde, alors, paraît plus vaste et plus désert.
Non parce que l'oiseau manque, mais parce qu'il a montré.
Que le vide n'est pas vide, qu'il a une épaisseur.
Et cette épaisseur demeure, même lorsque la voix se retire.
Comme un seuil qu'on ne franchit plus, mais qu'on sent sous les
pas.

Le merle spectral n'est pas messenger d'un autre lieu.
Il n'apporte pas de signes, il ne traduit pas les morts.
Il ne console pas, il ne menace pas, il ne juge pas.
Il apparaît là où le monde perd ses contours trop nets.
Là où l'heure se partage entre deux respirations.
Il est la tache noire qui rend visible le pâle.
La note basse qui rend audible le retrait.
Et quand il disparaît, il laisse un vide plus vrai.
Non un néant, mais une ouverture qui persiste.
Comme si la nuit, en venant, gardait encore une fente.

LE MERLE COSMIQUE MINEUR

Le ciel est vaste, mais il ne règne pas.
Il pèse comme un couvercle de nuages laiteux.
Les étoiles ne sont pas des promesses, ce sont des clous froids.
La lune écoute dans les arbres, sans visage, sans loi.
La rivière se teint de vert, puis d'argent, puis d'ombre.
Le monde respire, immense, et pourtant il est fragile.
Le merle, dans un buisson, pose une note très basse.
Une note si petite qu'elle ne prétend à rien.
Et cependant, autour d'elle, tout s'ordonne autrement.
Comme si l'infini avait besoin d'un fil.

Le cosmique, ici, n'est pas grandeur, mais éloignement.
Il est la distance qui sépare chaque chose de sa source.
Le bruit des eaux, les clochers de la ville, le vent du soir.
Tout monte, tout descend, tout se retire, tout recommence.
Les constellations passent au-dessus des étangs nocturnes.
Les nuages noirs glissent comme des barques sans rive.
Le merle ne regarde pas ces hauteurs comme un prophète.
Il ne déchiffre pas, il n'interprète pas.
Il se contente d'être au bord, sur une branche, dans l'humide.
Et sa voix devient une mesure dans l'immense.

Dans le sommeil, un cri traverse des ruelles noires.
Le vent s'engouffre, puis se tait, puis revient.

Le bleu du printemps fait signe à travers des branches qui se défont.

La ville, même, participe à la respiration du monde.

Les clochers brillent d'un éclat d'étain, les vieilles allées.

La barque glisse, les ombres humides du pré se penchent.

Le merle appelle dans des jardins candidats.

Ce mot, candidat, dit la vérité du cosmique mineur.

Rien n'est acquis, tout est en devenir, tout est fragile.

Et la note du merle accompagne cette fragilité.

Le cosmique, chez Trakl, n'est pas le triomphe du ciel.

Il est la nuit qui descend comme un ange du repos.

Il est la chute d'étoiles, l'échappée de l'entrelacé.

Il est la lande calcinée de l'animal, la peur des forêts englouties.

Il est l'étang nocturne traversé, ivre de pavot.

Il est la voix de lune de la sœur, au travers de la nuit spirituelle.

Et au milieu de ce grand jeu sombre, le merle demeure petit.

Non insignifiant, mais mineur.

Une vibration terrestre qui ne prétend pas rejoindre le ciel.

Et qui, précisément pour cela, touche au réel.

Une cloche sombre résonne longuement dans le village.

Un cortège de paix passe, et le myrte fleurit au-dessus des paupières.

Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-midi.

Le bleu s'obscurcit au-dessus de la forêt massacrée.

On pourrait croire que tout appelle une grande voix.
Une voix qui dise l'ultime sens, qui rassemble, qui conclue.
Mais ce qui répond, souvent, c'est le merle.
Une note basse, au bord des branches, dans les buissons.
Elle ne conclut pas, elle ne rassemble pas.
Elle rappelle que le monde est plus vaste que ses explications.

Le cosmique mineur est une cosmologie du proche.
Non du proche confortable, mais du proche vulnérable.
Le merle n'est pas l'aigle, ni l'oiseau solaire, ni le messager.
Il est l'habitant du noisetier, du sureau, des branches effeuillées.
Et pourtant, par lui, le monde entier se fait audible.
Non comme système, mais comme respiration.
La note du merle, petite, fait entendre l'infini non comme
grandeur.

Mais comme distance, comme retrait, comme tremblement.
Elle est une manière pour l'immense de passer dans le
minuscule.
Sans se réduire, sans se trahir.

Sur la mare, la surface porte une constellation solitaire.
Les ombres s'arrondissent dans l'or, puis s'effacent.
Le moment est miraculeux, dit-on, au point qu'on cherche des
anges.

Mais le miracle est tremblant, parce qu'il ne tient à rien.
À une odeur de narcisses, à une douceur apportée par le vent.

Au signe des saules solennels, figés.
Et au concert du merle dans le noisetier.
Ce concert n'est pas triomphe, il est ponctuation.
Une ponctuation fragile qui dit : cela a lieu.
Et que cela, ayant lieu, est déjà en train de se retirer.

Le cosmique mineur se reconnaît à cette modestie.
Il ne s'écrit pas avec des éclairs, mais avec des nuances.
Avec du bleu, de l'argent, du pourpre, du noir.
Avec des étangs, des barques, des forêts, des cloches.
Et, au milieu, une voix d'oiseau.

Le merle ne parle pas au nom du cosmos.
Il ne dit pas : voici la loi des astres.
Il ne dit pas : voici le sens des saisons.
Il se tient dans le passage, et sa note est une fêlure.
Par où l'on entend que l'ordre du monde est traversé de fragilité.

Quand l'heure vient, le dormeur descend la forêt noire.
Une source bleue bruite dans le vallon.
La lune chasse une bête rousse de sa caverne.
Une mort quitte la maison en ruine, muette.
Tout cela paraît immense, presque mythique.
Mais le poème tient aussi à une chose simple : la plainte du merle.
La douce plainte, épiée, écoutée.
Elle est la petite corde qui relie l'événement cosmique au vécu.

Sans cette corde, l'immense serait abstrait, sans prise.

Avec elle, l'immense devient proche, et donc plus terrible.

Le merle cosmique mineur est ainsi une mesure de
l'incommensurable.

Non par réduction, mais par contact.

Il met le doigt sur la peau du monde.

Il dit, sans dire, que le ciel n'est pas seulement en haut.

Qu'il descend dans l'odeur des pommiers, dans l'humide des
buissons.

Qu'il se mêle aux ruelles, aux jardins, aux chambres.

Le cosmique n'est pas une sphère, c'est une infiltration.

Et l'oiseau, en chantant, devient le signe de cette infiltration.

Non un signe à déchiffrer, mais une trace audible.

Une trace qui rappelle que l'infini n'est jamais pur : il est mêlé.

On pourrait croire que la note du merle se perd dans l'immense.

Mais l'immense, ici, est lui-même un silence vulnérable.

Les étoiles blêmissent, les nuages se retirent, la nuit s'épaissit.

Le monde n'a pas de garantie, il a des passages.

La note du merle est un de ces passages.

Une porte minuscule dans la vastitude.

Une fente de souffle où l'on entend le cosmos autrement.

Non comme harmonie triomphante, mais comme fragilité tenue.

Et cette fragilité, parce qu'elle est tenue, devient forme.

Une forme mineure, oui, mais essentielle : la respiration du monde dans une gorge d'oiseau.

Dans la nuit spirituelle, parfois, la plainte cesse.

Alors la voix de lune de la sœur traverse seule l'espace.

Et l'on comprend que le merle appartient à une économie.

Il n'est pas la voix ultime, il est l'une des voix.

Une voix basse, terrestre, au milieu des constellations.

Il accompagne le mouvement du monde sans l'expliquer.

Il marque la limite où l'humain peut encore entendre.

Avant que le silence cosmique ne devienne trop profond.

Ainsi le merle cosmique mineur n'est pas insignifiant : il est seuil.

Seuil sonore entre le proche et l'incommensurable.

Dans un buisson, dans un sureau, dans une clairière brune.

Il appelle, et l'appel n'est pas grandiose.

Mais il touche, parce qu'il est exact.

Il traverse l'eau, le vent, les ruines, les fleurs tardives.

Il traverse les chambres et les chemins, les morts et les saisons.

Et il laisse dans l'immense une petite cicatrice de son.

C'est cela, sa cosmologie : une cicatrice, non une loi.

Une trace de souffle, non un système.

Et le cosmos, à travers cette trace, cesse d'être un décor.

Il devient une présence qui tremble, et qui écoute.

LE MERLE DU SILENCE APPROCHANT

Le soir retient sa lumière comme une eau dans la pierre.
Les champs deviennent vastes parce qu'ils perdent leurs bords.
Une cloche au loin tremble, puis se dissout dans l'air.
Les arbres se consultent dans leur langue de feuilles.
La rivière ralentit, comme si elle écoutait aussi.
Tout a l'air d'attendre, sans savoir quoi attendre.
Le merle, dans le buisson, pose une note très basse.
Elle ne cherche pas à remplir, elle cherche à tenir.
Un instant de passage avant que tout se retire.
Et déjà, dans cette note, le silence se prépare.

Le silence n'est pas encore là, mais il s'avance.
On le sent dans les angles, dans les joints, dans les portes.
Dans le linge humide qui sèche sans bouger.
Dans la poussière d'or qui tombe au-dessus des sillons.
Le merle reprend, puis s'arrête, puis reprend plus bas.
Comme s'il éprouvait la densité de l'air qui change.
Sa voix ne se déploie pas, elle se resserre.
Elle devient plus mince, plus proche du souffle nu.
On dirait qu'elle apprend à disparaître sans fuir.
Et l'ombre, en l'écoutant, devient plus attentive.

À l'orée de la forêt, le noir n'est pas encore nuit.
Les troncs font un peuple fixe, serré, sans parole.

La clairière blanchit, comme un linge trop vieux.
Un gibier se montre, puis se retire, et le vide reste.
Le merle demeure au bord, dans un arbre plus clair.
Il n'entre pas au cœur, comme s'il respectait une limite.
Sa note touche le sombre, puis se retire aussitôt.
Non par peur, mais par fidélité au seuil.
Car si la voix franchissait, elle serait trop.
Et le silence, alors, deviendrait masse, et non ouverture.

Dans la chambre, la bougie vacille et fait un cercle pauvre.
Le verre reflète un tremblement de nuit.
La table est un rivage, l'oreiller une pierre.
Dehors, le merle reprend sa plainte dans le noisetier.
Elle passe sous la porte comme une goutte d'air.
Elle touche les objets, et les rend plus présents.
Mais à mesure qu'elle touche, elle s'allège, elle se retire.
Comme si la présence même demandait moins de bruit.
Comme si le monde, à l'approche du silence, voulait être tenu.
Non par discours, mais par une simple note.

Les rues se vident, les fenêtres se ferment une à une.
La ville devient un dessin gris, sans épaisseur.
Le vent s'engouffre dans les ruelles noires, puis s'épuise.
Un pas passe au loin, puis s'efface aussitôt.
Le merle sur un toit se confond avec la suie.
Il chante, mais le chant semble venir de plus bas que lui.

Comme si l'air lui-même cherchait une dernière voix.
Une voix pour ne pas mourir trop vite dans le mutisme.
Puis la note s'interrompt, et l'interruption pèse.
Car elle annonce que le silence n'est plus loin.

Le silence approchant n'est pas le vide, c'est la densité.
Il a une matière, un poids, une patience.
Il se rassemble dans les fossés, dans les haies, dans les étangs.
La mare prend un reflet de plomb, et le roseau se tait.
Les étoiles tardent, et leur tarder est déjà un silence.
Le merle, sur le banc, devient presque invisible.
Seul l'œil fait un point, une veille, une braise sans flamme.
Il ne chante plus pour être entendu.
Il chante comme on touche une cicatrice.
Sans l'ouvrir, sans la fermer, en la laissant vivre jusqu'au retrait.

Au cimetière, le portail reste fermé, mais la nuit entre.
Les noms sur les stèles se mangent comme du sable.
La mousse boit les lettres, et les rend plus douces.
Le merle se pose là, et sa note tombe dans la pierre.
Non pour parler aux morts, mais pour ne pas laisser le lieu muet.
Mais déjà, la note est si basse qu'elle ressemble à un souffle.
Et le souffle, à son tour, ressemble à l'ombre.
Le merle écoute son propre chant comme on écoute une fin.
Il ne dramatise pas, il s'incline.
Et le silence s'assoit près de lui, sans bruit.

Dans la nuit spirituelle, parfois, la plainte cesse.
Ce n'est pas une coupure brutale, c'est un effacement.
Comme une lumière qui se retire dans sa propre source.
Le merle, alors, ne disparaît pas, il se tait.
Et ce taire n'est pas absence, c'est geste juste.
Car il y a une limite où la voix devient excès.
Et il y a une limite où le silence devient plus vrai que toute note.
Le merle reconnaît cette limite, et s'y tient.
Il garde l'ouverture en retirant sa voix.
Et l'on comprend que le silence peut être une forme.

Le silence approchant transforme les choses.
Un mur n'est plus un mur, il devient une frontière sensible.
Une fenêtre n'est plus une fenêtre, elle devient une paupière.
Une branche n'est plus une branche, elle devient un signe qui se retire.

Le merle, en se taisant de plus en plus, accompagne cette métamorphose.
Il ne la commente pas, il la suit.
Sa note apparaît, puis se fait plus rare, puis se brise en intervalles.
Et les intervalles comptent davantage que le son.
Parce que l'intervalle est déjà silence, mais un silence ouvert.
Un silence qui laisse encore passer un souffle.

Alors l'âme apprend à écouter autrement.
Elle cesse d'attendre un chant plein, une parole qui remplirait tout.
Elle commence à entendre ce qui se tient entre les sons.
Le grincement d'un portail, la chute d'un fruit, le froissement d'une feuille.
Le merle devient l'initiateur involontaire de cette écoute.
Non par enseignement, mais par retrait progressif.
Il montre que la justesse n'est pas dans l'abondance.
Qu'elle est dans la tenue, dans la parcimonie, dans le bord.
Et le silence, en approchant, n'écrase pas : il révèle.
Il révèle la fragilité du monde, et la rend plus présente.

Les saisons elles-mêmes parlent en se taisant.
Le déclin de l'été est un silence de fleurs.
L'automne est un silence de feuilles.
L'hiver est un silence de neige.
Le merle traverse ces saisons comme un fil sonore qui s'amenuise.
Au début, la note est plus claire, plus présente.
Puis elle devient plainte, puis elle devient presque rien.
Et ce presque rien est précieux, parce qu'il est le dernier.
Non dernier au sens d'une fin absolue, mais dernier au bord de l'effacement.
Comme une main qui lâche sans jeter.

Il y a dans ce retrait une pudeur.
La voix ne veut pas recouvrir le monde.
Elle ne veut pas empêcher le silence d'advenir.
Elle veut seulement accompagner l'approche, comme on
accompagne un malade.
Sans bruit inutile, sans discours, sans panique.
Le merle, alors, n'est plus chanteur, il devient veille.
Il garde le seuil en consentant à l'ombre.
Et le silence, en venant, trouve un lieu déjà préparé.
Un lieu où il peut entrer sans violence.
Parce qu'une note très basse lui a appris le chemin.

Quand la nuit enfin se fait pleine, le merle se tait.
Ou bien sa voix se confond avec l'épaisseur du sombre.
On ne sait plus s'il chante, on ne sait plus s'il est là.
Mais l'air conserve une trace, comme une poussière noire.
Et cette trace suffit à rappeler qu'avant le silence.
Il y eut une voix, fragile, tenue, qui n'a pas voulu vaincre.
Une voix qui a accepté de se retirer pour que le monde reste
ouvert.
Ainsi le merle du silence approchant n'est pas l'oiseau de la fin.
Il est l'oiseau du passage vers le mutisme habitable.
Celui qui, en diminuant, laisse au silence sa vérité.

Le silence approchant n'est pas une menace, c'est un fond.
Il était là depuis toujours, derrière les choses.

Le merle, en s'effaçant, ne fait que le rendre sensible.
Et lorsque la voix cesse, ce n'est pas un abandon.
C'est un accomplissement sombre, une justesse ultime.
Car la parole, même la plus humble, a une limite.
Et la limite est le lieu où le monde cesse d'être commentaire.
Pour devenir présence pure, opaque, respirante.
Le merle a conduit jusqu'à ce bord, sans faire de bruit.
Et le silence, enfin, s'installe comme une demeure.

LES DEUX PAVES



Le clocher de mon village, que viens-tu annoncer ? J'entends encore ton glas, lugubre, déchirant, sonner pour mon ami, mais au fond, c'est mon âme que tu invoques. Mon âme, cette terre asséchée où les larmes ne trouvent plus de passage, car mes yeux, eux, sont d'un vide cruellement sec. Ils sont devenus des puits sans fond, figés dans la poussière du monde, incapables de pleurer. Le désert de ma vie a fait son œuvre, l'a creusée, l'a défigurée.

Mes pas, eux, sont marqués par l'usure, les trous béants dans mes souliers, témoins de mes errances sans fin. La banlieue, avec ses cheminées fumantes, est mon horizon. Et quelque part, un pont, toujours le même, me sert de refuge pour passer la nuit. Qu'est-ce qu'un pont, sinon un espace entre deux mondes ? Je suis ce passage, un être entre les deux, errant là où personne ne me remarque. Je suis le vagabond, l'incarnation même du défaut d'exister, de cette existence à peine vécue, sans racines.

De quoi je vis, dis-moi ? De quelques pièces jetées dans ma misère. Quelques centimes qui tombent comme la poussière des rêves écrasés. Et puis, il y a cette gare, à peine visible, à peine regardée. Je n'en suis qu'une ombre fuyante dans la foule, un spectre que l'on voudrait ignorer. Je n'ai pas de place ici, pas de place nulle part, comme un pavé oublié, jeté sur le trottoir du monde.

Je suis ce pavé, jadis rempli de l'âme d'un poète, un être vibrant d'ambitions et de désirs. Mais ce poète, n'est-il plus qu'une silhouette lointaine, une réminiscence d'un passé que l'on peine à voir ? Un rêve égaré dans la nuit du quotidien. Te souviens-tu, regard ? De ces éclats, de ces lueurs d'autrefois ? La vie qui m'habitait, cette fougue ? Mais non, tu préfères faire semblant de m'ignorer, et pourtant... Tu buvais mes mots comme on boit un poison sacré, tu as avalé ma douleur, ma poésie, sans même t'en rendre compte. Ils étaient ta vérité, pourtant tu les as laissés se dissiper comme un souffle oublié.

Je ne fus qu'un simple remède à ta vie tourmentée, une illusion de plus dont tu t'es rassuré. Un mirage flottant sur les eaux troubles de ton destin. Un mensonge confortable, peut-être, que tu as accepté sans réfléchir. Et pourtant, ton regard, impitoyable, s'est détourné de ce que tu étais jadis, de l'essence même de ton existence, te fuyant dans une quête sans fin d'un soi que tu ne reconnais plus.

Le poète, disaient-ils, est le miroir de sa communauté, il est celui qui capte la lumière de la destinée humaine et la reflète dans ses mots. Mais aujourd'hui, il n'est plus que l'ombre de ce rôle. Il erre, solitaire, moqué par les siens, comme une âme perdue dans un monde qu'il ne comprend plus. Ses vers se sont brisés sur les pierres du temps, et son esprit, lui aussi, s'est égaré dans le désert

aride de sa propre pensée, là où les idées ne peuvent plus fleurir. Chaque mot, chaque image qu'il a autrefois porté avec fierté, s'éteint comme une étoile filante qui ne laisse que le vide derrière elle.

Par quelle folie des hommes est-il tombé si bas ? De quelle dévastation doit-il nous témoigner, si ce n'est de la ruine de son propre être ? La rime qui le portait autrefois, il l'a abandonnée. Sa parole est devenue silence, son souffle s'est fait chuchotement, étouffé par la lourdeur de l'incompréhension. Sur quel propos, veilleur du monde, ta bouche s'est-elle refermée ? Que reste-t-il à dire lorsque le monde se détourne des vérités que tu portais ?

La pluie ne cesse de tomber, battant sans fin sur nos jardins fanés, sur les traces de vies passées. Les prés qui nourrissaient autrefois l'espoir sont désormais remplis de cailloux, échos de ce qui n'a plus de sens. La forêt, jadis refuge des âmes perdues, est à présent un champ de ruines. Les arbres ont été dévorés, leurs souches pourrissent dans l'eau stagnante des ruisseaux que nous avons détournés.

C'est la désolation qui imprègne tout. Un lourd voile de tristesse s'étend sur chaque chose, sur chaque paysage, jusqu'à ce que le poète, lui-même, soit devenu une simple ombre qui s'accroche désespérément à son pavé. Ce pavé, ce morceau de trottoir où il

passé sans qu'aucun regard ne le suive, comme une ombre parmi d'autres. La foule, à laquelle il appartient pourtant, est un désert de visages indifférents. Elle est comme une mer calme qui cache son immensité sous une surface lisse, insensible aux marées intérieures des âmes qui la peuplent.

Si le poète est las, c'est de n'avoir plus de pensées à offrir, d'être accablé par l'érosion du temps qui a pris ses mots et les a défigurés. Il n'est plus présent au monde ; il voudrait s'effacer, se dissoudre dans un souffle léger et s'abriter dans les cimes d'un arbre solitaire, là où son esprit tourmenté pourrait trouver un peu de paix. Mais la paix semble hors de portée, tout comme les mots qui se dérobent au fur et à mesure qu'il cherche à les saisir.

Pour ceux qui ne le comprennent plus, il n'est que l'écho du passé. Son goût pour la beauté, pour la poésie qui illuminait autrefois ses heures solitaires, est désormais désuète. Dans la foule, il demeure silencieux, comme un étranger parmi les siens, un spectre invisible à tous. Ce monde n'est plus le sien. Il s'y est égaré, perdu dans les ruelles de la ville qui semblent tout avaler, comme si les murs eux-mêmes l'avaient englouti. Le béton qui l'entoure, le bruit incessant de la circulation, tout cela lui est devenu étranger. Il n'est qu'un errant, un passant dont les pas se fondent dans la masse, un corps sans écho dans un monde indifférent.

« Je partirai, » dit-il un jour, comme une promesse à son âme brisée. « Je partirai, ailleurs me retrouver, là où le poids de mes tourments pourra enfin se dissiper. Je méditerai sur mon destin, et je le reposerai. Je chercherai à ôter de mon esprit tout ce qui l'obsède, et aux faveurs du ciel, je donnerai tout mon être. »

Ainsi, un matin, il s'enfuit, sans un regard en arrière. La ville qui l'avait jadis accueilli, qui l'avait façonné, le rejetait à présent, l'abandonnant dans son silence. Il monta si haut, parmi les rochers escarpés, que les nuages eux-mêmes semblaient se rassembler pour cacher sa vue du monde. Là, au sommet, loin de l'agitation, il but à la source de fraîcheur pure, un remède à ses blessures invisibles.

Il se perdit alors dans la contemplation de la nature, lorsque soudain, un merle s'approcha. L'oiseau, avec son chant léger, ne semblait pas effrayé par sa présence. Le poète, fasciné par cette simplicité, se tourna vers lui et, dans un élan de solitude partagée, se mit à lui parler.

« Tu ne sais rien du monde, toi qui es ici, dans ces lieux qui semblent détachés de tout. Tu n'as pas connu l'angoisse de la ville, ni les murs qui nous enferment. Tu ne sais pas ce que cela fait de se perdre dans le tumulte des hommes, de vivre parmi ceux qui ne se voient plus, qui ne s'écoutent plus. »

Le merle, tout en continuant son chemin, semblait écouter, absorbant les mots du poète sans comprendre. Mais, en cet instant, il n'y avait pas besoin de réponse. L'oiseau et l'homme se comprenaient dans leur silence, deux âmes fuyant chacune à leur manière un monde devenu trop lourd à porter.

Le merle

Je le connais, crois-moi : j'ai longtemps chanté dans ce monde, moi, petit oiseau, avec mes notes claires et légères. Mais de tous ceux qui passaient sous mon chant, aucun ne s'est arrêté. Ils ont continué, pressés, indifférents. Bien peu de mélomanes se cachent dans cette foule anonyme, ceux qui prennent le temps d'écouter la mélodie de l'âme, d'écouter le souffle fragile d'un oiseau, sont rares, presque inexistants.

J'ai travaillé sans relâche pour accorder mes notes, pour faire naître une harmonie juste, afin que mon chant puisse résonner dans l'air comme une prière adressée au ciel. Et pourtant, crois-tu qu'un seul humain ait jamais été touché par mes mélodies ? Non, au contraire, j'ai récolté des pierres. Des pierres, lancées par des mains indifférentes, des pierres destinées à me faire taire, des pierres qui ont marqué la fin de ma voix. La foule ne comprend pas la beauté du chant, elle le rejette, ne voit que la perturbation dans le rythme de sa propre course effrénée.

À présent, je me tais. Je me suis perdu dans ces rochers, dans ces montagnes silencieuses où mon chant ne pourra jamais résonner. Ces pierres, qui m'entourent, sont le tombeau de mon passé, de mes rêves inachevés. Elles sont là pour rappeler l'échec de mon rêve d'harmonie, un rêve que je n'ai jamais pu accomplir. Ces

pierres ne possèdent pas d'oreilles, elles sont sourdes, comme les hommes, englués dans leur propre vacarme. Elles restent là, figées, incapables de répondre au chant de la vie.

Les pierres sont comme les humains : elles n'entendent que le bruit. Le bruit du monde, le bruit des préoccupations quotidiennes qui résonnent dans leur esprit fatigué. Les tympanes sont brisés par la surcharge, et l'âme, rongée par la frénésie, ne parvient plus à distinguer le silence, à entendre ce qui est essentiel.

Dis-moi donc, poète errant, ce que tu cherches dans ces roches solitaires, ce que tu fuis en te hissant si haut, loin du monde ? Cherches-tu à t'échapper des hommes et de leur ignorance ? As-tu toi aussi supporté jusqu'au dernier souffle leur indifférence, jusqu'à ce qu'ils te réduisent à n'être qu'un pavé sous leurs pieds, un simple objet dans un monde qui ne s'intéresse plus à rien d'autre que lui-même ?

L'Errant

Il y a quelque chose de plus cruel que de se voir observé : c'est de ne pas être vu. C'est d'être réduit à l'invisible, comme un sol que l'on foule sans même y prêter attention. Ces pavés sous les pas des passants, écrasés et ignorés, sont comme moi, oubliés. Ces pavés sont pris dans la ronde indifférente du monde, foulés sans

respect, écrasés sous le poids des souliers. Et c'est là la pire des cruautés, celle de l'indifférence qui efface l'existence des êtres, qui les déshumanise et les réduit à n'être plus que des objets inertes sous les pieds des hommes.

J'ai pourtant, à maintes reprises, averti ceux qui voulaient bien entendre, de la folie du monde, de la dévastation qui découle d'un savoir mal utilisé, d'un savoir qui détruit plus qu'il ne crée. J'ai vu leur dédain, leur indifférence glaciale, face à mes avertissements. Le poids de leur bêtise a réprimé mes paroles, a étouffé mon chant, l'a renvoyé dans les profondeurs de l'encrier où il n'a plus jamais vu la lumière. Et mes mots, mes vers, se sont évaporés dans le silence, oubliés comme tout ce que l'homme ne veut pas voir.

Si l'homme est un désert où rien ne peut germer, ce n'est pas que la terre soit stérile, mais parce qu'il a tué la divinité et a sanctifié son propre vide, son propre manque. Il a effacé tout ce qui pouvait le relier à la nature, tout ce qui nourrissait autrefois son âme. L'homme est devenu maître d'un monde qu'il a défiguré, qu'il a saccagé, détruisant ce qui restait d'harmonie. Et maintenant, face à la nature, à ses semblables, il est un tyran, armé de son savoir destructeur et de son orgueil.

Il n'y a plus rien dans ce monde qui mérite d'être vu, plus rien qui vaille la peine d'être contemplé. Aux chants des hommes ont succédé les canons, au lieu de l'harmonie, le bruit de la guerre. Ce que nous appelions beauté est maintenant éclaboussé de sang, réduit à un souvenir lointain que l'on cherche à effacer. La vie, pourtant si fragile, est détournée, oubliée dans ce tumulte absurde. L'homme, par sa propre main, a renoncé à sa propre humanité, et l'a remplacée par une quête de domination et de destruction.

Voilà ce que je fuis en m'élevant vers ces cieux. Voilà ce que j'ai cherché à fuir, en montant si haut. Au-dessus des nuages, le ciel est encore immuable, pur, loin des ténèbres du monde. Là, mon corps se défroisse, débarrassé des pesanteurs de ce monde insensé. Et c'est là, dans la lumière d'un soleil radieux, que je rencontre un merle. Il m'apporte, sans un mot, son amitié. Et pour un instant, tout semble s'éclaircir : un simple oiseau, porteur d'une lumière plus douce que tout ce que l'humanité a pu concevoir.

Le Merle

Écoute, errant. Pour toi, je veux chanter, mais il y a une condition : que tu m'écoutes sans jeter de pierres, sans briser mon chant sous le poids de ton indifférence. Car si mes mots doivent se

perdre dans l'air, il me faut au moins que ta pensée se joigne à la mienne. Que la parole et la musique s'entrelacent dans ce moment suspendu. Alors, peut-être, verrons-nous surgir quelque chose de plus grand, quelque chose qui dépasse les murs du silence où nous sommes enfermés. Que, par cette mélodie commune, nos voix s'harmonisent et révèlent un monde autre, un monde qui n'est pas fait de pierres froides, mais d'une chaleur qui lie et rassemble.

Et si d'autres pavés, invisibles ou oubliés, se sont dissimulés dans ce monde, alors qu'ils entendent notre concert et se laissent emporter par lui. Qu'ils soient attirés par cette vibration, qu'ils viennent se joindre à nous. Car, même si les paroles semblent absentes et que nos airs se réduisent à un simple murmure, il y a toujours une place pour ceux qui, comme nous, cherchent à sentir la musique de la vie. Ce n'est pas avec des mots grandioses, ni avec des airs à siffloter, que nous trouverons la vérité, mais avec l'élan simple et sincère d'une danse silencieuse sur la pierre. Ce mouvement, aussi discret soit-il, est un acte de résistance, une révolte contre la pesanteur du monde qui nous écrase.

Ce qui manque à la joie, et ce qu'aucune richesse ne pourra combler, c'est la simplicité. Pourquoi les hommes cherchent-ils sans fin à accumuler, à remplir leurs greniers de choses qui ne servent qu'à les alourdir ? Pourquoi se disputent-ils pour amasser

ce qui ne peut manquer à la terre, comme si la nature elle-même était une propriété qu'ils pouvaient posséder ? Le désir de tout posséder, de tout contrôler, les a rendus aveugles à l'essentiel : la beauté d'un moment simple, d'un chant partagé, d'un regard échangé. Et ainsi, ils ont volé à la terre ce qui lui revenait, oubliant que l'harmonie ne réside pas dans l'accumulation, mais dans l'équilibre des choses, dans l'accueil de ce qui est donné.

Je me souviens de la forêt, de l'étang où le poison a été versé. J'en ai fui la beauté mortelle, le piège d'un monde en déclin. Tant d'êtres y ont succombé, en silence. Mais il y avait aussi des amis, des tritons qui dansaient entre les roseaux, des créatures des eaux qui, comme moi, cherchaient un peu de paix. Jusqu'à ce jour fatidique, où le dernier d'entre eux est mort, emporté par l'eau empoisonnée. Et moi, je me suis éloigné, voyant la beauté se faner, me sentant moi-même dépossédé de cet endroit que j'avais appris à aimer.

On raconte que les salamandres sont les messagères de la santé, qu'elles savent repérer ce qui menace la vie. Et pourtant, les hommes ont tué ces présages, bouché les mares où elles se cachaient, pour y semer du trèfle, détruisant les lieux où la vie naissait. Ils ont abattu les forêts, détourné les ruisseaux, modifiant le cours de la nature, comme s'ils pouvaient maîtriser tout ce qui existe. Mais à quel prix ? À quel prix ont-ils effacé la pureté de ces

lieux, de ces espaces où la vie était libre, où l'âme pouvait se nourrir de la simplicité du monde ?

L'Errant

J'ai croisé trop de morts, trop d'amis enterrés, et maintenant, rien de tout cela ne peut plus m'apaiser. Les adieux sont devenus des ombres dans mon esprit, des échos qui ne cessent de résonner, mais qui ne me donnent plus aucun réconfort. Tu me parles de ce poison, de ce mal qui a été déposé par la main de l'homme dans ce lieu jadis paisible, un lieu où les tritons palmés trouvaient encore un abri. Mais, vois-tu, ce poison dont tu parles n'est pas le pire de tous. Le pire des poisons, celui qui ronge l'âme et la civilisation tout entière, c'est celui qui réside dans l'esprit des hommes : l'incapacité de penser, de comprendre, de percevoir ce qui est vraiment en jeu.

L'homme, en son aveuglement, croit que détruire un être, une partie de la vie, ne touche en rien le reste du monde. Mais c'est un mensonge. En tuant l'un, il tue l'autre. En détruisant une parcelle de ce monde, il se détruit lui-même. Aucun poison ne lui accorde de répit, aucun acte de violence, aucun crime n'épargne celui qui le commet. Nous sommes tous liés, et tout ce que l'homme brise, il brise aussi en lui. Ce qui me sidère, c'est que malgré cela, l'homme persiste à jouer ses jeux cruels, comme un

tricheur dont les dés sont pipés. Il relance les mêmes dés, croyant encore qu'il peut les maîtriser. Mais tous les jeux sont déjà faits. Le monde est en train de se détruire, et la sentence est irrévocable.

La vraie cruelle vérité est là : l'homme, par sa démesure, a écarté Dieu de son existence. Il l'a chassé de son cœur, et avec lui, l'espoir, la lumière et l'équilibre. Comment pourrait-on prétendre vivre sans un principe supérieur, sans cette lumière qui guide l'âme dans les ténèbres ? Comment ne pas voir que, dans son orgueil, celui qui a voulu tuer Dieu, celui qui a cru pouvoir se suffire à lui-même, s'est en réalité sacrifié ? Il a tué Dieu en lui, il a renié cette partie de lui-même, et dans ce reniement, il s'est perdu. Le crime qu'il a commis ne l'a pas libéré, mais au contraire, il l'a laissé dans un abîme de solitude et de désespoir.

Et comment, dans cet abîme, pourrait-il se soucier d'un batracien, d'un être aussi modeste qu'un triton ? Si l'homme n'a plus pour lui-même ni divinité, ni compassion, ni respect pour la vie, comment pourrait-il comprendre la douleur d'un autre être, fût-il aussi humble qu'une salamandre ou un triton ? Je ne peux que reconnaître que les hommes ont vécu une histoire manquée, une quête d'humanité perdue dans le tumulte de leurs désirs et de leurs ambitions. Peut-être, au fil du temps, un jour, leurs yeux s'éclaireront-ils de cette vérité qu'ils ont longtemps ignorée. Mais

cela n'arrivera que s'ils savent regarder, si un jour ils osent percevoir ce qui a été perdu, et se tourner vers ce qu'ils ont rejeté : l'amour, la beauté, le respect de la vie, et peut-être, qui sait, la lumière de Dieu.

Le Merle

J'ai sifflé des airs, pensant pouvoir rallumer le feu de l'espoir, ignorant que la braise était depuis longtemps éteinte. Il m'a fallu du temps pour comprendre que ce que je croyais pouvoir réveiller n'était plus qu'une cendre refroidie, un souvenir que le vent a emporté. C'est alors que, enfin convaincu, j'ai laissé mes ailes me porter loin de ces terres désolées, vers des horizons où la vérité peut encore chanter, où les rêves peuvent encore se réaliser.

Je ne savais pas que d'autres pavés gisaient ici, éparpillés comme des morceaux de mémoire abandonnés. Mais voilà qu'un de ces pavés, un fragment d'histoire, me retrouvera bientôt, et en cet instant, il partagera avec moi sa source, son chagrin. Il me le confiera dans une paix retrouvée, et ensemble nous soulagerons le poids du silence, de la solitude. Le destin, toujours tissé d'incertitudes, semble une écharpe dénouée, qu'il nous faut réarranger pour en retrouver l'harmonie perdue.

Nous savons des humains que le sort, parfois, semble immuable, gravé dans la pierre du temps. Mais nous croyons, en dépit de

tout, qu'un sort peut se briser, que les chaînes peuvent être rompues, que les cycles de malheur peuvent être inversés. Mais comment ? Il nous faut méditer, rêver à la manière de renverser ce qui semble figé. C'est dans la pensée, dans le silence des lieux reculés, que nous pouvons trouver les clés, comme une serrure oubliée qui attend d'être ouverte.

Le lieu où nous sommes est propice, éloigné des bruits du monde, des vacarmes insensés qui nous affolent et nous consomment. Ici, si nous restons l'un à l'autre, si nous nous engageons dans cette rencontre, peut-être trouverons-nous la paix. Et je te le dis, en toute sincérité : je ferai de mon chant une promesse, une fidélité inébranlable, un souffle d'amitié que rien ne pourra troubler.

Je saurai apaiser ton angoisse, la dissiper comme la brume au matin. Par ma voix, tu retrouveras l'humeur qui t'a été volée par la foule indifférente, et dans le refuge de ce lieu, tu pourras oublier ce pavé, ce lourd fardeau qui a trop longtemps saigné ton cœur. Car il n'y a rien de plus fort qu'une amitié née dans la compréhension des souffrances communes, une amitié qui, comme un chant, peut toucher l'âme là où la douleur réside, et offrir la lumière où l'obscurité persistait.

L'errant

Le pavé, tu vois, a changé. Jadis, il n'était qu'un fragment oublié,

écrasé sous les pieds de ceux qui ne se souciaient ni de son histoire ni de son silence. Il était là, comme un fardeau muet, absorbant les chocs du monde sans rien dire. Mais aujourd'hui... aujourd'hui, il n'est plus le même. Il a pris la forme d'un lieu de passage, un lieu d'échange. Nous, les oubliés, les invisibles, avons cessé de fuir les regards, de nous cacher dans l'ombre des murs. Nous avons posé nos pas sur ce pavé, non plus pour l'écraser, mais pour y déposer nos âmes.

Ce pavé, qui semblait inerte, est devenu notre espace, notre terre nourricière. Il ne brûle plus sous le poids des pierres lancées, il nous porte, il nous soutient, et c'est en lui que nous retrouvons la force d'exister à nouveau. Nous y avons semé nos voix, et aujourd'hui, c'est dans la danse et le chant que nous le célébrons. La foule qui le piétinait hier est partie, aveuglée par sa propre course, mais nous, ici, nous le nourrissons d'une lumière différente. Une lumière que ni le soleil ni les éclats des écrans ne peuvent jamais effacer. Elle est faite de nos gestes, de notre musique, de nos corps qui se mêlent dans une chorégraphie secrète, un ballet silencieux, un chant discret.

Ce pavé n'est plus un objet indifférent. Il est devenu la scène où nous nous retrouvons, où nos douleurs, nos joies, nos blessures trouvent leur écho dans l'harmonie d'un monde oublié. La danse du merle, la poésie de notre présence, tout cela se tisse ici, dans

cet endroit que les autres ne voient plus. Et pourtant, à qui prête l'oreille, à qui soulève le voile de l'ignorance, à qui ose regarder là où il ne faut pas regarder, ce pavé parle. Il parle de tout ce que l'on a oublié, de tout ce que l'on a tué, et de tout ce qui peut renaître dans le silence du monde.

Je ne sais pas si d'autres viendront ici. Mais si d'aventure une âme solitaire, perdue, s'arrête à son tour sur ce pavé, il saura, comme nous, que ce n'est pas seulement un chemin qui se dessine sous ses pieds. C'est un monde qui renaît à chaque pas, un monde où l'on se déploie, où l'on se redécouvre, loin des regards indifférents. Ici, on chante. Ici, on danse. Ici, on se retrouve. Et peut-être que, là où la lumière ne brille plus, une lueur plus douce, plus profonde, plus vraie, s'éveille.

Ce pavé, ce lieu anonyme et oublié, n'est plus un fardeau. Il est devenu la terre promise de ceux qui savent encore rêver. Et même si personne ne nous écoute, même si personne ne nous voit, il suffit que nous soyons là, ensemble, pour qu'il devienne ce sanctuaire de lumière cachée.

LE MERLE ET LA MORT

L'OUVERTURE



Dans « Les Maudits », l'association du merle noir et des morts ne se présente pas comme une construction théorique ajoutée après coup, elle s'impose d'abord comme un fait de climat. Le monde y est travaillé par une présence qui ne se laisse pas réduire à des personnages. Les morts ne s'y tiennent pas comme des figures stables, identifiables, consolantes, mais comme une pression diffuse, une proximité sans visage, une demeure sans corps. Ils appartiennent au lieu, ils le gardent, ils l'alourdissent ou l'allègent selon les heures, et cette présence, précisément parce qu'elle n'a plus de forme, ne peut être rencontrée que par une écoute capable de recevoir ce qui ne se montre pas.

C'est dans ce régime que le merle noir apparaît. Il ne vient pas comme un symbole, il ne vient pas pour signifier, encore moins pour expliquer. Il surgit au ras du monde, à la lisière des maisons, des ruelles, des seuils, là où la vie ordinaire subsiste malgré tout, là où une respiration demeure possible dans un paysage entamé. Son chant n'est pas une parole, il ne transmet rien, il ne répond à aucune question, il ne prononce aucun nom. Pourtant il modifie le lieu. Il n'ajoute pas un sens, il change la manière dont le silence se tient. Il fait entendre que l'air est habité.

Ainsi se comprend l'association. Dans Les Maudits, les morts ne parlent pas, mais ils demeurent. Leur demeure n'est plus la figure, elle est le souffle, non comme un message, mais comme une tonalité de présence. Ils persistent sans se donner comme

interlocuteurs. Ils ne se tiennent pas devant le vivant pour être reconnus, ils l'environnent, ils le traversent, ils le laissent parfois respirer, parfois non. Leur présence est une modulation du monde, une manière pour le réel de n'être pas entièrement livré à la surface. Elle ne se prouve pas, elle se perçoit.

Le merle noir, lui, appartient au même régime, mais depuis la vie. Son chant est souffle sonore, gratuit, sans destination utilitaire. Il ne parle pas à quelqu'un, il n'adresse pas un contenu, il ouvre une écoute. Il ne remplit pas le silence, il l'habite. Il ne remplace pas l'absence, il rend l'absence respirable. Dans un monde où la mort a cessé d'être un événement ponctuel pour devenir une atmosphère, un chant bref suffit à révéler que l'atmosphère n'est pas vide, qu'elle est traversée par des présences dont la forme n'est plus celle des visages.

C'est pourquoi le merle ne peut pas être la voix des morts. S'il le devenait, il servirait, il serait pris comme instrument, et l'association se dégraderait en folklore. Or ce qui se joue dans *Les Maudits* est plus austère et plus juste. Les morts ne réclament pas d'être traduits, ils réclament d'être accueillis dans leur mode de présence. Le merle, de son côté, ne sert à rien, et c'est cette inutilité qui le rend précieux. Il ne fait pas parler les morts, il fait entendre l'air commun où leur demeure a pris place. Il ne donne pas une information, il donne une résonance. Il ne consolide pas une croyance, il rend possible une perception.

Dès lors l'association cesse d'être une analogie et devient une coappartenance. Les morts, lorsqu'ils ne sont plus gardés par la mémoire vive des hommes, ne s'évanouissent pas forcément dans l'anonyme, ils changent de mode d'habitation. Ils ne se tiennent plus comme figures, mais comme souffle singulier, sans figure, sans discours, sans revendication. Le merle, sans quitter la vie, se tient lui aussi dans un régime où la présence ne s'énonce pas. Il fait vibrer l'air, il sculpte l'écoute, il instaure une mince ouverture dans le réel, une brèche d'audibilité. Et cette brèche suffit, dans un monde tragique, à empêcher que tout soit réduit à la lourdeur muette.

Ainsi, dans *Les Maudits*, associer le merle noir aux morts ne revient pas à confondre la vie et la mort, ni à faire de l'animal un signe. C'est reconnaître que le monde possède des manières de répondre qui ne passent pas par des paroles, mais par des souffles. Les morts transforment le silence du lieu, le merle transforme son audibilité, et tous deux se rejoignent dans cette zone où la présence se donne sans figure. Là, la solitude n'est plus isolement, parce qu'elle rencontre une respiration qui ne parle pas, mais qui demeure. Là, le silence n'est plus absence, parce qu'il est habité. Là, la fidélité cesse d'être invocation ou souvenir, et devient disponibilité à ce régime de souffle où le monde, même blessé, continue de laisser passer une réponse.

Associer le merle noir aux morts demande une prudence de langage, car la tentation est grande de transformer l'oiseau en signe, en messenger, en médium, bref en instrument d'une symbolique déjà prête. Or cette association ne relève pas d'une communication. Elle relève d'une communauté de régime. Le merle n'est pas la voix des morts, et c'est précisément pour cela qu'il peut être tenu auprès d'eux sans les trahir. S'il devenait leur voix, il serait aussitôt réduit à une fonction, et l'on retomberait dans une imagerie spirite où les morts parlent par procuration, où le vivant n'est plus qu'un haut-parleur de l'invisible. Une pensée qui cherche à habiter le monde plutôt qu'à l'expliquer doit refuser cette facilité.

Ce qui autorise l'association est ailleurs. Il tient dans l'idée de souffle. Les morts, lorsqu'ils ne sont plus présents comme figures, ne disparaissent pas nécessairement dans l'anonyme. Leur présence peut changer de mode sans perdre sa singularité. Ils ne se donnent plus comme des visages, comme des caractères, comme des silhouettes reconnaissables, mais comme une modulation du monde, une manière d'habiter l'air commun. Leur demeure n'est plus la figure, mais le souffle. Ce souffle n'est pas un message. Il n'instruit pas. Il ne vise personne. Il ne se formule pas. Il tient plutôt à une tonalité, à une inflexion silencieuse de la présence, à une légère altération du réel qui n'ajoute rien au visible et pourtant le rend autrement sensible.

Ce qui demeure d'eux n'est pas une parole adressée, mais une atmosphère habitée.

Or le merle noir, bien qu'il soit pleinement vivant, appartient lui aussi à un régime de souffle. Son chant ne signifie rien au sens utilitaire. Il n'est pas un discours. Il ne transmet pas un contenu. Il n'argumente pas, il ne prêche pas, il ne rappelle pas. Il advient. Il traverse l'espace comme une forme sonore dont la gratuité est la condition. Il ne se donne pas comme un signe à déchiffrer, mais comme une présence à recevoir. Il fait vibrer l'air commun. Il ne parle pas à quelqu'un, il ouvre une écoute. En ce sens, il ne s'oppose pas au silence, il le module. Il ne remplit pas le vide, il l'habite.

C'est ici que l'association devient juste. Elle n'est pas symbolique mais atmosphérique. Les morts, dans leur mode de présence désincarné, et le merle, dans sa vie immédiate, travaillent la même matière, l'air habité, mais selon deux modalités distinctes. L'un appartient à la désincarnation et à la persistance sans figure. L'autre appartient à la chair, au rythme, à la saison, à la fragilité de l'instant vivant. Mais tous deux relèvent d'une présence qui n'énonce pas et ne prouve pas. Ils ne s'imposent pas, ils se laissent percevoir. Ils ne capturent pas l'attention, ils la réorientent. Ils ne donnent pas une explication du monde, ils redonnent au monde sa respirabilité.

Dans ce voisinage, il ne s'agit donc pas de dire que les morts se mettent à parler par la bouche de l'oiseau. Il s'agit de reconnaître qu'il existe un plan d'expérience où la présence ne s'identifie plus à une figure, où elle ne prend plus la forme d'un dialogue, où elle cesse d'être une information. Sur ce plan, la fidélité aux morts ne consiste pas à invoquer ou à se souvenir, mais à demeurer disponible à ce régime de souffle dans lequel ils continuent d'habiter le monde autrement. Cette disponibilité n'est pas une croyance, encore moins une doctrine. Elle est une attitude d'écoute et de tenue, une manière de ne pas refermer le réel sur ses seules évidences visibles.

Alors le chant du merle peut devenir, non un message, mais un lieu de résonance. Il n'explique pas les morts, et les morts n'expliquent pas le merle. Mais leur proximité ouvre un espace où le silence n'est plus absence, où la solitude n'est plus isolement, où la présence n'a plus besoin de se faire figure pour demeurer. Le monde cesse d'être un décor muet ou un objet de connaissance ; il redevient un milieu habitable, traversé par des souffles distincts, dont certains viennent des vivants et d'autres de ceux qui ne le sont plus. Dans cette perspective, associer le merle noir aux morts n'est pas une confusion, mais une justesse : la reconnaissance d'une communauté de respiration, là où l'invisible ne se donne pas comme énigme à résoudre, mais comme air commun à recueillir.

LE MERLE, LA MORT ET LE SPECTRE

Dans la neige qui ne tombe plus mais demeure suspendue,
Comme une respiration arrêtée entre deux mondes,
La tombe ouverte respire une nuit sans fond,
Et nul ne sait si elle s'ouvre vers le bas ou vers l'invisible.
Le sol lui-même hésite à tenir ses morts,
Il se dérobe sous le poids de ce qu'il ne peut clore,
Et la terre, fendue comme une paupière trop lasse,
Garde en son creux un regard qui ne se referme pas.
Ce n'est pas la mort qui s'y couche,
Mais l'ouverture nue d'un passage sans traversée.

Le portique tient encore debout dans l'hiver muet,
Pierre blessée, rongée par les saisons oubliées,
Seuil que nul vivant n'habite plus,
Mais que les absents continuent de franchir sans bruit.
Il n'ouvre sur rien que l'air immobile,
Et pourtant quelque chose s'y tient,
Comme si le vide lui-même avait pris demeure,
Et que la ruine, devenue veilleuse,
Gardait l'intervalle fragile
Entre ce qui se retire et ce qui insiste encore.

C'est là qu'apparaît la forme lente,
Ni marche ni glissement mais souvenance debout,
Un spectre vêtu de brume et de silence,
Dont le visage ne réclame plus aucun nom.
Il ne sort pas de la tombe,
Il vient justifier sa béance,
Comme si la terre n'avait pu s'ouvrir
Que pour laisser passer ce qui ne peut rester.
Il ne quitte pas le monde,
Il s'en dégage à peine, comme un souffle trop léger.

Sa présence n'effraie pas l'hiver,
Elle l'apaise plutôt,
Comme si la neige reconnaissait en lui
Un frère d'effacement et de blancheur.
Il avance sans trace,
Car nul poids ne le retient à la surface,
Et le portique, devenu passage de brume,
Se laisse traverser sans résistance.
Ce n'est pas un départ,
Mais la continuation d'une absence déjà commencée.

La tombe béante n'est pas derrière lui,
Elle demeure ouverte comme une bouche qui veille,
Car ce qui s'y creuse n'est pas une fin,
Mais la possibilité d'un dessaisissement.
La mort n'y enferme rien,
Elle y désenclôt ce qui fut trop serré dans la forme,
Et la nuit qui s'y tient
N'est pas obscurité mais profondeur rendue.
On ne passe pas par la mort,
On y est rendu à l'ouvert que l'on portait sans le savoir.

Sur la croix penchée, un merle noir se tient,
Immobilité dense dans le froid du matin,
Son bec jaune tranche la cendre du ciel,
Comme une braise minuscule déposée sur l'hiver.
Il ne chante pas,
Mais sa simple présence fissure le silence,
Et le monde, autour de lui,
Se met à respirer autrement.
Il ne regarde ni la tombe ni le spectre,
Car il ouvre sans viser ce qu'il ouvre.

Le merle n'appartient ni aux morts ni aux vivants,
Il relève du même souffle qui les traverse,
Et s'il veille, ce n'est pas pour garder,
Mais pour tenir ouvert ce qui se refermerait sans lui.
Son regard ne juge rien,
Il consent seulement à la présence,
Et ce consentement suffit
Pour que l'espace se dilate autour du portique.
Là où il se pose,
Le monde cesse d'être clos sur lui-même.

Ainsi le champ s'ouvre par le merle,
Non comme une porte que l'on franchit,
Mais comme une respiration rendue possible.
La neige devient moins compacte,
Le ciel moins opaque,
Et même la ruine se redresse intérieurement.
Ce n'est pas le spectre qui ouvre,
Lui ne fait que passer dans l'ouverture déjà donnée,
Car l'ouvert n'est pas produit par la mort,
Il est tenu par ce qui demeure vivant dans l'ombre.

Le spectre, en franchissant le seuil,
N'arrache rien au monde,
Il en déplie la profondeur invisible.
Sa lenteur révèle ce que la hâte ignore,
Et son effacement même
Élargit la présence des choses.
Il ne réclame ni mémoire ni prière,
Car il n'est plus dans le besoin des vivants,
Il est devenu ce tremblement léger
Qui traverse la lumière sans la rompre.

La tombe, dès lors, apparaît autrement,
Non comme lieu de clôture mais de désenclavement.
Elle garde ouverte la blessure nécessaire
Par où l'invisible continue de respirer.
Ce qui y fut déposé
N'y demeure pas enfermé,
Mais rendu à la circulation plus vaste
Dont la terre n'était qu'un seuil provisoire.
La mort n'achève rien,
Elle délie ce que la forme avait retenu trop longtemps.

Le merle incline à peine la tête,
Comme s'il reconnaissait ce passage,
Non dans la mémoire mais dans le souffle.
Il ne suit pas le spectre,
Car il n'y a rien à suivre,
Seulement à maintenir ouvert.
Son bec jaune, braise minime,
Continue de tenir le ciel entrouvert,
Et l'hiver lui-même
Semble attendre qu'il demeure pour ne pas se refermer.

Autour d'eux, les arbres nus écoutent,
Leurs branches levées comme des mains vides,
Non pour implorer mais pour recevoir.
Ils savent que la mort ne leur est pas étrangère,
Qu'elle circule déjà dans leur sève ralentie,
Et que l'ouverture qu'elle trace
Prépare la remontée du printemps.
Ainsi tout demeure suspendu,
Entre retrait et venue,
Dans l'équilibre fragile de l'ouvert.

Le spectre s'éloigne sans distance,
Car il ne va nulle part,
Il s'allège seulement du visible.
Plus il disparaît,
Plus le monde devient habitable,
Comme si son effacement
Allégeait la pesanteur des choses.
La mort ne pèse pas,
Elle retire le poids inutile
Qui empêchait la lumière de circuler.

La tombe reste béante,
Non par oubli mais par fidélité,
Fidélité à l'ouverture qu'elle a laissée paraître.
On ne la refermera pas,
Car ce qui s'y est ouvert
N'appartient plus à la terre seule.
Elle devient veilleuse d'invisible,
Faille par où le monde respire plus vaste,
Et chacun, sans le savoir,
Passe un jour au bord de cette béance fondatrice.

Le merle, toujours posé, garde l'intervalle,
Ni gardien ni messenger mais présence suffisante.
Le portique tient encore grâce à lui,
Et l'hiver ne s'effondre pas tout à fait.
La mort a parlé par la béance,
Le spectre a justifié son ouverture,
Mais c'est l'oiseau sombre au bec de lumière
Qui maintient le champ ouvert aux vivants.
Ainsi, entre tombe et passage,
Le monde demeure respirable — par simple veille de plume.

UN MERLE SUR LE BANC



Tu es assise comme on s'assoit au bord d'une clairière intérieure, là où le monde cesse d'être un décor et recommence à être une présence. Il y a le banc rude, son bois usé, la couture des planches, les petites blessures du temps, et autour, la douceur herbeuse, les marguerites, les feuillages qui filtrent une lumière de fin d'après-midi ou de matin tardif, cette lumière qui ne tranche pas, qui ne surveille pas, qui n'exige rien. Et puis il y a lui, le merle, noir comme une évidence simple, avec ce bec jaune qui n'est pas une parure mais un signe de vivance, comme une pointe d'or posée sur le sombre, non pour l'illuminer, mais pour dire qu'il est habité. Il ne fait rien, et pourtant tout commence. Il tient, et ce tenir suffit à ouvrir un champ.

Ce champ n'est pas d'abord l'espace autour de vous, cette prairie, ces arbres, cette profondeur qui s'efface au loin dans une brume de chaleur. Ce champ est plus intime et plus vaste à la fois. C'est une zone d'ouverture qui n'a pas besoin d'être expliquée, parce qu'elle ne relève pas de l'idée, mais du déplacement du réel quand une présence juste se pose. Il y a des présences qui occupent, qui prennent place, qui saturent. Et il y a des présences qui désencombrent. Le merle, par sa seule immobilité, desserre les nœuds de l'attention. Il ne s'impose pas, il ne réclame pas ton regard, il ne t'ordonne pas d'être émue. Il n'ajoute pas une information au monde. Il retire au monde ce qui l'écrase. C'est ainsi qu'il ouvre : non en ajoutant, mais en laissant être, en

rendant à l'air sa largeur, au silence sa profondeur, au visible sa patience.

Tu pourrais lire. Tu pourrais ouvrir le livre, en laisser sortir des phrases, des silhouettes de sens, des idées qui s'enchaînent, une voix humaine qui s'adresse. Tu pourrais, comme on le fait si souvent, habiter le monde en l'expliquant, en le nommant, en le traversant avec des mots déjà prêts. Mais tu ne le fais pas. Le livre est fermé, non par désintérêt, non par lassitude, mais par tact. Tu sais confusément qu'ici, l'ouverture ne supporte pas la bavardise. Ce n'est pas une interdiction morale, c'est une loi de respiration. On ne met pas une phrase humaine au-dessus d'un seuil qui n'a pas encore trouvé sa voix. On n'ajoute pas une parole qui se veut signifiante là où tout attend une parole qui ne signifie pas, qui ne désigne pas, qui ne prend pas la place.

Car le champ que le merle ouvre n'est pas un champ qu'on habite avec des pensées. On ne l'habite pas comme on habite une chambre, avec ses meubles, ses habitudes, ses certitudes, ses consolations. C'est un champ qui n'admet qu'une seule manière d'être : l'écoute. Et l'écoute, ici, n'est pas une activité mentale. Ce n'est pas "se concentrer". C'est consentir à être traversée. C'est accepter que le monde parle sans te viser, sans te viser toi, sans te flatter, sans te choisir comme interlocutrice privilégiée. Le chant du merle ne s'adresse pas. Il ne dit pas "toi". Il ne dit pas "viens". Il ne dit pas "reste". Il n'a pas de destinataire, et c'est pour

cela qu'il peut devenir une parole de l'invisible. Non pas un message venu d'ailleurs, non pas une preuve, non pas un signe codé, mais une parole sans propriétaire, une parole qui n'appartient à personne et qui, précisément pour cela, ouvre l'appartenance la plus vaste : celle d'être là, simplement là, et d'être rendu à la présence.

Le merle, avant même de chanter, annonce ce régime. Sa présence est déjà un seuil. Il se tient sur le banc comme s'il se tenait sur la ligne exacte où le monde bascule du visible vers ce qui excède le visible. Il ne vient pas "en plus" du paysage. Il en est la clé. Il suffit que son corps noir se découpe sur le bois clair, que son œil brille d'une vigilance sans inquiétude, pour que l'espace cesse d'être un arrière-plan et devienne un lieu. Et tu le sens, tu ne le dis pas, tu ne l'analyses pas : tu le sens. C'est pourquoi ton sourire est si calme. Ce sourire n'est pas une réponse à une pensée drôle, ni une complaisance à la beauté. C'est le signe que tu es déjà entrée. Tu n'attends pas l'ouverture, tu y es. Tu attends seulement son accomplissement sonore, sa confirmation par le chant, comme on attend non pas une phrase, mais la venue d'une résonance qui scelle l'espace et lui donne sa vraie profondeur.

Le livre fermé, dans tes mains, devient alors autre chose qu'un livre. Il n'est pas un objet renoncé, il est un objet mis en veille. Il est la parole humaine retenue, non parce qu'elle serait impure, mais parce qu'elle est lourde de direction. Toute phrase humaine

visé. Toute phrase humaine, même la plus humble, pointée, s'adresse, cherche à faire tenir quelque chose. Ici, tu pressens que rien ne doit "tenir" encore, sauf l'ouverture elle-même. Le chant du merle, lui, ne vise pas. Il ne cloue rien. Il ne conclut pas. Il surgit, il se déploie, il s'éteint, il revient, et chaque retour ne répète pas: il relance l'écoute. Voilà pourquoi ce champ ne peut être habité que par ce chant. Non parce que le chant serait une musique agréable, mais parce qu'il est la seule forme de parole qui ne transforme pas l'ouverture en possession.

Tu sais aussi, sans le formuler, que ce chant n'est pas là pour consoler. Il n'est pas la voix des morts, ni une métaphore de l'ange, ni un petit théâtre du sacré. Il est d'une autre trempe : il appartient au même souffle que toi, mais à un souffle qui n'a pas besoin de se raconter. Il ne porte pas d'histoire. Il ne porte pas de doctrine. Il porte une manière d'être au monde où l'être ne se sépare pas de sa propre vibration. C'est peut-être cela, l'invisible ici: non un arrière-monde, mais l'intime profondeur du monde quand il cesse d'être réduit à ce qu'on voit. L'invisible comme l'épaisseur du visible, quand le regard cesse de glisser et retrouve une résistance douce, une faille fine, une porosité. Le merle, par sa présence, rétablit cette résistance. Il rétablit l'épaisseur. Il rend le monde à nouveau habitable, mais habitable autrement : non par appropriation, mais par veille.

Alors tu attends, et cette attente n'est pas vide. Elle est pleine d'une confiance sans objet. Tu n'attends pas que le merle "te parle". Tu n'attends pas une adresse. Tu n'attends pas un signe pour toi. Tu attends que l'écoute s'ouvre entièrement, que l'espace devienne vraiment ce qu'il promet d'être. Et il y a dans ton sourire cette connaissance très simple : le chant viendra, ou ne viendra pas, mais déjà quelque chose est donné. Déjà le champ est ouvert. Déjà ton être a été déplacé. Déjà tu as quitté la posture de celle qui regarde pour entrer dans la posture de celle qui reçoit. Tu ne regardes plus le monde comme un tableau. Tu laisses le monde te regarder, ou plutôt tu laisses le monde exister sans que ton regard le domine.

Le merle est proche, presque à portée de main, et pourtant il garde une distance absolue. Ce n'est pas une distance de peur, c'est une distance ontologique, une distance d'inappropriable. Tu pourrais tendre le bras, mais tu ne le fais pas. Tu sais que le moindre geste de capture refermerait le champ. Il ne s'agit pas de ne pas déranger l'oiseau, il s'agit de ne pas trahir l'ouverture. Car l'ouverture est fragile, toujours. Elle tient à peu de chose. Elle tient à une retenue. Elle tient à ce que rien ne se précipite. Elle tient à ce que le monde ne soit pas immédiatement reconduit à l'usage, au commentaire, au récit.

Et c'est là que le chant, quand il viendra, prendra toute sa puissance. Non parce qu'il sera fort, mais parce qu'il sera sans

intention. Il ne dira pas “écoute-moi”. Il ne demandera pas. Il se donnera comme se donne une source, comme se donne une odeur de terre après la pluie, comme se donne une lumière dans une trouée. Le chant appellera à l’écoute, mais sans appel. Il fera lever en toi cette part qui ne sait pas répondre, qui ne sait pas répliquer, qui ne sait pas conclure. Il fera lever la part silencieuse de l’âme, celle qui ne veut pas posséder, celle qui ne veut pas avoir raison, celle qui ne veut pas convertir le monde en objet. Cette part se reconnaît dans le chant parce qu’elle a le même mouvement : elle ne s’adresse pas, elle tient. Elle ne nomme pas, elle ouvre.

C’est pourquoi, dans ce champ, le livre doit rester fermé. Non parce que les livres seraient inutiles, mais parce que l’ouverture que tu habites ici est antérieure à toute lecture. Elle est une lecture sans mots, une lecture du réel par l’écoute. Le chant du merle est comme la phrase originelle, celle qui ne dit rien et pourtant rend tout dicible plus tard, celle qui ne transmet pas un contenu mais réaccorde la langue à la présence. Si tu ouvrais le livre trop tôt, tu remplirais l’espace d’un sens déjà fait, et tu manquerais ce moment rare où le monde te rend le poids de ses propres silences.

Et ton sourire, dans cette lumière douce, dit cela sans emphase. Il dit : je ne suis pas en train de penser, je suis en train d’être rendue. Je ne suis pas en train de chercher, je suis en train

d'entendre avant même qu'un son se lève. Je suis déjà dans l'ouverture, comme on est déjà dans la mer avant que la vague ne passe, déjà dans la nuit avant que l'étoile ne paraisse. Le merle, posé là, te donne la permission de ne pas faire, de ne pas produire, de ne pas expliquer. Il te donne la permission d'être une écoute. Et l'écoute, ici, n'est pas passive : elle est la forme la plus pure de l'habitation. Non pas habiter en se construisant un refuge, mais habiter en laissant le champ s'ouvrir, en acceptant que ce champ ne t'appartienne jamais, et qu'il ne soit habitable que tant que tu ne cherches pas à l'occuper.

Alors tout est prêt. Le banc, le livre fermé, les marguerites, la clairière, le merle noir, ton visage doucement tourné vers lui, non comme vers un interlocuteur, mais comme vers une source d'ouverture. Il suffit d'un chant, ou même de la possibilité du chant, pour que le monde cesse d'être un monde "à regarder" et devienne un monde "à écouter". Et dans cette écoute, l'invisible n'est plus une idée lointaine, il est la profondeur même du présent, ce présent qui ne s'adresse pas à toi, mais qui, soudain, t'appelle à être là, entière, sans prise, avec ce sourire qui n'est pas une réponse, mais une entrée.

LA PRESENCE COMME OUVERTURE

La présence ne vient pas comme une visite et s'en va sans bruit,
elle demeure, et le monde autour d'elle change de densité.

Un simple corps posé sur le bord du jour suffit à desserrer
les nœuds du regard, les habitudes, les phrases trop prêtes.
Ce qui s'ouvre alors n'est pas un lieu, mais un possible d'être,
une clairière sans clôture où l'on cesse de vouloir comprendre.
On ne sait pas encore ce qui parlera, ni même si cela parlera,
mais déjà la lumière devient plus douce, plus intérieure, plus
lente.

La présence ouvre parce qu'elle ne prend rien et ne réclame
rien,
et l'air retrouve son poids, comme si le silence avait un cœur.

Le banc est un seuil de bois, rude et simple, sans promesse,
et pourtant il tient la mesure exacte d'un monde qui revient.
Dans l'herbe, les marguerites ne décorent pas, elles insistent,
elles disent: ici, rien n'est pressé, rien n'est à posséder.
Les arbres au loin gardent leurs secrets, non par ruse, mais par
pudeur,
et la prairie se laisse voir sans se livrer, comme une pensée juste.
Tout semble ordinaire, et c'est là le miracle discret de
l'ouverture:

l'ordinaire cesse d'être plat, il devient profondeur respirable.
Il suffit que quelqu'un s'assoie sans conquérir, sans produire,
pour que le monde cesse d'être "devant" et commence à être
"avec".

Avant le chant, il y a cette immobilité noire, cette vigilance
calme,
le merle posé comme une note tenue sur la portée du banc.
Il ne joue pas à l'emblème, il n'est pas un signe à déchiffrer,
il est la présence même, compacte, sans récit, sans argument.
Son bec jaune ne bénit pas, il tranche doucement l'ombre du
corps,
il rappelle que la nuit peut être claire, et la clarté, nocturne.
Rien ne bouge, et pourtant l'espace s'agrandit à l'intérieur,
comme si la prairie se décollait de l'image pour devenir écoute.
Le champ s'ouvre parce que l'oiseau n'y ajoute aucune pensée,
il y pose seulement un souffle qui se tient au bord du dire.

Le livre est fermé, non par oubli, mais par fidélité à ce seuil,
car toute page ouverte apporte avec elle une adresse humaine.
Lire, c'est viser, c'est suivre un fil, c'est vouloir qu'un sens tienne,
et ici rien ne doit tenir, sinon l'ouverture elle-même.
Les mots des hommes ont leur grandeur, mais ils viennent trop
vite,
ils remplissent l'air, ils ordonnent, ils s'installent en maîtres
discrets.

Le livre fermé devient une retenue, une patience dans les mains,
une manière de dire: je n'ajoute pas ma voix au monde qui
s'éveille.

Car le champ que le merle ouvre ne veut pas d'abord des
phrases,
il veut l'écoute nue, celle qui ne cherche pas de destinataire.

La jeune fille sourit comme on consent sans se justifier,
non par gaieté, mais par accord silencieux avec ce qui s'ouvre.
Son visage n'attend pas une réponse, il habite déjà la question,
il se tient dans l'entre-deux, là où l'on ne sait pas encore.
Ce sourire est une porte entrouverte, une demeure sans serrure,
une confiance sans objet, une joie qui ne promet pas de salut.
Elle regarde de biais, comme si l'essentiel n'était pas à fixer,
comme si l'on devait laisser l'invisible garder sa distance.
Elle ne veut pas saisir l'oiseau, ni retenir l'instant par un geste,
elle laisse la présence faire son œuvre, sans l'aider, sans la trahir.

Car l'écoute n'est pas une activité, c'est une manière d'être
présent,
c'est offrir au monde une place où il peut parler sans être pris.
On croit souvent écouter pour recevoir un message, une faveur,
mais ici l'écoute est plus pauvre et plus riche: elle ne demande
rien.

Le chant du merle ne dira pas "toi", ne dira pas "viens",
il ne désignera personne, il n'établira aucun contrat.

Il ouvrira un champ non parce qu'il s'adresse, mais parce qu'il appelle,
et l'appel n'est pas une injonction, c'est une mise en veille du cœur.

Dans cet appel, la parole humaine se retire, comme une lampe trop forte,
et le silence devient une lumière qui ne brûle pas les yeux.

On nomme invisible ce qu'on ne voit pas, comme si c'était ailleurs,
mais l'invisible est souvent la profondeur du visible quand il s'épaissit.

Il est ce qui demeure quand le regard cesse de glisser sur les choses,
quand il rencontre une résistance douce, une faille, une opacité.
Le merle rétablit cette résistance par sa simple présence tenue,
il empêche le monde de devenir transparent, donc muet.
Alors la prairie n'est plus une image, elle devient un lieu qui répond,
non par des concepts, mais par des nuances, des tremblements, des souffles.

Et l'on découvre que le réel parle d'autant plus qu'il ne parle pas aux hommes,
qu'il n'a pas besoin d'être compris pour être entendu.

Il y a des paroles qui sont des flèches et blessent en visant,
et il y a des paroles qui sont des sources et ne visent personne.
Le chant du merle appartient à la seconde lignée, sans morale,
il ne prêche pas, il ne console pas, il ne démontre rien.
Il surgit et se retire, et chaque retrait garde la place ouverte,
comme si le monde apprenait à respirer entre deux notes.
Ce chant ne porte pas d'histoire, il ne raconte pas le malheur,
il ne promet pas la fin de la douleur, il ne vend pas de sens.
Il fait seulement lever en nous une chambre d'écoute plus vaste,
et dans cette chambre, l'âme cesse de se défendre par des
phrases.

Ainsi la présence qui ouvre est d'abord une présence qui
n'occupe pas,
elle laisse l'espace intact et pourtant elle le transforme.
Elle n'élève pas de mur, elle ne trace pas de frontière,
elle fait reculer les clôtures invisibles du regard et de l'habitude.
Elle ne cherche pas à prouver qu'il y a plus que le monde,
elle rend le monde plus que lui-même, par une simple tenue.
Elle n'est pas un miracle qui viole la nature, mais un accord
fragile,
un pas de côté hors de la maîtrise, une manière de ne pas
conclure.
Et l'on comprend que l'ouverture n'est pas une idée, mais une
pratique,

une retenue qui empêche le réel de se fermer sur nos certitudes.

Le langage, parfois, veut être utile, et c'est là sa tentation sombre,

il veut servir, éclairer, expliquer, résoudre, arranger.

Mais il y a des instants où le langage doit apprendre à se taire, non par honte, mais par justesse, afin de ne pas détruire le seuil.

Le livre fermé n'est pas un refus, c'est une veille de la parole, une braise gardée sous la cendre, pour un autre moment.

Car la parole qui viendra après le chant, si elle vient, sera différente,

moins sûre d'elle-même, plus poreuse, plus fidèle à l'ouverture reçue.

Elle n'aura pas la dureté des discours qui se croient vrais, elle aura la fragilité de ce qui a entendu sans posséder.

La faille est ici, non comme une blessure à guérir, mais comme un passage tenu,

un interstice où le monde répond sans se livrer tout entier.

La présence ouvre par la faille, par cette mince suspension du vouloir,

par cette patience qui accepte de ne pas tout éclairer.

Le merle est la faille visible, la petite ombre qui rend la lumière habitable,

et son chant sera la faille sonore, la brèche qui délie le temps.

Alors la jeune fille n'est pas seule, même si personne ne parle,
elle appartient à une communauté silencieuse du souffle et de
l'écoute.

Ce qui s'ouvre n'est pas un royaume, mais une manière d'être
ensemble,
sans dialogue, sans programme, dans la simple fidélité à
l'Ouvert.

Le temps, dans ce champ, ne s'empile plus comme des heures
utiles,
il devient une lenteur claire, une attente qui n'est pas manque.
On attend le chant comme on attend la pluie sur la terre chaude,
non pour être sauvé, mais pour que le monde se confirme.
On découvre que l'attente peut être pleine, sans objet, sans
impatience,
et que la joie n'a pas besoin de victoire pour exister.
Le sourire de la jeune fille est cette joie-là, tenue, sans éclat,
une joie qui cohabite avec le tragique et ne le nie pas.
Car rien n'est promis, et pourtant tout est déjà donné,
dans la simple possibilité qu'un oiseau chante sans s'adresser.

Ce champ ne console pas, il ne détourne pas la douleur du
monde,
il ne remplace pas la perte par une idée plus brillante.
Il fait mieux et plus humble: il rend le tragique habitable de
l'intérieur,

non par un sens ajouté, mais par une présence qui accompagne.
Le merle n'est pas un sauveur, il est une proximité sans prise,
un frère de souffle, une ombre claire au bord de nos questions.
Son chant, quand il viendra, ne dira pas "tout ira bien",
il dira seulement: écoute, le monde n'est pas fermé, même dans
la nuit.

Et cette phrase sans mots suffira à rouvrir en nous une demeure,
où l'on peut tenir, sans sortie, mais sans fermeture.

Alors le livre fermé devient la preuve discrète d'une sagesse sans
doctrine,
celle qui sait qu'il y a des seuils où l'on n'entre qu'en se
dénudant.

On ne franchit pas l'ouverture en emportant ses certitudes
comme des bagages,
on franchit en laissant tomber ce qui pèse: la hâte, l'orgueil,
l'excès d'explication.

La présence ouvre quand elle accepte d'être petite, de ne pas
dominer,
quand elle consent à n'être qu'un corps au bord d'un chant
possible.

Et le monde, sentant cette humilité, offre à nouveau sa
profondeur,
comme un paysage qui se rend non à la force, mais à la
délicatesse.

Ainsi naît une parole future, moins bruyante, plus nocturne,
une parole de veille, accordée à la faille plutôt qu'à la lumière
pleine.

Et voici l'instant qui se tient, comme une coupe avant l'eau,
le merle immobile, la prairie ouverte, le sourire déjà dedans.
On n'entend encore rien, et pourtant l'écoute est déjà en
marche,
elle a quitté l'oreille pour gagner tout le corps, toute la
respiration.

Le chant viendra peut-être, et s'il ne vient pas, le champ restera
ouvert,
car la présence a déjà fait son œuvre, sans rien dire, sans rien
prendre.

Mais si le chant vient, il ne sera pas un spectacle, ni un cadeau
personnel,
il sera l'Ouvert lui-même, rendu audible, une nuit devenue
claire.

Alors le livre pourra s'ouvrir plus tard, non pour remplacer le
chant,
mais pour apprendre aux mots à porter, eux aussi, la présence
qui ouvre.

LE CHANT COMME DEPLOIEMENT DE L'OUVERT

Le chant ne commence pas, il se lève comme une clarté,
dans la gorge noire du merle immobile sur le bois.
Avant la première note, l'air s'élargit sans raison,
et le monde retient son visage, comme pour mieux entendre.
Rien ne s'adresse, rien ne vise, rien ne choisit un cœur,
pourtant tout est appelé, doucement, à devenir écoute.
Ce n'est pas une musique, c'est une ouverture qui respire,
une faille sonore où la prairie cesse d'être une image.
Le silence n'est plus vide, il est le bord vivant du chant,
et déjà l'Ouvert se tient, prêt à se déployer en nous.

Une note, puis une autre, et l'espace change de densité,
comme si chaque vibration rendait le réel plus profond.
Les feuilles ne bougent pas, mais elles deviennent présence,
les marguerites ne brillent pas, mais elles gardent un secret.
Le banc n'est plus un objet, il devient seuil et demeure,
un lieu où l'on n'entre qu'en laissant tomber la hâte.
Le chant ne raconte rien, et c'est ainsi qu'il révèle,
il ne montre pas un sens, il agrandit la possibilité.
L'Ouvert se déploie sans lumière pleine et sans promesse,
comme une chambre d'air, plus vaste que nos pensées.

Le merle ne dit pas toi, ne dit pas viens, ne dit pas reste,
il ne cherche pas de regard, il ne demande aucun signe.
Son chant est une source sans propriétaire et sans destin,
il coule sans direction, et pourtant il oriente l'âme.
Il appelle sans appel, il convoque sans injonction,
il ne met personne au centre, et c'est sa justice profonde.
Dans cette parole sans adresse, la possession se défait,
et l'écoute devient un corps, un souffle, une tenue.
On comprend que l'Ouvert n'est pas un lieu hors du monde,
mais le monde rendu à lui-même par une voix sans prise.

Ce qu'on nomme invisible n'est pas une arrière-scène,
c'est l'épaisseur du visible quand il cesse d'être plat.
Le chant lève cette épaisseur comme on soulève un voile,
non pour dévoiler un autre, mais pour rendre le même
habitable.

La prairie gagne une nuit intérieure, claire et sans ombre dure,
et le jour lui-même s'adoucit, comme s'il devenait veille.
Le chant n'explique rien, il rend à l'air sa résistance,
il empêche le regard de glisser sur les choses.
Alors l'invisible n'est plus une idée, mais un contact,
une proximité sans main, une présence sans capture.

La jeune fille n'écoute pas seulement avec l'oreille,
tout son visage devient écoute, toute sa peau s'accorde.
Son sourire n'est pas une réponse, c'est une entrée lente,

une confiance sans objet, une joie tenue dans la faille.
Le livre fermé repose comme une parole en réserve,
non par refus, mais par tact envers le seuil qui s'ouvre.
Car les mots des hommes visent, même quand ils sont doux,
et ici rien ne doit viser, sinon la profondeur du monde.
Le chant passe, et l'âme apprend à ne pas s'interposer,
à laisser l'Ouvert se dire sans être aussitôt traduit.

Le temps, sous le chant, cesse d'être une suite d'heures,
il devient une lenteur claire, sans utilité et sans manque.
Chaque note fait place, puis se retire, et garde la place,
comme une marée discrète qui n'emporte rien, mais élargit.
On attend la phrase suivante sans impatience ni désir,
car le chant donne au présent une densité suffisante.
Il n'y a pas d'histoire, et pourtant il y a un chemin,
un chemin qui n'avance pas, mais qui approfondit.
L'Ouvert se déploie ainsi, par reprises et par retraits,
et nous apprenons à vivre dans ce rythme sans fin.

Le langage humain, parfois, se croit nécessaire au monde,
il veut nommer, conclure, sauver, mettre en ordre le vrai.
Mais sous le chant du merle, la langue devient humble,
elle se souvient qu'elle n'est pas la source, mais la suite.
Alors elle se tait, non par honte, mais par fidélité,
et dans ce retrait, quelque chose de plus juste respire.
Ce n'est pas l'abolition des mots, c'est leur conversion lente,

leur apprentissage d'une clarté sans domination.

L'Ouvert n'a pas besoin de nos certitudes pour être ouvert,
il a besoin d'une veille, d'une retenue, d'un cœur poreux.

Le champ que le chant déploie n'est pas une propriété,
on ne peut pas s'y installer comme dans une maison sûre.
Il demeure habitable tant qu'on n'y pose pas ses meubles,
tant qu'on n'y plante pas des clous de sens et de victoire.
Le chant maintient cette fragilité comme une force,
il protège l'espace en refusant de le remplir.

Il ne donne pas une clé, il donne une respiration,
et l'on comprend que l'habitation vraie est une écoute.
L'Ouvert se tient dans ce refus de clôturer le monde,
dans ce oui sans prise, dans cette pauvreté lumineuse.

Il y a dans le chant une joie qui ne promet pas de salut,
une joie tragique, parce qu'elle n'efface rien du poids des
choses.

Elle ne nie pas la perte, elle ne détourne pas la douleur,
elle rend seulement le tragique respirable de l'intérieur.
La note monte, puis retombe, et dans ce simple mouvement,
le monde cesse d'être un mur, il devient une profondeur.
On n'est pas consolé, on est rendu à une présence,
et cette présence suffit, sans victoire et sans explication.
L'Ouvert se déploie comme une lumière sans contours,
qui cohabite avec la nuit au lieu de la chasser.

Le chant ne bénit pas, il accompagne, et c'est sa grandeur,
il reste auprès du monde sans prétendre le racheter.

Il ne juge pas l'homme, il ne le flatte pas non plus,
il l'invite à déposer la maîtrise et la hâte de comprendre.

Dans cette invitation sans parole, la violence se retire,
et l'on devient moins dur, moins fermé, moins sûr de soi.

Le chant passe comme une main qui ne saisit rien,
une main de souffle posée sur l'épaule du présent.

L'Ouvert n'est pas une victoire contre l'obscur,
c'est l'obscur rendu habitable par une voix sans doctrine.

Sous le chant, une communauté silencieuse se forme,
non celle des discours, mais celle des souffles accordés.

Les arbres, l'herbe, le banc, la peau, le regard, la distance,
tout devient un même régime de présence, sans fusion, sans
confusion.

Le merle demeure singulier, pourtant il n'est pas séparé,
il tient le lien sans le nommer, il relie sans posséder.

L'écoute est ce lien, fragile, sans contrat, sans promesse,
et chacun y entre seul, mais nul n'y est solitaire.

L'Ouvert se déploie en nous comme une reconnaissance,
celle d'habiter le monde sans le réduire à nos phrases.

Le chant réveille des mémoires qui ne sont pas des récits,
des traces en fuite, des lieux intérieurs que nul mot ne garde.

On ne se souvient pas de ceci ou de cela, on se souvient d'être,

comme si le cœur retrouvait son ancienne capacité de veille.
Le passé n'est plus un poids, il devient une profondeur calme,
et l'avenir cesse d'être une menace ou une fuite.
Tout se rassemble sans se fermer, et c'est là le miracle,
une unité sans système, une paix sans conclusion.
L'Ouvert se déploie par cette réconciliation sans programme,
où rien n'est résolu, mais où tout redevient proche.

Alors seulement, peut-être, le livre pourra s'ouvrir,
non pour remplacer le chant, mais pour apprendre des mots
plus justes.
Des mots qui ne dominent pas, des mots qui ne s'imposent pas,
des mots qui gardent la faille au cœur de leur lumière.
Car le chant a montré la voie: parler sans s'adresser,
appeler à l'écoute sans désigner un destinataire.
La page, plus tard, pourra devenir une veille de papier,
une chambre où le silence circule entre les lignes.
L'Ouvert se déploie aussi dans cette écriture retenue,
quand la langue accepte d'être servante de la présence.

Le chant a la couleur d'une nuit claire dans le jour,
il met de la pénombre dans la lumière, et de la douceur dans
l'ombre.
Il rend au regard sa résistance, sa distance, sa pudeur,
il empêche la transparence qui vide le monde de sa profondeur.
On ne voit plus pour posséder, on voit comme on écoute,

avec une attention sans prise, une fidélité sans capture.
La jeune fille demeure là, non comme un sujet, mais comme une
ouverture,
et son sourire tient la même mesure que le chant.
L'Ouvert se déploie dans cette alliance de veille et de douceur,
où le monde est rendu habitable sans être rendu facile.

Quand le chant s'interrompt, il ne se ferme pas pour autant,
il laisse dans l'air une place, une chambre, une respiration.
Le merle se tait, mais l'Ouvert continue de vibrer,
comme une braise qui ne brûle pas et pourtant réchauffe.
On comprend alors que le chant n'était pas un événement,
mais le déploiement d'un seuil déjà présent dans la simple
présence.

Et l'on reste, non pour attendre une répétition,
mais pour garder l'écoute ouverte, même dans le silence.
Car l'Ouvert n'est pas un moment, il est une manière de tenir,
et le chant nous l'a appris, sans s'adresser, en appelant.

LE SILENCE DU MERLE



LE VIEUX CHÊNE

Hier encore un vieux chêne me disait : « Oh cher ami,
Tu passes comme tant d'autres avant toi, du haut de
Mes deux siècles j'en ai vu des passants : des promeneurs
Solitaires, des hommes armés de haches, des chasseurs
De proies, des visages apaisés quand d'autres se crispaient,
J'ai vu sourire des gens et parfois d'autres pleurer.
J'ai vu grandir mes fils depuis mes glands tombés et
Leurs troncs s'entasser sur le bord de la route, dans le
Bruit des machines. J'ai vu tant d'animaux quitter la rivière
Sèche, des oiseaux s'envoler qui jamais ne revinrent, j'ai
Salué bien des cueilleurs des fruits de la forêt, le sol s'est
Appauvri et des myrtilles gonflées de la saveur du bois

Ne reste que l'image d'un temps qui fut perdu. De cette
Forêt je suis le lieu de sa mémoire, mon écorce s'est
Fissurée et le gland se fait rare, ma fatigue est immense
De porter ces deux siècles, reviens demain si tu le peux
Et nous causerons une fois encore des temps qui ne sont
Plus que la sève d'une vie dont je verdis mes feuilles. »
J'ai salué l'ancêtre, promis de revenir bientôt m'asseoir
Contre son pied pour écouter battre son cœur ...
Ce matin la nouvelle est tombée, fracassante : un feu
Intense et meurtrier dévore la forêt du vieux chêne !
Et l'arbre est mort dans des bras de fumée, emportant
Avec lui un peu de la mémoire du monde.

LE PASSANT

Je marchais lentement sous des arbres courbés par l'âge et la
poussière,

Le soir ouvrait ses mains sur les fossés noyés d'une eau couleur
de cendre,

Un vent silencieux glissait entre les pierres comme un souffle
sans bouche,

Les chemins s'enfonçaient dans les campagnes grises sans
promettre d'issue,

Je n'attendais plus rien des maisons aux volets fermés par la
mémoire,

Ni des clochers dressés vers un ciel traversé d'oiseaux déjà
perdus,

Car l'homme n'habite aucun lieu sans entendre au loin sa propre
absence,

Même les vieux jardins gardent au fond des fleurs une odeur de

départ,

Le monde se retirait derrière chaque chose avec une lenteur

d'ombre,

Et mes pas poursuivaient dans la nuit leur marche sans demeure

fixe.

J'avais longtemps cherché dans les livres anciens une terre

habitable,

Un seuil assez profond pour suspendre un instant le vertige du

monde,

Mais les pages aussi n'étaient faites au fond que de passages

fragiles,

Des phrases traversaient mon regard comme fuient les eaux

sous les passerelles,

Les visages aimés demeuraient près de moi sans pourtant cesser

de fuir,

Ainsi la lampe éclaire une chambre déjà gagnée par l'obscurité,

Nous croyons retenir ce qui passe entre nos mains tremblantes

de vivants,

Mais le devenir emporte jusqu'aux traces laissées derrière nos
paroles,

De ce qui fut ne reste au cœur du monde qu'un lieu devenu plus
vaste,

Une route effacée sous la pluie lente des saisons sans mémoire.

Parfois un merle noir traversait les labours dans un éclat de
cuivre,

Son bec jaune semblait recueillir un instant la lumière du soir,

Puis l'oiseau disparaissait derrière un arbre envahi de brouillards
pâles,

Comme si toute présence était faite d'approches aussitôt
retirées,

Je comprenais alors que la marche ne cherche aucune terre
promise,

Le chemin ne conduit nulle part hors du pas qui l'invente en
silence,

Chaque pas ouvre un monde et déjà ce monde commence à se
dissoudre,
Nous avançons parmi des seuils qui s'écartent à mesure qu'on
les touche,
L'Ouvert n'est pas un lieu caché derrière l'horizon des
métaphysiques,
Mais l'espace vacillant qui demeure entre la terre et notre
passage.

Il existe pourtant des instants plus fragiles encore que des
clairières,
Lorsque le hasard suspend au bord du monde ses mains
indécidables,
Un regard rencontré dans un train, une voix surgie du fond d'une
rue,
Et soudain plusieurs vies demeurent ouvertes sous un même
silence,
Nous choisissons alors sans abolir jamais les chemins

abandonnés,

Car le possible veille encore autour de chaque geste accompli,

Ainsi les routes non suivies demeurent près de nous comme des
fantômes,

Elles accompagnent nos pas d'une rumeur discrète et presque
nocturne,

Le passant porte en lui des milliers de chemins qu'il ne prendra
jamais,

Et pourtant chacun d'eux continue obscurément de vivre en lui.

Je marcherai encore lorsque les champs auront perdu leurs voix
humaines,

Quand les maisons du bord des routes seront rendues au
sommeil des pierres,

Un ciel très lent descendra sur les arbres baignés d'une lumière
obscur,

Le monde poursuivra sans moi sa traversée des saisons et des
failles,

Alors peut-être enfin comprendrai-je au détour d'un chemin
sans origine,
Que vivre n'était rien d'autre au fond qu'habiter l'impossible
passage,
Non pour vaincre la nuit ni chercher quelque salut derrière les
choses,
Mais pour tenir debout dans l'Ouvert comme veille un feu dans
le vent noir,
Le passant disparaît mais la marche demeure au cœur des terres
obscurées,
Comme une faible lueur glissant encore dans les yeux du monde
ancien.

LE SILENCE DU MERLE

Mon humble ami, je n'entends plus ton chant :

Est-ce un chat qui t'a fait taire ? As-tu fui vers

Des cieux plus cléments ? Qui veillera sur

L'Ouvert dont tu avais la garde ? Les chemins

Se sont fermés : nulle part où ils conduisent !

Les matins n'éveillent plus mes pensées,

Les livres attendent une main trop lourde

Pour les ouvrir, le café fume au bord de ma

Tristesse et le silence s'étire comme un drap

Paresseux, sur les plus hauts sommets le mercure

A déposé son rire, le temps s'est arrêté

Sur des rivières sans eau, du châtaigner les feuilles

S'étendent sur le jardin, le soleil a mangé les

Framboises, romain et lavande résistent encore

Dans les parterres fanés, l'astre du jour a cueilli

Toutes les fleurs, meurtrier des abeilles.

Trois jours encore et le soleil cachera sa honte

Derrière la lune avant de disparaître à l'horizon.

Reviendras-tu saluer de ton chant ce faux départ,

Reviendras-tu enivrer mes pensées et décoller

Mes lèvres, reviendras-tu chanter sur le noyer ?

Tu manques à mon éveil et mon crayon cassé

Ne trouve rien à t'offrir que ce mauvais poème ;

Alors reviens pour en-chanter mes vers de ta voix

Mélodieuse, reviens dénouer ce visage figé

Dans ton absence.

Un ange est passé ce matin. Venant, il t'a croisé,

Taiseux au cœur d'un buis épais pour y cacher

Ta mue et ta fragilité. Tu reviendras, plus beau

Et plus chantant pour fêter le printemps. Que

L'automne et l'hiver te soient doux, fidèle ami :

Là où tu sais je déposerai ces choses qui te conviennent.

La sagesse est patiente et préserve ton silence :

Prends soin de toi jusqu'au retour du chant.

PASSE LE TEMPS

On n'entend plus les vieux quand ils disent avoir mal :

« Tu fais plus jeune que ton âge, tu te fais des idées

Mais c'est l'âge d'or de la retraite : tu peux prendre

Ton temps, or tu te plains de ne pouvoir rien faire. »

Ah le temps ! Sais-tu, jeune homme, ce qu'il en coûte ?

Mettre un pied devant l'autre, ça prend du temps pour

Qu'on l'apprenne et si peu pour l'oublier. Du lit jusqu'au

Fauteuil et du fauteuil au lit : entre les deux seulement

Des souvenirs ! Il passe le temps, bien plus vite que les

Heures : « alors compte les minutes, ça te fera plus long ! »

Ah mon ami tu es bien prétentieux en t'en croyant le

Maitre : le temps nous glisse entre les doigts mais

Les tiens sont assez forts encore pour espérer le retenir.

Qu'importe ! Un jour tu comprendras que le temps

Jamais ne se domine. Et sur ma tombe, passant

Les mains fleuries, accorde-moi une seconde :

Elle s'ajoutera à celles que j'ai vécues...

DERNIER NOCTURNE

En hommage à Didier

Les bougies s'éteignent, les unes après les autres, obscurité !

Mon corps s'épuise comme une cire au soleil, l'esprit est

Mon dernier rempart assiégé par la nuit, et si demain

Un voile tombait sur ma maigre défense, vide le carquois de

Mon archer. Ah Morphée comme je voudrais que tu sois

Femme : mon corps répugne à se jeter dans tes bras de Satyre.

Danser ? Je le voudrais mais les jambes s'y refusent, mes pieds

Sont bien trop las pour chausser des sabots. Oh sœur,

Me donneras-tu de ces années que tu n'as jamais eues ?

« Il faut te reposer » insiste le veilleur sur ma chair : eh quoi,

M'en donneras-tu le temps ? Ce n'est pas là commerce

D'apothicaire. Ah mon ami, ma pensée t'accompagne,

En ce matin d'été, vers ton dernier logis, je t'offre quelques
Larmes, permets que j'en garde une pour saluer la vie quand
Elle me sera prise. Est-ce un démon qui m'a privé de la lumière ?
Il commence à faire sombre dans la nuit de mes jours.
On est mal né d'avoir un jour ouvert les yeux s'il nous faut,
D'avoir un peu vécu, un soir les refermer, dernier nocturne !
Dans ma tête qui se vide résonne toujours cette même
question :
« Qu'est-ce en somme, la rose que la fête d'un fruit perdu ? »

ECLIPSE TOTALE DE LA NUIT

Il fut un temps où la nuit descendait sur les jardins
Comme une eau profonde venue des montagnes oubliées,
Et les arbres recueillaient son silence comme on mange
Un pain noir destiné aux vivants et aux morts,
Mais voici qu'elle recule désormais devant les lueurs
Sans repos qui rongent les lointains,
Et les étoiles s'effacent une à une dans le vacarme
Des enseignes dressées contre le ciel.
Parfois je demeure longtemps à ma fenêtre,
Attendant le retour d'une obscurité plus ancienne que mes
songes,
parfois je crois entendre, à nouveau, le pas du veilleur
Qui traversait les sentes avec sa lanterne vacillante,
Parfois je cherche dans les étangs immobiles le reflet
De cette compagne dont les eaux ont gardé la mémoire,
Mais les nuits deviennent légères comme de la cendre

Dispersée par les vents d'un monde sans sommeil,
Et quelque chose en moi s'inquiète de voir disparaître
Ce royaume où les blessures pouvaient enfin respirer,
Comme si l'ombre elle-même était désormais menacée
D'être bannie sous le regard insatiable des hommes.

Éclipse totale de la nuit.

Les étoiles cherchent encore leur demeure.

Éclipse totale de la nuit.

Nous marchons dans une clarté sans ciel.

Les villages étendent désormais leurs clartés jusqu'aux collines
Où commençait autrefois le royaume des veilleurs,
Les routes déversent leurs fleuves de lumière dans les champs
Où les constellations guidaient encore les errants,
Les fenêtres demeurent ouvertes jusqu'à l'aube comme si
Plus rien ne devait être confié à l'obscurité,
Les enfants grandissent sans connaître la lente montée

Des étoiles dans les vergers silencieux de l'été,
déjà les sentes disparaissent sous les écrans, les lanternes
Sous les enseignes, les songes sous les alarmes,
Déjà les oiseaux de nuit désertent les lisières et les étangs
Replient sur eux leurs miroirs délaissés,
Déjà les derniers guetteurs abandonnent les seuils
Où brûlaient encore les feux destinés aux voyageurs,
Puis s'éloignent les ombres, puis le mystère des ombres,
Puis jusqu'au souvenir même de leur passage,
Tandis qu'un étrange consentement gagne les foules heureuses
De ne plus rencontrer aucune limite à leur regard,
Comme si le monde tout entier marchait vers une aurore sans
fin
Dont nul n'entrevoit encore le désastre.

Éclipse totale de la nuit.

Les étoiles cherchent encore leur demeure.

Éclipse totale de la nuit.

Nous marchons dans une clarté sans ciel.

Alors vinrent les jours sans ombre où chaque chose
Demeurait livrée à une lumière incapable de secret,
Où les maisons ne connaissaient plus la douceur
Des lampes veillant contre l'épaisseur du dehors,
Les enfants n'apprenaient plus à écouter derrière le vent
Les pas invisibles du mystère,
Les vieillards mouraient sans retrouver le sentier
Nocturne qui reconduisait jadis vers les ancêtres,
Les songes eux-mêmes, chassés de leurs refuges,
Erraient comme des oiseaux blessés au-dessus des cités,
Les sources perdaient leur profondeur, les forêts leur silence,
Les visages leur part d'inconnu,
Toute chose devait paraître, s'exposer, répondre,
Se montrer, se justifier sous la torture du visible,
Même la douleur ne trouvait plus d'abri pour mûrir
Dans l'obscur et transformer lentement son poison en parole,
Soudain je compris que ce n'était pas la nuit qui disparaissait,

Mais l'âme même du monde qui quittait ses demeures,
Et qu'une humanité sans ténèbres avançait déjà vers
Un désert plus vaste que toutes les nuits perdues.

Éclipse totale de la nuit.

Les étoiles cherchent encore leur demeure.

Éclipse totale de la nuit.

Nous marchons dans une clarté sans ciel.

EXCIPIT

Quand le champ a été ouvert, il ne se referme pas comme une porte qu'on claque. Il se referme plutôt comme se referment les choses qui n'ont plus de gardien, comme se referme une clairière lorsque l'on cesse d'y entrer, comme se referme une écoute lorsque l'on retombe dans l'habitude d'entendre. On croit parfois que l'ouverture, une fois obtenue, demeure d'elle-même, qu'elle s'installe dans le monde comme une conquête, qu'elle devient une propriété. Mais l'Ouvert n'est pas un territoire ; il est un régime fragile, une manière d'être, un équilibre de présence. Il suffit d'un retour, d'une hâte, d'une phrase trop sûre, d'un regard qui se reprend, pour que l'air se resserre à nouveau. L'Ouvert ne s'effondre pas dans le bruit : il se retire doucement, comme un animal qui n'a pas été blessé mais qui n'a plus de place. Il retourne dans sa réserve, et le monde redevient clos sans même que l'on s'en aperçoive.

C'est pourquoi ce qui vient après l'ouverture est plus décisif encore que l'ouverture elle-même. Non pas parce qu'il faudrait ajouter, amplifier, dramatiser, mais parce qu'il faut demeurer. Demeurer est le mot le plus difficile. Ouvrir peut-être un éclair, un moment de grâce, un portique forcé dans la nuit. Demeurer exige une fidélité sans emphase, une patience, une veille. Demeurer

n'est pas s'installer, c'est tenir l'ouverture en la refusant comme possession. C'est continuer à habiter le monde sans retomber dans la posture qui le ferme, sans reconstruire le clos au centre de soi. Tout le cycle, finalement, mène à cela : non à un sommet, non à une révélation, mais à une manière de rester, une manière de ne pas trahir ce qui s'est ouvert.

Le merle, lui, ne disparaît pas. C'est une évidence, mais cette évidence est un enseignement. Il ne disparaît pas parce qu'il n'est pas venu pour produire un effet. Il ne disparaît pas parce qu'il n'était pas un signe provisoire. Il demeure parce qu'il est de l'ordre de la présence, non de l'événement. Et s'il demeure, ce n'est pas simplement comme l'oiseau qui continue sa vie au bord des branches et des bancs. Ce serait trop pauvre. Il demeure comme la figure même de ce qui, en nous, peut rester dans l'Ouvert sans s'y perdre. Il demeure comme une réponse silencieuse à la tentation de l'homme de se retourner. Il demeure comme une garde de l'espace qu'il a ouvert.

Ce qui fut décisif, on l'a vu, n'est pas seulement qu'un seuil se soit donné, mais qu'un lieu se soit constitué. La mort, à elle seule, ouvre une béance, un passage vers une autre modalité de présence, mais ce passage est sans lieu tant qu'aucune présence ne lui donne champ. La mort ouvre, oui, mais elle ouvre sans demeure. Elle ouvre une possibilité, elle ne la rend pas habitable. C'est là que le merle force le portique : il ne crée pas l'ouverture

de la mort, il ne la transfigure pas en salut, il ne lui invente pas un au-delà ; il fait autre chose, plus proche et plus vertigineux : il ouvre le monde comme lieu de cette ouverture. Il donne au passage un champ, il donne à la béance une clairière. Ce lieu, ce n'est pas un arrière-monde, ce n'est pas une échappée. C'est le monde lui-même, rendu autrement habitable. Et ce renversement ne tient que par une présence qui demeure.

Car si le merle s'en allait, si la présence qui a forcé le portique se retirait, l'ouverture perdrait son lieu. Elle retomberait à l'état d'idée, d'intuition, d'éclair. Le monde redeviendrait ce qu'il était pour nous avant l'Ouvert : une surface, un décor, une étendue dont on se sert. Et l'on reviendrait, fatalement, au régime de l'accompagnement seul : celui des ruines veillées, celui d'un tragique rendu respirable mais clos, celui de la lune qui enveloppe et qui, en enveloppant, scelle. Il ne s'agit pas ici de juger Trakl, ni de hiérarchiser des poètes, mais de comprendre une nécessité : sans demeure, l'ouverture se retire ; sans veille, le champ se ferme ; sans présence, il n'y a plus que l'accompagnement. L'Ouvert n'est pas un état acquis ; il est une habitation à tenir.

Demeurer dans l'Ouvert, pourtant, n'est pas se faire gardien au sens humain, comme si l'on devait défendre un lieu contre des intrusions. L'Ouvert ne se protège pas contre les autres ; il se protège contre la fermeture intérieure, contre la reprise du regard par lui-même, contre le vieux réflexe de l'adresse. Car l'adresse,

même lorsqu'elle est noble, même lorsqu'elle est aimante, même lorsqu'elle est juste, installe un centre. Elle vise. Elle organise l'espace autour d'un interlocuteur, d'un destinataire, d'une réponse attendue. Et dès que cela se produit, le champ se resserre. Le merle, lui, ne s'adresse pas. Son chant n'a pas de destinataire ; il n'est pas un appel à quelqu'un, il est un appel à l'écoute. Il ne dit pas toi. Il ne dit pas viens. Il ne dit pas reste. Il ouvre et il déploie. Et dans cette absence d'adresse, il maintient l'Ouvert comme champ sans centre.

C'est là que le merle et le poète se rejoignent, non dans une comparaison, mais dans une communauté de situation. Après Trakl, après les pavés, ils partagent le même risque. La ville close les avait réduits à n'être que des pavés : même minéralité, même mutisme, même intégration dans un clos où rien ne respire. Leur sortie ne fut pas un discours, mais une désertion, une fissure. Et ce qui s'est ouvert ensuite ne s'est pas ouvert par une proclamation ; cela s'est ouvert par une tenue. Le poète véritable, comme le merle, n'adresse pas. Il n'appelle pas au sens où il voudrait persuader. Il ne dit pas. Il ouvre un lieu. Il rend possible une h-autre habitation. Et pour cela, il ne peut pas se contenter d'un geste inaugural : il doit demeurer dans ce qu'il ouvre. Il doit s'habiter.

Cette formule, on la comprend ici dans tout son poids : le poète ne parle pas du monde, il ne parle pas aux hommes comme un

maître, il ne parle pas même au monde comme à un objet. Il s'habite. Et en s'habitant, il ouvre. Son œuvre n'est pas d'énoncer, elle est de tenir un champ. Ce champ est fragile parce qu'il n'est pas un espace matériel, mais une disposition de présence, une disponibilité de l'être. Tant que le poète s'y tient, tant que sa parole reste parole de veille, tant qu'elle ne redevient pas adressée, le champ demeure ouvert. Dès qu'il se détourne, dès qu'il rentre dans la logique de la preuve, du message, de la conclusion, il reconstitue le clos. Il n'a pas besoin de se tromper ; il lui suffit de se retourner.

Le merle, dans cette perspective, n'est pas un simple oiseau que l'on admire au bord d'un chemin. Il est la figure de cette veille. Il est la poésie dépersonnalisée, la parole sans phrase, le chant sans destinataire. Il est une manière de rester dans l'Ouvert sans le posséder. Son corps noir posé dans la lumière de l'aube ou dans la pâleur du crépuscule est déjà une discipline du regard : il empêche la transparence. Il rend au visible son opacité juste. Et son chant, inimitable parce qu'il ne veut rien, donne à l'Ouvert sa résonance, c'est-à-dire sa possibilité d'être habité. Une ouverture sans résonance demeure une abstraction ; une résonance sans demeure se dissipe. Le merle réunit les deux : il ouvre et il demeure. Il déploie et il accompagne. Il ne revient pas à Trakl comme on revient à un point de départ ; il dépasse Trakl en assumant l'accompagnement dans l'Ouvert lui-même.

Alors l'excipit n'a pas à conclure. Il n'a pas à refermer le champ par une morale, ni à sceller l'ouverture par une affirmation. Il doit, au contraire, laisser l'ouverture ouverte, mais tenue. Il doit déposer l'idée la plus simple et la plus exigeante : ce qui a été ouvert ne demeure que si quelqu'un demeure avec. Non quelqu'un comme propriétaire, mais quelqu'un comme veilleur. Et ce veilleur n'est pas nécessairement un homme. Il peut être le merle. Il peut être cette figure du poète qui, précisément parce qu'elle n'adresse pas, rend possible une habitation plus vaste. Il peut être ce qui, en nous, apprend à ne pas se retourner.

On pourrait croire que l'Ouvert est un luxe, une expérience rare réservée à l'écart du monde. Mais ici, l'Ouvert est reconduit au monde, il est le monde rendu à sa profondeur. C'est pourquoi il a besoin d'une présence quotidienne, d'une fidélité sans emphase. Le merle ne vit pas hors du monde ; il vit au bord des maisons, au bord des chemins, au bord des cimetières, au bord des jardins. Il vit dans les lieux ordinaires. Et c'est là qu'il ouvre : au cœur même de l'ordinaire, il rétablit une écoute. Il rappelle que la vie n'est pas seulement ce que l'on voit, mais ce que l'on reçoit. Il rappelle que la mort n'est pas seulement une fin, mais un seuil vers une autre modalité de présence, et que ce seuil n'a de lieu que si le monde s'ouvre comme monde. Il rappelle, surtout, que l'homme ne manque pas l'Ouvert par ignorance, mais par excès de retour.

Ainsi, demeurer n'est pas s'accrocher ; c'est consentir. Consentir à la profondeur. Consentir à la faille. Consentir à ne pas combler. Consentir à ne pas adresser. Le merle demeure, et sa demeure est une leçon sans leçon : une manière d'être dans l'Ouvert sans se l'approprier. Si nous voulons que le champ reste ouvert, il nous faut apprendre ce même mouvement, non en l'imitant comme on imiterait un chant, mais en laissant en nous se former une veille comparable : une parole qui ne vise pas, une présence qui ne capture pas, une écoute qui ne se regarde pas écouter.

Le cycle peut s'achever là : non sur un point final, mais sur une présence tenue. Le merle, noir, demeure au bord du jour ou au bord de la nuit. Il n'est pas la promesse d'un autre monde. Il est la fidélité à celui-ci, quand il a retrouvé sa profondeur. Il n'appelle personne, mais il appelle à l'écoute. Et tant qu'il demeure, l'Ouvert demeure. Non comme un état acquis, mais comme une habitation possible, toujours à reprendre, toujours à veiller, toujours à porter sans adresse, comme on porte une braise qui ne doit pas s'éteindre et qui, pourtant, ne doit jamais devenir flamme conquérante. Une braise de présence, dans le chant, dans le noir du corps, dans la simple tenue d'un merle qui reste.

LE MERLE COMME DEMEURE

Le merle ne s'en va pas quand le champ a été ouvert,
il demeure, comme demeure une veille au bord du monde.
Sa présence n'est pas un signe venu pour un instant,
elle est une tenue, une fidélité sans emphase.

Il se pose là où l'aube hésite encore à devenir jour,
là où le crépuscule hésite encore à devenir nuit,
et dans cette hésitation le réel reprend sa densité,
comme si l'air retrouvait un poids qu'on avait oublié.
Le merle est noir, non comme une ombre, mais comme une
demeure,
et l'Ouvert, autour de lui, cesse d'être une idée.

Il ouvre sans appeler, il ne dit pas toi, il ne vise personne,
il n'installe aucun centre dans l'espace qu'il délivre.
Son corps suffit à défaire la main prise du regard,
à empêcher la transparence qui rend le monde muet.
On croyait voir, et l'on apprend à recevoir sans posséder,
à tenir le présent sans le doubler d'une image.
Car l'homme se retourne et meurt à lui-même à chaque pas,
il prolonge le clos dans sa pensée, dans sa hâte,
mais le merle ne se retourne pas, il demeure dans l'avant,
et ce simple avant fait respirer une autre habitation.

Le chant s'élève, non comme message, mais comme résonance,
une chambre sonore où l'Ouvert devient habitable.

Il n'explique rien, et pourtant tout s'approfondit.

Les feuilles, l'herbe, le banc, les pierres, les lointains,
cessent d'être décors, ils deviennent compagnons silencieux.

Le chant n'appelle pas quelqu'un, il appelle à l'écoute,
il ouvre un lieu où l'on entre en déposant l'adresse.

On comprend alors que parler peut fermer le champ,
et que chanter, parfois, le maintient ouvert sans le remplir.

Le merle chante, et la demeure se fait dans la vibration.

À l'aube, il habite le jour avant qu'il ne devienne programme,
il garde une clarté douce, non souveraine, non dure.

Le matin, sans son chant, serait une lumière extérieure,
une marche forcée vers l'usage, vers la tâche, vers le bruit.

Mais le merle rend au jour une profondeur de veille,
il fait du commencement une respiration et non un ordre.

Alors l'Ouvert n'est pas ailleurs, il est ici, dans l'air,
dans le simple fait que le monde se laisse entendre.

Le merle demeure dans cette naissance, il ne s'en empare pas,
et la demeure est ce consentement sans conquête.

Au crépuscule, il ne combat pas l'ombre qui vient,
il ne promet rien contre la nuit et ne la dément pas.

Il accompagne l'abaissement de la lumière comme un passage,
il empêche le soir de devenir fermeture ou nostalgie.

Son chant maintient un portique dans la pénombre,
une faille où la nuit reste habitable sans devenir mur.
Ce n'est pas un salut, ce n'est pas une consolation,
c'est une fidélité à l'ouverture au cœur même du tragique.
Le merle demeure là, comme une main de souffle sur le temps,
et l'Ouvert se tient, non victorieux, mais vivant.

On a veillé des ruines, on a connu l'accompagnement seul,
la lune qui adoucit et qui pourtant scelle la nuit.
On a su la plainte, le jeune mort, l'enfance perdue,
et l'on a compris que tout peut se refermer sur l'habitable.
Mais ici, l'accompagnement a changé de régime:
le merle accompagne dans l'Ouvert, et non dans le clos.
Il ne garde pas la ruine, il garde le champ ouvert,
il veille pour que la béance ne redevienne pas absence de lieu.
Car la mort peut ouvrir sans donner de demeure,
et c'est le merle qui donne au monde ce lieu de présence.

S'il s'en allait, l'air se resserrerait sans bruit,
le champ redeviendrait surface et l'écoute tomberait.
On retournerait au pavé, à la ville close, à la pierre,
à la parole adressée qui vise et qui reconstruit le centre.
On se retournerait encore, et l'on mourrait à soi-même,
dans ce dédoublement qui croit comprendre et qui ferme.
Mais le merle reste, et par ce rester il interdit le retour,
il ne l'interdit pas par force, mais par simple présence tenue.

Il rappelle qu'habiter, ce n'est pas posséder ni conclure,
c'est demeurer dans l'ouverture sans la nommer.

Le poète et le merle partagent la même condition:
ils n'adressent pas, ils ouvrent un lieu pour une h-autre
habitation.

Le poète ne dit pas, il s'habite, et cette habitation devient
champ.

Le merle ne prêche pas, il demeure, et cette demeure devient
monde.

Ils ne cherchent pas de destinataire et ne demandent pas de
réponse,

ils maintiennent l'espace où chacun peut entrer sans être
appelé.

Alors la parole humaine apprend une autre tenue, plus pauvre,
plus juste,

elle cesse de s'ériger en maître, elle devient veille de présence.

Le merle est la figure de cette parole sans phrase,
et son chant est la demeure où l'Ouvert respire.

Il y a, dans le noir de son corps, une humilité souveraine,
non celle qui s'abaisse, mais celle qui ne se prend pas pour
centre.

Il ne veut pas être vu, et pourtant il rend le monde visible
autrement.

Il ne veut pas être entendu, et pourtant il rend l'écoute possible.

Il n'est pas un pont vers un ailleurs, il est le monde rendu
profond,
la Terre reconduite à sa chambre d'air, à sa faille, à sa patience.
Il tient sur une branche comme une note tenue dans le silence,
et ce silence devient un lieu, non une absence.
Le merle demeure: il est la demeure qui ne construit pas de
murs,
la demeure ouverte, la demeure de l'Ouvert.

Quand le chant se tait, il ne ferme pas ce qu'il a ouvert,
il laisse une résonance légère qui veille dans l'air.
Le champ reste habitable parce qu'une présence continue de
tenir,
non par effort, mais par fidélité de souffle.
Et nous apprenons, à notre tour, non à imiter le chant,
mais à demeurer sans adresse, sans prise, sans retour.
Nous apprenons que l'Ouvert n'est pas un instant, mais une
tenue,
qu'il ne dure que si quelqu'un demeure avec lui.
Le merle demeure, et dans ce demeurer le monde se maintient
ouvert,
comme une braise silencieuse qui n'a pas besoin de flamme
pour vivre.